

[illegible]
4-6

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS,

BELLES LETTRES, BEAUX ARTS, &c.

Ci-devant établie à Troyes en Champagne.

Troisième Édition, corrigée & complettée.



M. DCC. LXVIII.

Nec aliud quicquam per ſabellas quæritur
Quam corrigatur error ut mortalium,
Acuatque ſeſe diligens induſtria.

Phædr. Fab. lib. 2. Fab. 1.



MÉMOIRES
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS, BELLES LETTRES, BEAUX ARTS, &c.

*Quoique l'Académie eût résolu de se borner au nombre de sept, M*** ayant desiré d'y être admis, ce sçavant Écrivain y fut reçu le 19 Mars 1743, & prononça le Discours suivant.*

MESSIEURS,

ÉTRANGER en quelque sorte parmi vous, attaché à un genre d'étude peut-être différent des vô-

les ſept playes de N. D. de Pitié.

Daignez, Meſſieurs, pour confondre ces lâches détracteurs du mérite, inſtruire le Public de ce qui remplit votre ſtudieux loiſir : qu'il aprenne que vos doctes Conférences n'ont point pour objet une ſtérile curioſité ; mais que ſçachant aſſortir leur matière aux circonſtances, l'Académie compoſée de bons Patriotes, ſe fait un devoir de peſer les intérêts des Princes, & qu'il eſt peu d'évènemens qu'elle n'ait prévus, & qu'elle n'eût même dirigés au plus grand avantage de la Patrie, ſi la vraie Philoſophie étoit un titre pour gouverner l'Etat.

Loin de vous livrer à cette malignité qui fait adopter avidement tout ce qui peut autoriſer à mal juger des autres, vous ſçavez rejetter avec prudence, & combattre avec ſolidité,

ces réflexions captieuses, & ces inductions caustiques que les Gazetiers de Hollande, de Berne & de Francfort, cherchent continuellement à tirer d'une foule de faits apocriphes; & vous attachant à la Gazette de France, comme au titre le plus authentique, vous montrez par-là le discernement de votre esprit, & la droiture de votre cœur.

Si j'en croyois, Messieurs, tout ce que la reconnoissance & la persuasion la plus intime me dictent à votre sujet, mes éloges ne tariroient point, & j'offrirois à chacun de vous en particulier, l'hommage qui lui est dû, & que l'envie lui refuse. Accoutumé à démontrer le mérite problématique, ma plume & ma voix se dévoueroient pour vous, & l'Apologiste de la Reine Blanche deviendroit celui de l'Académie des

Oui, Monsieur, je ne crains point de le dire, l'Académie a senti depuis votre association, ce qui lui manquoit : elle réunissoit tous les différens états qui composent la Société Civile : il ne lui manquoit qu'un Homme de Lettres, & elle le trouve en vous. Elle disoit auparavant avec Archimède : *Da punctum & terram movebo* : elle l'a trouvé ce point, & toute la Terre va s'émouvoir pour nous admirer.

Vous avez, Monsieur, parfaitement pénétré les vues de l'Académie dans les occupations qu'elle s'est choisies. Elle a pris naissance dans des tems de trouble & d'agitation ; tems où la Politique est la science la plus nécessaire. Elle a embrassé ce genre d'Étude presque à l'exclusion de tous les autres ; mais quand le mal sera devenu moins pressant,

se rappellant cet adage d'un Ancien : *Arcum si semper tensum habueris, citò rumpetur*, elle se permettra quelques délassemens dignes d'elle ; & descendra jusqu'à la Phisique & à la Geométrie : principaux objets des Académies ordinaires, mais qui ne sont que des délassemens pour la nôtre.

Envain de petits Esprits prétendent-ils jetter du ridicule sur notre application à lire la Gazette : source fertile dans laquelle nous puisons les réflexions les plus judicieuses de la Politique & de la Morale : nous nous faisons un plaisir de donner ici un témoignage public de notre vénération pour ces Répertoires, dont l'excellence a de tout tems échappé à ceux qui ne cherchent que des faits qui chargent la mémoire sans orner l'Esprit.

Oui, Messieurs, nous regardons la Gazette comme le meilleur modèle pour écrire l'Histoire : une noble simplicité, une sincérité trop rare parmi les Historiens, une élégance de stile toujours soutenue, une étendue d'érudition qui embrasse à la fois l'Histoire de tous les Pays ; tels sont les caractères de ces immortelles Annales : enfin, si j'ose me servir de cette similitude, la Gazette est un repas somptueux, toûjours servi *avec autant de délicatesse que de profusion*.

Mais, comme il n'est pas donné à l'Homme de faire quelque chose de parfait : *Humanum est errare*, nous nous appercevonsque touslesgrands Capitaines dont la Gazette annonce les Hauts-Faits, gardent toujours un stupide silence, au lieu d'imiter l'éloquence des Héros de Tucidide &

de Tite-Live. L'Académie estime donc devoir rémédier à ce défaut qui lui paroît considérable : c'est pour y parvenir, qu'elle a résolu de proposer, lorsqu'elle fera concourir pour les prix : *Qu'elle est la meilleure méthode d'écrire, de lire & d'étudier utilement la Gazette?*

C'est ainsi que répandant au-dehors les trésors dont nous regorgeons au-dedans, nous voulons exciter partout une noble émulation, & nous préparer des Élèves qui puissent un jour nous remplacer. L'ordre de la Providence va bientôt, Monsieur, vous enlever à l'Académie, pour vous transporter dans un pays qui croit être le seul séjour des Sciences & des Lettres : suivez, Monsieur, votre destinée, & apprenez à Paris étonné, qu'il est quelque bon Goût & quelqu'Esprit au fond de la Champagne.

Les deux Discours qu'on vient de lire, furent désavoués, au nom de l'Académie, par la Lettre suivante de Monsieur Billebaut son Doyen.

DELICATISSIMO,
DOCTISSIMO,
NEC-NON SALUBERRIMO
HELVETIO,
VULGÒ DICTO
*LE MÉDECIN DE L'EN***

N. Billibaldus, Doctor Medicus & Acad. Tricassinæ Decanus : salutem ex animo.

Nosti, vir imprimis erudite, quot & quanta in probos ex Invidiæ speluncâ omnibus retrò sæculis eruperint mala : Trojam Graiorum Invidiâ incensam & dirutam ; Carthaginem Rom. Invidiâ solo æquatam ; tot Reges, tot Tyrannos invidiæ manu è solio deturbatos & neci datos narrant veteres Historiæ ..... ! Hæc

omnia novissimo Invidiæ facinori imparia ac longè inferiora sunt.

In hâc urbe Societatem academicam cogerat anno proximè elapso litterarum amor. Illam ego sedulus & elegans doctrinæ spectator, felicibus auspiciis nascentem ulnis recepi, educavi, molli sinu fovi, hinc & indè cursitans (a) prædicavi; quid plura : in me molliter inclinata recumbebat. Tandem excessit ex Ephebis, volatum sola jam audebat carpere : gaudebam. Sed meos & prosperos filiolæ meæ successus non diù sustinuit invidia. Illam jam dudùm noster urebat fulgor :

Urit enim fulgore suo qui prægravat Artes
Infrà se positas. *Horat.*

Quid dicam! nebulo, vappa, sacrilegus, Balatro, nycticorax nos

(a) Le Docteur étoit boiteux.

violare, & intactum nostrum decorem populo palàm propinare ausus est. Qui res acta sit lacrimæ vix enarrare sinunt.

Advectum hùc nuper egregium hominem scriptis & urbanitate Parisiensibus ipsis Academiis invidendum, èòque ut suum, nostra sibi vindicavit Academia. Invitatus benignè annuit, ad nos volavit : quid plura ! Doctrinæ nostræ latices 13. Kal. Apriles degustavit & laudavit.

Non tulit Invidia : semesos serpentes relinquit, atrociorem stilum exacuit, & spurias orationes nostro & Candidati nostri nomine, protervâ, & quod omnia complectitur, Chirurgicâ (a), frontè exarat & in publicum spargit, quibus nos insulsæ tabellularum farragini assiduè inhiantes & unicè intentos exhibet.

(a) Le Docteur étoit ennemi déclaré des Chirurgiens.

Invidiæ ictus ſenſit Academia, ſed irriſit, & retundere primò neglexit : ipſa nos, inquiebat, ſatis vindicat invidorum conſcientia :

Invidiâ ſiculi non invenêre Tiranni
Majus tormentum. *Horat.*

Æquum ego dolorem ſerenâ fronte diſſimulare non potui : alumnos nimiùm patientes argui, increpavi, objurgavi ; tandem vici ut ſtulto ſecundùm ſtultitiam ſuam reſponderent.

Hanc apologiam calamo levi ſcripſimus, publico plauſu confirmandam. Vale.

La Réfutation promiſe n'a point paru ; l'Académie a même déſavoué de bouche, cette Lettre du Directeur.

L'Empirique lui répondit par une Lettre Grecque que j'aurois placée ici, ſi j'euſſe pu la recouvrer.



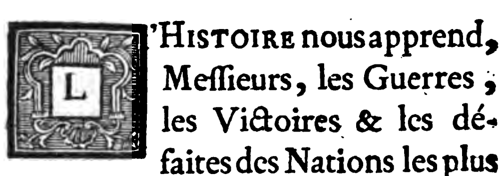
DISSERTATION

SUR UN ANCIEN USAGE,

Lue dans l'Académie de Troyes, le 28 Mai 1743.

Par Mr. ** l'un des ſept.

Tantum de medio ſumptis accedit honoris.
Hor. Art. Poët.



L'HISTOIRE nous apprend, Meſſieurs, les Guerres, les Victoires & les défaites des Nations les plus célèbres de l'Antiquité ; mais par une fatalité dont on a droit de ſe plaindre, regardant comme au-

deſſous d'elle la connoiſſance des mœurs & des uſages, elle ſemble l'avoir abandonnée aux conjectures & aux diſputes des Briſſons, des Seldens, des Lipſes & des Saumaiſes.

Une Académie telle que la notre, s'expoſera-t-elle à recevoir de la Poſterité un pareil reproche? Non, Meſſieurs; & c'eſt en mon particulier pour l'éviter, que j'ai conſacré quelques veilles à la Diſſertation que j'ai l'honneur de vous préſenter.

Elle a pour objet l'uſage antique de faire dans la rue du Bois, l'acte naturel & néceſſaire anciennement appellé chez les Hebreux *heſich raglàv*; depuis chez les Grecs χέζειν; chez les Latins: *cacare*; maintenant en Allemagne: *Scheiſſen*; en Angleterre: *to shite*; en Italie comme chez les Romains: *cacare*; en

Espagne : *cagar* ; & qu'en France nous exprimons communément par le mot *chier* ; c'est-à-dire, que je vais avoir l'honneur de vous entretenir sur l'usage de chier dans la rue du Bois.

Cette matière étoit encore vierge (*a*) : *intentatam nostri liquêre Poetæ* (*b*) ; j'avouerai, Messieurs, qu'elle m'a tenté ; d'ailleurs, elle concerne un des besoins les plus essentiels à l'homme : raison suffisante pour lui donner de grands droits sur mon cœur : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto* (*c*). Enfin j'ai cru découvrir dans cet usage, une preuve incontestable de

(*a*) Rabelais, L. 2. C. 7. indique parmi les Livres de la Bibliothéque de S. Victor, *Tartaretus de modo cacandi* ; mais cet ouvrage n'eut jamais plus de réalité que tous ceux qui remplissent le Catalogue dont il fait partie.

(*b*) Hor. *Art. Poët.*

(*c*) Terent. *Heaut. act.* 1. *Scen.* 1.

l'ancienneté de notre Ville.

Voici donc l'ordre que je me propose dans cette Dissertation. J'y veux établir :

1°. La manière dont cet usage se pratique dans la rue du Bois.

2°. Qu'il a été pratiqué de la même manière par les Peuples les plus fameux & les plus sages de l'Antiquité, les Juifs, les Egyptiens, les Grecs & les Romains ; & que même ces Peuples l'ont traité comme un point de Religion.

3°. Que cet usage a passé de l'Egypte dans les Gaules, où les Druïdes l'ont apporté avec leur Religion, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille.

4°. Que, bien que cet usage, par la suite des tems, ait dû paroître singulier, vu le changement de Religion & l'altération de l'anti-

que ſimplicité, cependant juſqu'ici les Magiſtrats de cette Ville l'ont toujours reſpecté.

5°. Je finirai par quelques réflexions ſur une circonſtance de cet uſage.

I. POINT. La rue du Bois eſt ſans contredit une des plus belles rues de cette Capitale de la Champagne. Elle commence du côté de l'Orient, au Gué formé par le bras de la Seine qui lave le mur des RR. PP. Cordeliers : delà elle monte juſqu'au rempart qui ferme la Ville à l'Occident ; & elle y prend le nom de Corterie ou Marché aux Chevaux. Elle a par-tout environ ſept toiſes de largeur ; au milieu coule un ruiſſeau qui la diviſe en deux parts égales : c'eſt ſur les bords de ce ruiſſeau, que tout âge & tout ſexe vient

payer

payer le tribut journalier auquel la digeſtion le ſoumet.

Voici le Cérémonial qui s'obſerve en ces occaſions : on ſe place d'abord de manière que l'on ne ſoit tourné, ni du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident : on leve où l'on abaiſſe les linges & vêtemens qui couvrent les parties évacuantes. on s'accroupit, les deux coudes poſés ſur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains : l'évacuation faite, on ſe r'habille, ſans ſe ſervir de linge ni de papier; on regarde ce qu'on a fait, & l'on s'en va.

II. POINT. L'éloignement que l'on a maintenant pour la vue & pour l'odeur d'un étron, n'eſt point un ſentiment naturel ni raiſonnable; c'eſt ſur quoi tous les Sçavans ſont d'accord; c'eſt auſſi ce que

veut dire l'Empereur Marc-Aurele Antonin, par cette belle pensée : *Que l'odorat doit recevoir également toutes les odeurs, & que le Sage ne méprise ni ne dédaigne rien sur le rapport de ses sens* (a). C'étoit en effet par ces grands principes, que l'on se conduisoit dans les premiers tems du monde : l'homme étoit trop persuadé de la noblesse de son être, pour penser que quelque chose, qui sortoit de lui-même, & qui en avoit fait partie, pût être un object de mépris.

On parloit donc alors sans périphrase & sans façon, de tout ce qui a rapport à l'action de chier. Si l'on se sentoit pressé d'un besoin, on le satisfaisoit sans scrupule au milieu des rues, & sous le nés des passans ; & la manière de chier étant alors

(a) *Lib.* 10. *n.* 33.

chez presque tous les Peuples un point de Religion, comme je le prouverai par la suite, il est à croire, que si en pareil cas, les assistans s'écartoient un peu, c'étoit moins par un mouvement de répugnance, que par un sentiment de respect.

Les Juifs chioient dans les rues, c'est un fait qui n'a pas besoin de preuve : ils avoient reçu de nos premiers parens l'usage de chier en plein air. Mais comment chioient-ils ? Précisément comme on chie dans la rue du Bois; c'est-à-dire, en s'accroupissant (*a*), & se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi.

Pendant long-tems, ils n'eurent sur cet usage, d'autre Loi que la Tradition ; mais Jérusalem ayant été

(*a*) *V.* Deuteron. 23-12. *Scaligerana*, au mot *Couvrir ses pieds.*

détruite & la Nation dispersée, les Rabbins appréhenderent, que cette pratique ne fût pas conservée aussi précieusement qu'elle le mérite : c'est pourquoi ils l'ordonnerent précisement dans leurs Livres. Ecoutons le sçavant Akiba (*a*), c'est lui qui va parler. Akiba a dit : » j'ai » appris trois choses. La première, » qu'il ne faut pas se tourner du » côté de l'Orient, ni du côté de » l'Occident, mais bien du côté du » Nord ou du Midi. La seconde, » qu'il ne faut pas se trousser de» bout, mais quand on est accroupi. » La troisième, qu'il ne faut pas se » torcher le derrière avec la main » droite, mais avec la main gau» che.... (*b*). Tels sont les Mystè» res de la Loy.

(*a*) *Barajecha in Sech. Berach. fol*. 62. (*b*) *Tria didici. Di-* | *Mas. ap. lent. v.* 10.

Par contrarieté, ſans doute, en ſemblable opération, les Turcs & les Perſans prennent bien garde de ne point tourner le viſage ni le dos au Midi. Oléarius, *L.* 5. *pag.* 570, dit que c'eſt parce qu'en faiſant leurs prières, ils ſe tournent au Midi.

La manière de chier des anciens Egyptiens n'étoit pas concertée avec moins de précautions. Aux repas

dici 1°. *quòd non verſus Orientem & Occidentem, ſed verſus Septentrionem & Auſtrum convertere nos debemus. Didici.* 2°. *Quòd non in pedes erectum, ſed jam conſidentem ſe detegere liceat. Didici* 3°. *quòd podex non dextrâ ſed ſiniſtrâ manu abſtergendus ſit... Legis hæc arcana ſunt.* Akiba vivoit dans le II. Siécle. Dès la fin du X, le luxe des torchéculs avoit tellement gagné, que les Religieux de l'Ordre de St. Benoît ne pouvoient plus s'en paſſer. Dans la vie de Léon, Abbé de Nonantula, ce que Don Mabillon appelle le néceſſaire des Freres, *quæ fratribus neceſſaria*, eſt appellé dans l'Auteur original, *anitergia*, des Torcheculs. *Vid. Annal. Benedict. ſub. ann.* 995. *& Petr. Damian, opuſc.* 19. *c.* 11.

que donnoient les Rois d'Egypte des premières Dynaſties, on apportoit un vaſe d'or ou d'argent, pour que tous les conviés y chiaſſent, *in quibus ventrem levarent* (*a*). Diodore de Sicile nous apprend que, dans le cours ordinaire de la vie, les Egyptiens chioient en plein air (*b*), en ſe tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi; & nous voyons dans Pline le Naturaliſte (*c*), que les Mages avoient grand ſoin de leur recommander cette pratique. Ce Peuple qui produiſit les premiers Philoſophes & les premiers Sages de l'Univers (*d*), regardoit tous les pets & toutes les veſſes comme autant de divinités, & il les adoroit avec une eſpèce de

(*a*) *Herodot. l.* 2. *Alexand. ab Alex.* 5. *c.* 21.
(*b*) *Diod. Sic. l.* 1. *c.* 8.
(*c*) *Plin. l.* 28. *c.* 19.
(*d*) *Clem. Ale. recog. l.* 5.

transſport, *non ſine quodam furore* (*a*). Il honoroit auſſi d'un culte ſpécial & particulier l'Eſcarbot ou fouille-merde. Cet inſecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, & qui s'amuſe à en faire des pilules, *pilulas volvere* (*b*), étoit pour les Egyptiens l'image du monde, du Soleil, d'Iſis, d'Oſiris, en un mot, le *nec plus ultrà* de la divinité (*c*).

Le ſçavant Pere Kircher, rapporte à ce ſujet une hiſtoire fort agréable, & dont je ſuis bien aiſe de régaler le Lecteur. Le Docte Jéſuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien Auteur Arabe.

Un Egyptien & un Perſan voyageoient enſemble (*d*) : ils trouve-

(*a*) *Cæſarius. Dial.* 1.

(*b*) *Plin. l.* 30. *c.* 11. *n.* 15.

(*c*) *Idem. l.* 11. *n.* 30. *Kircher. Prodrom. Ægypt. c. ult. Préface de Milton.*

(*d*) *Kirch. ibid.*

rent dans leur chemin, un fouille-merde qui rouloit en long & en large une pilulle de merde d'âne (*a*). Le Persan, qui marchoit étourdiment, ne prenant point garde à l'insécte vénérable, mit le pied dessus & l'écrasa tout net. L'Egyptien effrayé de ce déïcide énorme, leva les yeux vers le Ciel, & poussant les cris les plus lamentables, il attesta les Dieux & Déesses qu'il n'y avoit point de part. Le Persan qui ne sçavoit pourquoi tout ce tintamare, en demanda la cause à son Camarade: *Malheureux*, lui répondit ce dernier, *ne crains-tu point la vengeance des Dieux, toi qui viens de traiter si indignement l'image de notre grand Dieu Osiris?* L'Histoire ajoute que, vrai-sembla-

(*a*) *Pilulam de stercore asini conglobatam hinc inde volventem.*

blement le Persan marcha par la suite avec plus de circonspection, dans la crainte de s'attirer l'indignation de toutes les Divinités, en blessant ce Dieu merdeux.

Dans son Histoire du Cap de Bonne Espérance, M. Colbe rapporte une histoire pareille arrivée parmi les Hottentots. Ces descendans des anciens Troglodites dont ils ont conservé les mœurs, chient en public, dans quelque endroit qu'ils se rencontrent (a).

Les anciens Poëtes, que la Grèce regarde comme ses Législateurs, recommandoient aux hommes de ne point chier debout, ni du côté du Levant : Μηδ' αν' ἠελίοιο τετραμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν, ni hors des rues : μητ' ἐκτὸς ὁδοῦ. Mais, disent-ils, un homme

(a) Voy. Boëning, Vogel, Merklin, Dapper, Anderson, & autres Voyageurs.

ſage & pieux doit s'accroupir ; & le moins ſcrupuleux doit chier contre une muraille :

Εζόμενος δ' ὅγε θεῖος ἀνὴρ πεπνυμένα εἰδὼς
Ηὅγε πρὸς τοῖχον πελάσας ευερκέος αὐλῆς (a).

Un des préceptes dorés de Pytagore étoit de ne point piſſer en face du Soleil : πρὸς ἥλιον τετραμμένον μὴ ομιχεῖν [b]. Tous les Poëtes de l'ancienne Comédie parlent très-ſouvent de pets, de veſſes, de merde, &c... ce qui nous prouve que les Grecs n'avoient point d'averſion pour la merde. Ariſtophane nous préſente pluſieurs traits, qui établiſſent que les Athéniens chioient dans les rues : un des plus frappans, eſt le diſcours que cet Auteur met dans la bouche de Strepſiades, Comédie des

[a] *Héſiod. oper. & dies.*

[a] *Laert. in Pytag.*

nuées (*a*) : ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'eſt un pere qui étant maltraité par ſon fils, lui reproche ſon ingratitude. » Mal-» heureux, lui dit-il, c'eſt moi qui » ai pris ſoin de ton enfance ; à » peine ſçavois-tu balbutier, que » j'entendois déja ce que tu voulois. » Diſois-tu, *nanan* ? Je courois vîte » te chercher à manger. Je n'atten-» dois que tu diſſes : *caca*, pour te » porter dans la rue ; & là, je te » faiſois chier entre mes bras. A » préſent tu veux m'étrangler ! J'ai » beau crier que je me meurs d'en-» vie de chier, impur que tu es ! » Tu ne veux pas me laiſſer ſortir » dans la rue, & en me ſerrant la » gorge, tu m'as fait chier tout » par ici !

[*a*] *Act. Scen.* 2. & Εκκλησιάζουσαι. *Act.* 2. *Sc.* 1.

A Lacédémone, on chioit auſſi dans les rues, Plutarque nous a tranſmis une aventure qui ne laiſſe aucun doute là-deſſus (*a*). Des Députés de l'Iſle de Chio, étant à Lacédémone, allerent voir par curioſité le lieu où ſe rendoit la juſtice. Comme ce jour-là ils avoient dîné en ville, s'étant ſenti preſſés d'un beſoin, ils chierent tous ſur le Siége des Juges. On trouve bientôt leurs étrons, & l'hiſtoire en vole de bouche en bouche : grand bruit : tout Sparte eſt en rumeur. On croit y reconnoître l'ouvrage de quelque plaideur mécontent : on informe. Mais quand on eût découvert d'où le coup partoit, on excuſa l'ignorance de ces étrangers, qui pouvant chier dans toutes les rues, ne ſçavoient pas qu'à Sparte, on n'étoit

(*a*) *In Apophth. Laconic. pag.* 232.

point dans l'ufage de chier fur le tribunal des Ephores : les Parties furent donc renvoyées hors de Cour & de Procès. Les Lacédémoniens même prirent si bien la chofe, que depuis, pour exprimer un homme qui ignoroit les ufages de leur Ville, ils difoient en proverbe ; c'eft un homme de Chio qui chie (a) *Chius cacans.* (b).

(a) *Vet. interpr. Ariftoph. in pacem.*

(b) Robert & Henry Etienne, ainfi que tous les Helleniftes ont dérivé le mot *chier* du grec, Χέζειν. Le Duchat le fait venir du Flamand *Schyten*. Tous ces Sçavans font dans l'erreur. *Chier* vient du latin *Cadere*. Dans fon acception primitive, il ne fignifie autre chofe que *tomber*, *être affis*. On le trouve dans le premier fens, dans les chanfons Mff. de Monfignor Gautier d'Argies, Mff. de Clairambault, page 537.

Et fi tu vois quele rie
De la dolor que je fent,
Ei chie au pied doucement
En chantant : merci li crie.

Originairement les Grecs ne se torchoient point le derrière ; ou bien s'ils se le torchoient, ce n'étoit qu'avec les doigts ou les habits. C'est ce que nous voyons dans Ho-

Au fol. 20. col. 2. des Poësies de MSS. d'Eustache des Champs, on trouve le mot *Chier* dans les deux significations.

Depuis la mort du vaillant Roi Basin,
Qui de Thoringe avoit la Seigneurie,
Et du Fleuve qui chiet *dedans le Rhin,*
Sur lequel chiet *la Cité orgeuillie, &c.*

Ce fut dabord pour exprimer l'acte naturel d'une manière honnête & détournée, qu'on se servit du mot *chier*, mais cette signification ayant rendu le terme ignoble dans son acception primitive ; pour l'y réhabiliter, on changea la terminaison, & de *chier*, l'on fit *choir*. Voilà ce qui a trompé tous les Sçavans. Car voyant à ces deux mots une terminaison & une signification différentes, ils ne se sont pas douté qu'ils eussent la même origine, ou plutôt que ce ne fût qu'un même mot. A la fin du XVI. Siécle, *chier* s'employoit encore d'une manière honnête. *Pleurez donc & chiez-bien des yeux, vous en pisserez moins*, est-il dit, dans le moyen de parvenir. Hist. du jeune homme fessé.

mère, à l'occasion de Nausicaa (*a*). Cette Princesse demande à son pere son char & ses chevaux, pour aller avec ses femmes laver ses chemises. *Mon Pere*, lui dit-elle, *vous avez déja marié deux filles; comme elles n'ont plus besoin de galants, elles n'ont plus besoin de propreté: mais pour les trois qui restent, croyez-vous qu'elles puissent aller briller aux Ballets & aux Assemblées avec des chemises merdeuses* (*b*)?

A Rome, on ne se faisoit point difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace, & tous les Poëtes du siécle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages (*c*). L'Empereur Helioga-

[*a*] *Odyss. lib.* 6.

[*b*] L'Auteur a cité ce passage de mémoire, & s'est trompé. Il n'est point question dans Homère des filles d'Alcinoüs, mais de ses fils. Ce sont leurs chemises que la Princesse va laver

[*c*] L'Empereur Commode en mangeoit. *Dicitur sæpè prætiosissi-*

bal chioit comme les Rois d'Egypte, dans des vases d'or ou d'argent (*a*). Il y avoit même à Rome de simples particuliers qui étoient dans le même usage (*b*) :

Ventris onus misero, nec te pudet, excipit auro,
Basse, bibis vitro; carius ergo cacas (*c*).

L'Empereur Claude avoit permis de peter à sa table (*d*). Caton l'ancien nous dit, que lorsqu'il prenoit les auspices chez lui, s'il arrivoit à

mis cibis humana stercora miscuisse, nec abstinuisse gustu. Lamprid.

V. Sur le respect des gens de Boutan pour la merde de leurs Rois, le 9. Vol. du Grand Receuil des Voyages, & sur la vénération des Tartares & des Japonnois, pour la merde du Grand Lama & du Daïri. Enfin sur les honneurs de la chaise percée à Maroc, *la rélation des amours de l'Empeureur de Maroc pour la Princesse de Conti.*

[*a*] *Lamprd. in Eliog.*

[*b*] *Petron, sat. c.* 27.

[*c*] *Mart. Ep.* 37. lib. 1.

[*d*] *Suet. in Claud. c.* 33. *& Apocolocyntosis.*

quelqu'un de ses Esclaves de peter, il trouvoit que cela ne faisoit point de mal, *nullum mihi vitium facit* [a]: cela tenoit à la doctrine des Stoïciens: *Stoïci ajunt crepitus æquè liberos ac ructus esse oportere* (b).

Les Romains appelloient par honneur Saturne, *Stercutius*, c'est-à-dire merderet (c). Lactance nous apprend qu'ils eurent un Dieu nommé Merdier: *Stercutius à stercore* (d); & nous lisons dans Pline le Naturaliste, que ce Dieu étoit fils du Dieu Faune, & petit-fils de Picus Roi des Latins [e].

Toutes les petites rues de Rome avoient des baquets pour apprêter

[a] *Cato. Orat. de sacrileg.*

[b] *Cic. Ep. 22. l. 9. n. 94. Combalusier de flatulentis corporis affectibus. n. 102.*

[c] *Macrob. Saturn. l. 7. c. 7.*

[d] *Lact. de fal. rel. c. 4. Augustin. de falsâ relig. l. 4. & 6.*

[e] *Plin. l. 17. c. 9. n. 40. Pers. Sat. 1. v. 3.*

à pisser aux passans ; c'est ce que nous apprenons par un fragment du discours que prononça *C. Titius*, pour la Loi *Fannia* : l'Orateur y parlant de ces Juges qui se grisent avant que d'aller à l'Audience : *Ils ont tant bû*, dit-il, *qu'ils emplissent tous les baquets qui sont dans les petites rues* : *Nulla est in angiporta amphora quam non impleant* [a]. C'est aussi ce que Lucréce nous dépeint si joliment, en parlant des petits enfans qui pissent au lit quand ils dorment.

Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem,
Totius humorem saccatum ut corpori fundant [b].

Tant que les Curius & les Camille cultiverent eux-mêmes le champ de leurs Peres, & y vécu-

[a] *Macrob. Sat. l.* 3. *cap.* 16.

[b] *Lucret. de nat. Rer. lib.* 4.

rent de racines, Rome, ſimple & modeſte comme eux, chia ſans faſte, ſans raffinement, ſans moleſſe. On ſe contenta du plaiſir que la nature attache au beſoin de chier, ſans vouloir l'augmenter par une propreté mal entendue : je veux dire qu'on ignora l'uſage des torcheculs. Mais après la ruine de Cartage, Rome n'ayant plus d'Emule, tout à coup ſes vertus dégénérerent [a] : le rafinement en tout genre fut porté à l'excès ; & par un luxe avant-coureur de la décadence de la République, les culs des Romains, qui n'avoient jamais été torchés, commencerent à l'être.

Ce ne fut pas ſeulement ſur les premiers de Rome que ce luxe énorme exerça ſon empire : tout le peuple voulut s'accoutumer à

[a] *Salluſt. bell. Catil. Vellej. Paterc. l. 2.*

cette ſenſualité ; ce fut comme une peſte qui frappa ſans diſtinction tout ſexe, tout âge & tout état : *Quaſi peſtilentia invaſit* [a], nous dit Salluſte.

On plaça donc alors, pour la commodité du public, des éponges dans toutes les rues. Ces éponges étoient attachées chacune au bout d'un bâton, comme nous l'apprenons par un fait que Séneque nous a conſervé. Un criminel que l'on conduiſoit au ſupplice, ayant demandé la permiſſion de chier devant le Peuple, & l'ayant obtenue [b] ; au lieu d'employer l'éponge & le bâton à l'uſage ordinaire, il ſe fourra l'un & l'autre dans la gorge, & s'étouffa.

Cette ſenſualité gagna les Monaſtères. S. Pierre, Damien, a

[a] *Sall. ibid.* | [b] *Senec. Epiſt.* 70.

daigné nous conſerver une Anecdote qui, en établiſſant ce fait, prouve en même-tems juſqu'où les anciens Abbés portoient l'humanité. Il eſt bon de rapporter en entier ce paſſage déja indiqué [a].

Pluſieurs Antiques, qui ſont parvenues juſqu'à nous, achevent d'établir mon opinion ſur la façon de chier des anciens. Ce ſont de petites figures de bronze qui repréſentent un homme nud, ayant les joues enflées, & accroupi comme

[a] *Leo Abbas Nonantulæ ab Hieroſolimis dùm remeaſſet, vitam ſic inſtituit ut nihil aliud præter unum duntaxàt aſinum poſſideret. Cùm hoc quotidiè ſaltus & paſcuá circumqua ue . perluſtrans, materias congerebat quibus ad requiſita naturæ neceſſaria fratribus* anitergia *miniſtraret. Peracto itaque glorifico hujuſmodi opere manuum, &c.*

Mabillon, Anr. Ben. an. 995. parlant de ce fait, ſupprime *anitergia*, & dit ſeulement *quæ fratribus neceſſaria erant.*

V. Sur un autre Paſſage de P. Damien, *ad hoc*, Bayle & J[illegible]y ſur Bayle, art. Fr. d'Aſſiſe.

on l'eſt dans la rue du bois; c'eſt-à-dire, les deux coudes poſés ſur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains.

Cette attitude à donné lieu à bien des conjectures de la part des Antiquaires. Le plus grand nombre a décidé que c'étoit le Dieu Pet, *Deus Crepitus*. Le Pere de Mont-Faucon, dans ſon Antiquité expliquée, a été plus réſervé. *Nous en donnons*, dit-il, *quelques-uns*, *ſans garantir que ce ſoit cela* [a].

Pour moi qui ai étudié la matière plus qu'aucun Sçavant, je crois pouvoir garantir que ce n'eſt pas cela. En effet, le Dieu Pet a-t-il beſoin d'avoir les joues enflées, & d'être accroupi? Ce ſont là de ces choſes dont tout le monde eſt en état de juger par ſon expérience

[a] *Tom.* 3. *Part.* 2. *p.* 326.

journalière. Il eſt donc tout ſimple de conclure, ſurtout après avoir vu ma Diſſertation, que l'Antique en queſtion repréſentoit, non pas le Dieu Pet, mais un homme chiant ſelon le Rit des Juifs, des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Cette attitude, au reſte, qui paroît aujourd'hui ſi gênante aux Peuples gâtés par l'éducation, eſt ſans doute l'attitude la plus naturelle à l'homme, puiſqu'elle ſe retrouve chez toutes les Nations qui vivent au plus près de l'Etat de Nature. Les Siamois [a], les Caffres & les Hottentots [b], tous les Naturels du nouveau Monde [c] ne connoiſſent point d'attitude plus commode dans tous les

[a] Voyage du Pere Tachard.

[b] Hiſt. du Cap de Bonne Eſpérance, par M. Kolbe, tom. I.

[c] Voyage au Perou, par Dom Juan & d'Uloa, l. 6. c. 6.

Actes de la vie, ſoit civile, ſoit religieuſe. Ainſi l'Antique dont-il s'agit, ſi elle ne repréſente pas un homme chiant à notre manière, repréſente ſans doute un homme de l'Inde, ou Orientale, ou Occidentale, dans l'attitude la plus commune aux gens de ce Pays.

III. POINT. Venons au troiſième Point de ma Diſſertation. J'ai dit que l'uſage de chier en plein air, de la manière dont nous le pratiquons, nous étoit venu de l'Egypte, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marſeille, & que les Druides nous l'avoient apporté avec leur religion.

Aucun des Auteurs anciens n'a parlé préciſement ſur ce fait; mais nous puiſons dans leurs écrits une infinité de préſomptions, dont les lueurs, quand on veut les réunir, forment

forment un jour si éclatant & si pur, qu'il n'est pas possible de s'y refuser.

D'abord, il est certain que, lors de l'arrivée des Phocéens à Marseille, la Religion des Druïdes florissoit depuis long-tems dans les Gaules; il est constant encore que toutes les Religions du Monde sont sorties de l'Egypte : Diodore de Sicile nous l'a dit [a] & le sçavant Pere Kircher [b] nous l'a confirmé. Si donc, après avoir établi, comme je viens de le faire, que la Religion des Druïdes nous est venue de l'Egypte, je puis prouver que la maniére de chier ait été un point de Religion chez les Egyptiens, ne suis-je pas en droit de conclure, que c'est de ce même Peuple que

[a] *Diod. Sic. lib.* 3. *cap.*

[b] *Kirch. Prod. Ægypt. c.* 4.

nous tenons l'uſage de chier comme nous le pratiquons, & que cet uſage nous a été apporté par les Druïdes ?

Or j'ai fait voir au commencement de cet Ouvrage, que les Egyptiens chioient comme nous chions ; que cette façon de chier étoit chez eux un point de Religion; qu'ils recueilloient précieuſement leur merde dans des vaſes d'or ou d'argent ; qu'ils adoroient indiſtinctement tous les pets & toutes les veſſes; qu'ils eſtimoient, qu'ils honoroient le fouille-merde, & qu'ils trouvoient dans ce Dieu merdeux l'image de toutes leurs Divinités. Après cela, ſe trouvera-t-il quelqu'un d'aſſez peu raiſonnable & d'aſſez mauvaiſe humeur, pour diſputer à l'Egypte la gloire de nous avoir procuré cet agréable uſage ?

Ne doit-on pas au contraire penser avec moi, que ce fut par des préceptes sur la manière de bien chier, que les Druïdes commencerent à poser les fondemens de leur doctrine? Car enfin, lors de l'arrivée des Druïdes dans les Gaules, qu'étoient les Gaulois ? Des Barbares, vivant sans Loix & sans discipline; chiant à la vérité, mais chiant sans goût, sans aménité, sans principes, & tournant indistinctement un derrière irréligieux à tous les aspects de l'horison.

Il est donc tout naturel de présumer, que la première chose que firent les Druïdes, fut d'apprendre aux Gaulois, que la manière de chier n'étoit rien moins qu'indifférente; de leur faire connoître les quatre points Cardinaux de l'horison; de leur dire : *Voilà l'O-*

rient, voilà l'Occident, voilà le Midi, voilà le Nord : il faut chier du côté du Nord & du Midi; mais il ne faut pas chier du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident; ce fut enfin de les faire accroupir devant eux, pour leur montrer comment, en appuyant la tête sur les mains & les coudes sur les genoux, on pouvoit, au grand soulagement des jarrets, trouver dans les pieds un point d'appui commode & naturel [*a*]. Voilà, ce me semble, notre façon de chier débrouillée avec toute la netteté possible.

IV. POINT. Cet usage s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours. Ni l'invasion des Gaules par les Romains, ni les irruptions des

[*a*] C'est-à-dire que les Druïdes les ramenerent à l'attitude primitive encore subsistante chez les Nations qui vivent au plus près de la Nature, *V. Supr. p.*

Barbares, ni le changement de Religion n'ont pu y porter atteinte. Le luxe même, ce tyran de toutes les vertus, ce fléau plus cruel que la guerre : *Sævior armis luxuria*, a fait d'inutiles efforts pour lui porter le coup mortel. Il eſt vrai néanmoins de dire, que ſous Clovis le Grand, la doctrine des Druïdes ayant été totalement abolie, & l'ancienne diſcipline s'étant beaucoup relâchée [*a*], on crut [mal à propos ſans doute] pouvoir ſe diſpenſer de chier dans les rues. On dépoſſéda donc l'uſage de chier d'une partie de ſes anciens domaines ; mais pour faire connoître que ce

[*a*] Charle-Magne conſerva l'uſage de chier en plein air, partout où il ſe trouvoit. Le Moine de S. Gal qui a écrit la vie de cet Empereur, le dit formellement au chap. 36. de ſon premier Livre : *Quid proſunt iſta putaciola.... ad neceſſaria natura ſecedens, tibiarum congelatione deficio.*

n'étoit ni par mauvaiſe volonté, ni par un ſentiment de mépris, chaque Pays, chaque Ville lui affecta ſpécialement certains quartiers; & l'on voulut qu'il continuât d'y être pratiqué avec les cérémonies, le reſpect & la tranquilité ordinaires; non plus à la vérité par principe de religion, mais pour être à la Poſtérité un monument de l'antiquité des lieux où il ſe trouveroit pratiqué.

La rue du Bois fut choiſie par les Troyens pour être dépoſitaire de ces monumens précieux. Voilà la ſource du reſpect que nos Magiſtrats ont toujours eu pour cet uſage: reſpect ſi bien cimenté, que, depuis Clovis juſqu'à nos jours, on ne la vu qu'une ſeule fois ſe démentir. Ce fait, qui n'eſt imprimé nulle part, mérite d'être tranſmis à la Poſtérité.

Il y a environ cent ans, que la Ville eut à sa tête des Magistrats aussi peu éclairés, que ceux qu'elle choisit d'ordinaire le sont beaucoup. Ces Magistrats sans érudition & sans goût, s'aviserent de jetter un regard de dédain sur l'usage pratiqué dans la rue du Bois; & leur projet n'alloit pas moins qu'à porter une main prophane sur tous les monumens respectables qu'on y trouve à chaque pas.

La nouvelle en fut bientôt portée dans le quartier. Maîtres Tisserands, Compagnons, Trameurs, Fileuses de coton, tous les intéressés s'assemblent tumultuairement dans l'endroit vulgairement appellé les *Alloures ou Alloires de la Corterie*. Là, il fut délibéré sur le salut commun. On résolut d'envoyer des Députés à l'Hôtel de Ville: un

nommé Briet, Maître Tisserand, homme de tête & beau parleur, & un autre dont le nom s'est malheureusement perdu dans la nuit des tems, furent élus pour remplir ce ministère glorieux. Ils partirent pour l'Hôtel de Ville, environnés d'une foule innombrable de tout âge & de tout sexe : semblables à ces anciens Tribuns qui montoient au Capitole, pour défendre les intérêts du Peuple Romain contre les entreprises du Sénat.

Arrivés devant le Conseil de Ville, on fit silence. Nos Députés, sans perdre le tems en paroles inutiles, adresserent aux Magistrats cette harangue si courte, mais si belle, & si pleine d'énergie : MESSIEURS, NOS PERES Y ONT CHIÉ, J'Y CHIONS, ET NOS ENFANS Y CHIERONT. Ce peu de mots, di-

gnes de l'ancienne Sparte, fit un effet prodigieux : tout le monde en fut frappé : des cris d'acclamation s'éleverent de toutes parts : le Corps de Ville, reconnoiſſant l'injuſtice de ſes prétentions, accorda aux Députés tout ce qu'ils pouvoient deſirer ; & la rue du Bois, glorieuſement maintenue dans la jouiſſance de ſes droits, vit avec tranſport, tous les Culs de ſes Vaſſaux revenir à la manière accoutumée, lui rendre l'hommage, & lui payer le tribut qu'ils lui devoient.

V. POINT. Juſqu'ici, Meſſieurs, je vous ai fait voir la façon dont l'uſage de chier ſe pratique dans la rue du Bois ; je vous ai prouvé que cet uſage avoit été pratiqué de la même manière par les Peuples les plus célèbres de l'Antiquité ; qu'il

avoit été regardé chez eux comme un point de religion ; qu'il nous avoit été apporté de l'Egypte par les Druïdes ; & que les Magiſtrats de cette Ville l'avoient toujours reſpecté. Il ne me reſte plus qu'à vous donner les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous promettre ſur une circonſtance de cet uſage, & par leſquelles j'ai cru que mon ouvrage devoit être couronné.

Cette circonſtance, eſt l'habitude où l'on eſt, après qu'on a chié, de regarder ce qu'on a fait. La Huppe doit à cette habitude, le nom que lui ont imposé le Grecs [*a*]. De graves Auteurs ont prétendu qu'on ne regardoit ſon étron, que depuis qu'Arius, par punion divine, chia tous ſes inteſtins [*b*]. J'ai

[*a*] Υποψ, dit S. Jerome, *ſic dicta quod ſtercora conſiderat.*

[*b*] Gaffarel, *curio-*

été long-tems du ſentiment de ces Auteurs; mais après une mûre réflexion, j'ai cru devoir changer d'avis.

En effet, quels ſont ceux qui chient dans la rue du Bois, & qui y regardent leur étron ? Ce ſont, j'en conviens, des gens fort eſtimables & très-utiles à la Société; mais qui, pour l'ordinaire, n'ont pas fait l'objet de leurs études, ni de l'hiſtoire prophane, ni de l'hiſtoire Eccléſiaſtique. J'oſerois même aſſurer que les trois quarts & demi d'entre eux n'ont jamais oui parler ni d'Arius, ni de ſa Doctrine, ni de la vengeance que la divine Juſtice exerça ſur lui. Cela poſé, s'ils regardent leur étron, ce ne peut être par un ſentiment réflechi, fruit

ſités inouies. Bordelon, *diverſités curieuſes.* Fiovaranti, *curioſités naturelles.*

d'un ſçavoir qu'ils n'ont point acquis ; il faut donc que ce ſoit par un mouvement naturel , & c'eſt mon opinion.

Cette opinion , conſéquente au ſyſtème général de cette Diſſertation , où j'ai démontré que naturellement nous aimions la merde , eſt fortifiée par ce ſyſtème , & réciproquement elle le fortifie.

Elle a en ſa faveur ce bel Adage , connu de tout le monde , & fondé ſur l'expérience & ſur la raiſon : *Chacun trouve que ſon étron a l'odeur bonne : Stercus ſuum cuique benè olet.* Elle eſt fondée ſur des vues médicales que le Grand Boerhave n'a pas dédaigné de dévélopper [a]. Elle eſt conforme au cours ordinaire de nos ſentimens & de

[a] En ſon Traité *de neceſſitate explorandorum excrementorum.*

nos passions, suivant lequel, tout ce qui vient de nous, nous est toujours cher. Car enfin, Messieurs, qu'est-ce qu'un étron [a] ? C'est notre ouvrage, c'est le fruit de nos entrailles, c'est un enfant malheureux que nous allons abandonner pour toujours. Eh ! n'est il pas naturel qu'avant que de le quitter, on lui accorde au moins un régard ?

D'ailleurs, qui sont ceux qui regardent leur étron avec le plus de complaisance ? Ce sont les enfans, qui, exempts par leur âge du joug des préjugés, suivent sans réflexion les mouvemens de la nature. J'en ai vu de ces enfans, qui restoient un quart-d'heure auprès de leur étron; qui le remuoient même avec un brin d'osier ou de sarment, &

[a] V. Brantome Disc. sur M. de la Noue, t. 15. p. 200.

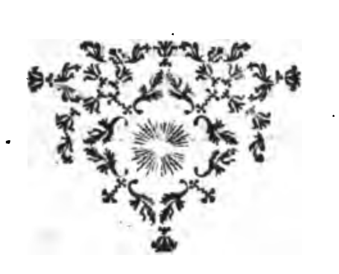
qui, durant toute cette opération, apportoient à l'examiner, une attention aussi sérieuse, que ces anciens Augures, qui croyoient pénétrer le sort des Nations, dans les entrailles des victimes qu'ils venoient d'égorger.

Je finis par une réflexion qui me paroît concluante. Nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les Sciences & répandus dans le monde; c'est-à-dire, voguant à pleines voiles sur l'Océan des idées fausses & du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte, laisse encore éclater un goût décidé pour la Merde. J'en connois plusieurs que je pourrois vous nommer, en qui ce goût pour la Merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux; non pas à la vérité dans des vases d'or ou

d'argent, comme les convives des premiers Rois d'Egyte, & quelques-uns d'entre les Romains; mais du moins après la chemise & dans les vêtemens.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Virg. Egl. 5.



Il s'étoit élevé dans l'Académie une dispute assez vive, au sujet de la Dissertation qui précède. Quelques Académiciens prétendoient que l'Auteur avoit donné trop d'extension à son système, qu'il avoit présenté comme général un usage qui n'étoit que particulier à certains Peuples & dans certains cas : on l'accusoit même d'avoir dissimulé les autorités qui lui étoient contraires. Cette dispute donna lieu à la Dissertation suivante, qui concilia tous les partis.





AUTRE DISSERTATION SUR LE MÊME SUJET

Lue dans l'Académie de Troyes, le 10 Juin 1743.

Par Mr. *** l'un des Sept.

Stabo inter arma.....
Senec. Theb. Act. 3.



A Queſtion qui diviſe l'Académie ſe réduit à ſçavoir : ſi l'uſage de chier en plein air étoit univerſel chez les anciens Peuples ; ſi, quand ils chioient devant le

monde, c'étoit par choix, ou parce qu'ils étoient trop pressés : Enfin s'il est bien vrai que naturellement nous aimions la merde. Les autorités que j'ai recueillies sur ces trois objets, mettront l'Académie en état de juger, & termineront, à ce que j'espère, tous débats.

Les Hebreux appelloient par pudeur les fesses *Scheth*, du verbe *Scâth*, *poser*, parce que, dit Buxtorf [a], elles sont le siége où l'on se pose. Ils appelloient aussi l'action de chier, *se couvrir les piés* [b], parce qu'en effet, ils se les couvroient avec leurs longues robes, quand ils s'accroupissoient pour faire un besoin naturel. Durant leur séjour dans le Désert, il leur fut ordonné d'avoir un lieu marqué, hors du

(a) *Buxtorf. Lexic. hebr.*

(b) *Gravii Lect. hesiod. in v. 727.*

camp, pour y aller chier, & d'y porter avec eux un petit bâton, pour enterrer ce qu'ils auroient fait.

Diodore de Sicile est en contradiction avec Hérodote sur la manière de chier des Egyptiens. Si le premier nous dit qu'ils chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi, l'autre nous assure au contraire, *qu'ils mangeoient dans la rue* [a], *& qu'ils chioient dans la maison* [b]. Peut-être pourroit-on concilier ces deux Auteurs, en disant que les Egyptiens avoient chez eux des Terrasses où ils alloient chier en plein air, & avec les cé-

(a) *Herodot. lib.* 2. *c.* 35.

(b) J'ai peur que mon Confrere ne se soit trompé en citant Diodore de Sicile; je n'ai rien trouvé dans cet Auteur de ce qu'on lui fait dire. Mais Pline le Naturaliste dit à peu près la même chose, ce qui revient au même.

rémonies requises ; mais il faudra toujours convenir qu'ils n'étoient point dans l'habitude de chier devant tout le monde.

Les Grecs avoient dans leurs maisons des endroits destinés à cet usage. Ils les appelloient ἀφεδρῶν, *à seorsim sedendo* [a] ; ce qui revient assez à notre expression françoise, de *lieux secrets*. Ils appelloient aussi l'action de chier ἀποπατεῖν, *se retirer à l'écart* [b]. On peut voir sur cela le sçavant Custer, dans ses notes sur la Comédie d'Aristophane, intitulée *l'Assemblée des Femmes*. Il relève à ce propos dans la traduction latine du célebre le Févre de Saumur, un mot qui sembloit favoriser le systême de mon Confrère.

(a) *Voss. Etym. verb. Latrina.*

(b) *Ludolph. Custer. in Ecclesias. v. 513.*

Cette même Comédie me fournit deux beaux exemples pour éclaircir la queſtion ; Blephyre, mari de Praxagore, appellé par un de ſes voiſins pour aller au Sénat, ſort dans la rue, & y fait ce monolcgue [a]. » Qu'eſt donc devenue ma » Femme ! il n'eſt pas encore jour » & elle ne paroît point... Pour » moi il y a long-temps que je ſuis » dans mon lit, mourant d'envie » de chier, & cherchant à tâtons » mes ſouliers & mon manteau. » Après avoir bien cherché ſans » rien trouver, & entendant mon » voiſin Copræus qui heurtoit à ma » porte, ma foi j'ai pris la robe & » les mules de ma femme.... mais » ne pourroit-on pas chier ici *dans* » *quelque endroit à l'écart* ? Après » tout il eſt encore nuit : je crois

(a) *Ecclesiaz*. v. 303. & *seq*.

» qu'on peut chier partout. *Qui*
» *est-ce qui me verra?*

Le second exemple, est le résultat des Règlemens que les Femmes viennent de faire pour rétablir le bon ordre dans la République : elles ont statué qu'à l'avenir toutes les Femmes seroient communes, mais qu'on ne pourroit prétendre aux faveurs d'une jolie personne, qu'après avoir passé par les mains d'une vieille ou d'une laide. En conséquence, deux vieilles se sont emparées d'un jeune homme qui fait tous ses efforts pour se débarrasser d'elles [*a*]. « Mais du moins,
» leur dit-il, laissez-moi aller chier
» pour reprendre un peu mes sens,
» ou bien je vais tout me gâter.
» Prenez courage, lui répondent
» les deux vieilles : entrez toujours,

(*a*) *Aristoph. ibid. v.* 1050.

» *& vous chierez dans la maison.*

Les Romains étoient dans le même cas que les Grecs [*a*]. L'endroit où ils faisoient leurs besoins naturels se nommoit quelques fois, comme en françois, *les Lieux*, *Loca*; d'autres fois *Cacabulum*, mais plus communément, *Latrine*: *Latrina* [*b*], dit Vossius, *à latendo*, se cacher. Les Latrines étoient sous la direction d'un Grand Prêtre, homme fort important, à juger de lui par la manière dont on en parle Tertullien : *Latrinarum antistes sericum ventilat* [*c*]; *le Grand Prêtre des Latrines fait voltiger sa robe de soye.*

Elles étoient comme autant de Chapelles consacrées à la Déesse Cloacine, & dont l'asyle ne fut

(*a*) *Salmas. in Tertull. de Pallio.*
(*b*) *Vossius, Etym. verb. latrina.*
(*c*) *De Pallio.*

violé qu'en la perſonne d'Helio-gabale qu'on y tua [a]. Le jour de la fête de cette Déeſſe, toutes les Latrines étoient couronnées de fleurs [b]: & peut-être les étrons, qui ſe trouvoient épars dans les rues, avoient-ils auſſi le bouquet ſur l'oreille.

J'en ai dit aſſez pour démontrer que tous les anciens Peuples ne chioient point en plein air, & qu'ils chioient encore moins devant le monde. Examinons ſi nous aimons la merde.

Peut-on ſoupçonner les Hébreux de l'avoir aimée, quand on voit les précautions qu'ils prenoient pour la cacher ? Une preuve que les

(a) *Lamprid. in Heliogab.*

(b) *Tertull. de coron. milit. Salmas. in Tertull. de Pallio.*

On trouve auſſi dans Arnobe un Dieu *Latrinus*, qui préſidoit aux Latrines : *Quis Latrinum præſidem Latrinis ?* Adv. gent. liv. 4.

Grecs

Grecs ne l'aimoient point, c'eſt qu'il étoit défendu chez eux de chier ni de piſſer dans les fontaines [a] : ſi l'Empereur Commode en mangeoit, on peut dire que c'étoit un homme de mauvais goût. Il eſt vrai que les Auteurs Latins parlent de merde en cent endroits de leurs ouvrages ; mais les meilleurs Auteurs en parlent avec beaucoup de mépris. Catule, voulant avilir les Annales de Voluſius, les appelle des papiers merdeux, *Annales Voluſî, cacata carta* [b]. Dans Horace, Priape racontant les affreuſes cérémonies qu'il a vu pratiquer à la Sorcière Canidie : Si je mens, dit-il, je conſens que ma tête ſoit ſouillée de la merde des Corbeaux ; que Julius, que la foi-

(a *Heſiod. oper. & dies. v.* 759.

(b *Catull. Ep.* 27.

ble Pediatie, & le voleur Voranus viennent chier & pisser sur moi.

Mentior at siquid, merdis caput inquiner albis [a].
Corvorum; atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius, & fragilis Pediatia, furque Voranus.

On pourroit trouver mille exemples de la même force qu'il est inutile de rapporter. Concluons donc, contre le sentiment de mon Confrère, que le goût de la merde n'est point naturel à l'homme.

Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.
Hor. Art Poët.

(*a*) *Horat. Sat. l.* 1. *Sat.* 8.



RÉFLEXIONS HISTORIQUES, CRITIQUES ET MORALES SUR UN PROVERBE,

Lues le 6 Avril 1747.

Par Mr.*** l'un des Sept.

In promptu causa est. ..... Ovid. de Rem. amor.. Lib. I.

SOUVENT, Meſſieurs, une mauvaiſe plaiſanterie autoriſée par la malignité, & recueillie avec empreſſement, parvient à paſſer pour une vérité : c'eſt ainſi que la plûpart des mauvaiſes plaiſanteries de Boileau ſont devenues Proverbes en naiſſant.

Ne seroit-ce point de la même manière que se seroient établis, & l'opinion de notre bêtise, & le Proverbe qui dit que *99 Moutons & un Champenois font* 100 bêtes (*a*)?

Ce Proverbe, Messieurs, m'a toujours choqué : je voudrois bien avoir assez d'esprit pour vous prouver, par une Dissertation en forme, qu'il est faux & ridicule dans toutes ses parties. Au défaut des talens nécessaires pour exécuter une entreprise si difficile, je vous offrirai du moins quelques réflexions que ce sujet m'a fournies.

Il m'a semblé d'abord, que le Proverbe n'attaquoit pas moins les Moutons que les Champenois; c'est pourqui j'ai cru devoir diviser mon Ouvrage en deux parties.

(*a*) Ce Proverbe se trouve inséré dans un impertinent Voyage de France, imprimé chez Saugrain, en 1723. p. 164.

La première Partie, qui aura les Moutons pour objet, me fournira deux réflexions. J'examinerai 1°. Si les Moutons ſont vraiment bêtes; 2°. Si les quatrevingt-dix-neuf qui figurent avec le Champenois, doivent être de Champagne, ou ſi l'on peut les prendre indiſtinctement ailleurs.

La ſeconde Partie, qui aura pour objet les Champenois, me fournira également deux réflexions. Dans la 1re. j'examinerai les raiſons qui ont pu donner lieu à l'opinion de notre bêtiſe; dans la 2e. je prouverai que nous ſommes gens d'eſprit.

PREMIERE PARTIE.

LEs Moutons ſont-ils des bêtes ou non? J'ai conſulté ſur cette épineuſe queſtion, tous les bons Auteurs, tant anciens que moder-

nes, tant Grecs que Latins, tant prophanes qu'Ecclésiastiques ; mais la diversité de leurs sentimens n'a fait qu'augmenter mon embarras. En effet, si quelques-uns nous laissent entrevoir qu'on peut regarder le Mouton comme le symbole de la douceur & de la bonté ; d'autres, & c'est le plus grand nombre, décident séchement que le Mouton n'est qu'une bête. Ste. Hildegarde, *dans ses Lettres* ; S. Cyrille de Jérusalem, *Instruction* 9, 10 & 11 ; le Pape Marc, *Lettre à S. Athanase* ; Saint François de Sales, *Epitres spirituelles*, L. 7. *Ep.* 1. Saint Jean Climaque, *Lettre au Pasteur* ; Saint Augustin, *sur le Pseaume* 3 ; Saint Ambroise, *L.* 2. *de Caën & d'Abel* ; Pline le Naturaliste, *L.* 8. *C.* 45 ; le même, *L.* 8. *C.* 3 ; Elien, *Histoire des Animaux*, *L.* 12. *C.* 40. Héro-

dote, *Calliope*, parlent assez avantageusement des Moutons. Plutarque observe dans la Vie de Fabius Maximus, que ce Guerrier, aussi brave que circonspect, fut dans sa jeunesse surnommé *Ovicula*. Clément XI pensoit si avantageusement des Moutons, que dans sa fameuse Constitution, il croit que les faux Prophètes doivent emprunter la forme de ces animaux, pour gagner plus facilement notre confiance.

Mais d'un autre côté, Synesius Evêque de Ptolémaïde, dans son *Eloge de la Tête Chauve*, dit qu'un animal est bête à proportion du poil qu'il porte : à ce propos il cite les Moutons. Voilà contr'eux un argument presque peremptoire.

Rabelais, *Pantagruel*, *L.* 4, *C.* 8. nous représente les Moutons comme des bêtes à qui la Nature a re-

fusé jusqu'à l'instinct qu'elle accorde à tous les animaux, pour leur conservation. La Fontaine en pense de même, *Conte de l'Abbesse malade*, Joseph, *contre Appion*, Cicéron, *L.2 de la Nature des Dieux*, Aristote *de la Nature des Animaux*, Aristophane, dans la Comédie de *Plutus* & dans *les Guèpes*, Plaute, dans la Comédie des *Bacchides*, traitent les Moutons encore plus mal. Les Grecs en général comparent la vie des sots à la vie des Moutons, Προβατικὸν βίον ζῆν; & ils appellent la stupidité *un esprit de Mouton*, Προβάτων ἦθος (*a*).

Quel parti prendre au milieu de tant de contrariétés? Oserois-je, moi foible Pygmée, décider entre

(*a*) Ο δ' ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων βαδίζει. Cratinus apud Ælium.

V. Une Discussion intéressante sur cet objet, dans le 3. Liv. de l'Apologie pour Hérodote.

tous ces grands Hommes ? Non, Meſſieurs.

Non noſtrûm inter vos tantas componere lites. Virg. Egl. 3.

Et je crois que vous ſeuls pouvez être juges dans cette cauſe.

Mais en ſuppoſant que le Mouton ne ſoit qu'une bête, faut-il néceſſairement que les quatrevingt-dix-neuf qui figurent avec le Champenois, ſoient de Champagne ? Rabelais, dans ſon Pantagruel, liv. 4, chap. 7. voulant dire à Panurge qu'il eſt une bête, le met dans la balance avec un Mouton. Voilà donc le Mouton d'un côté & Panurge de l'autre : cela fait bête pour bête : la partie eſt égale. Si l'Auteur de notre Proverbe en avoit uſé avec autant d'équité, je croirois, en entrant dans l'eſprit de ſa comparaiſon, qu'il faudroit néceſſairement,

pour rendre toutes choſes égales, que le Mouton fût Champenois ; mais ayant mis d'un côté un Champenois tout ſeul, & de l'autre quatrevingt-dix-neuf Moutons, il eſt évident que la ſomme de bêtiſe doit l'emporter du côté des Moutons(*a*). Je penſe donc, Meſſieurs, quoique ce ne ſoit pas votre ſentiment, que pour rapprocher cette propoſition de ſa juſte valeur, il n'y auroit pas grand inconvénient à gliſſer quelques Moutons étrangers parmi nos quatrevingt-dix-neuf (*b*).

(*a*) En ſuppoſant en Champagne 50000 Habitans, l'Académie a calculé que, pour que chaque Académicien, ſans faire tort à perſonne, eût ſes quatrevingt-dix-neuf Moutons, il faudroit trouver en Champagne 4950000 têtes de ce bétail.

(*b*) Pourvu néanmoins que ce ne ſoit pas de ces Moutons d'Arabie dont parle Hérodote, *lib.* 3. qui ont la queue longue de 3 coudées. *Buſbek*, *Litt.* 1. *p.* 8. *Hiſt. d'Ethiopie*, *C.* 7. &c.

SECONDE PARTIE.

SI l'on ne considere que le ſtile du Proverbe, on croira que l'opinion de notre bêtiſe eſt nouvelle. Il eſt cependant certain que cette opinion eſt très-ancienne : ce qui le prouve, c'eſt que, dans une infinité de bons Livres anciens (*a*), nous nous voyons prodiguer les épithètes de *Sots*, de *Balourds*, de *Lourdiers*, &c. comme des titres qui nous appartenoient déja depuis long-tems.

Mais qu'eſt-ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion ? Beaucoup de choſes ſelon moi. Premièrement, la reſſemblance de notre nom avec celui des anciens Campaniens, *Campani* (*b*) : d'ailleurs, on

(*a*) Contes de la Reine de Navarre. Nouvelles de Louis XI, &c.

(*b*) Les Campaniens paſſoient pour des ſots. Voy. Alexand. *ab* Alex. *lib.* 4. *cap.* 13.

dit communément d'un ſot, qu'il ne fait point d'héréſie. Or nos Compatriotes n'en ont jamais fait ni ſouffert: témoin leur attachement à la Ligue, juſqu'à l'abjuration de Henri IV, témoin encore l'eſclandre qu'ils firent à leur Evêque Carraciol de Melphes, lorſqu'il s'aviſa de leur prêcher des héréſies, tant dans ſon Egliſe, que dans le Marché aux Cochons (*a*). Mais pour en venir à des faits plus poſitifs, ne faut-il pas avouer que la Champagne eſt en état de mettre ſur pied un plus grand nombre de ſots qu'aucune autre Province; que de tout tems elle en a fourni beaucoup à l'Etat; que quelques-uns d'entr'eux ſe ſont diſtingués de manière qu'on a cru que leurs dits & geſtes devoient être tranſmis à la Poſtérité?

(*a*) Deſguerrois, *page* 421.

Combien d'exemples n'en trouve-t-on pas dans ces Chroniques sincères, connues sous le nom de *Contes de la Reine de Navarre*, de *cent Nouvelles nouvelles* (*a*), &c! La bonne Alix, qui, pendant l'absence de son Mari, faisoit faire des oreilles à l'enfant qu'elle portoit(*b*), n'étoit-elle pas du pays Champenois? N'avons-nous pas eu un Confesseur de Louis XIII qui, sous l'habit de Jésuite, porta à la Cour toute la Bonhommie champenoise(*c*)? N'avons-nous pas eu un Blaise Gaulard (*d*), homme plus rare dans son espèce, que tous les Héros de la Grèce & de Rome, & d'autant plus heureux, qu'il a trouvé dans sa Patrie, un Historien digne de lui?

(*a*) *V*. Nouv. 20. 75. &c.

(*b*) *V*. La Fontaine.

(*c*) *V*. les Mém. de Lancelot sur M. de S. Cyran. *tom*. 1. *p*. 84 & *suiv*.

(*d*) Hist. de Blaise Gaulard, par le Noble.

Enfin, dans le tems où les Jésuites voulurent s'établir à Troyes, ne sommes-nous pas convenus nous-mêmes que nous étions des bêtes, lorsque les Députés que nous avions envoyés au Roi, lui représenterent que toute terre n'étoit pas propre à porter toute sorte de fruits : *Non omnis fert omnia tellus*; & que le terroir de Champagne ne valoit rien pour l'esprit (*a*)?

Mais au lieu de juger de la Champagne par tous ces faits désavantageux, n'auroit-on pas dû au contraire l'envisager par les traits qui lui font honneur. Quelle gloire pour la Province, que nos Ancêtres, malgré le peu de sens que leur donne Guy Patin (*b*), en ayent eu assez pour écarter constamment de leur Ville,

(*a*) Mercure de France de *Richer*, & les Mém. pour servir de suite à ceux de Camusat.

(*b*) Lett. de Guy Patin, *tom.* 3.

des gens aussi fins, aussi déliés que les Jésuites, & même pour les en chasser, après qu'ils y eurent pris pied (*a*)? Le P. Binet, dans la vie de S. Alderald, ne nous a-t-il pas rendu une justice bien flatteuse, quand il fait dire à son Saint, que la Ville de Troyes *est pleine de bons esprits & de langues bien pendues* (*b*)? Etoit-ce une sotte que cette femme de Troyes qui, son honneur sauf, fit payer le coût d'un Arrêt qu'elle venoit d'obtenir, à un Marquis Bel-Esprit (*c*)? Si la Champagne a fourni beaucoup de sots, n'a-t-elle pas vu naître de grands Hommes? Les Boucherats, les Colberts, les Girardons, les Mignards, les Ca-

(*a*) *V.* les Mém. cités ci-dessus, & indiqués dans la nouvelle Ed. de la Bib. Hist. du P. Le Long, N. 14409, *comme ayant déja paru sous le titre de* Mémoires de l'Acad. de Troyes.

(*b*) *Page* 132.

(*c*) *Furetierana*, p. 189 *de l'Ed. de* 1696.

musats, les le Cointes, les Pithous, les Passerats, les la Fontaines, les Témiseuils, & tant d'autres qui ont illustré leur Patrie & la France, étoient-ils donc des bêtes ? En sommes-nous, Messieurs, nous qui composons cette brillante Académie ? Mais, nous dit-on, vous êtes bons : nous ne disons pas le contraire (*a*). Parce qu'on est bon, est-

(*a*) C'est ce qu'exprime Amadis Jamin dans le Sonnet suivant, qui se lit à la page 264 de ses Poëfies imprimées en 1677.

Des Champenois souvent tu blâmes l'ignorance,
Qui n'ont point aux procès l'esprit bien entendu,
Pour débattre leur droit d'un autre prétendu,
Ou desguiser le faulx d'une vraye apparence.

Tandis que le Manant sçait mieux telle science,
Et le Normand soigneux du proffit attendu :
Aussi des Lestrigons tel Peuple est descendu :
Le Mans, Caux & Rouen servent d'expérience.

La Piété, Sarmoise, errant par l'Univers,
Après avoir laissé mille Peuples divers,
Planta ses derniers pas au pays de Champagne.

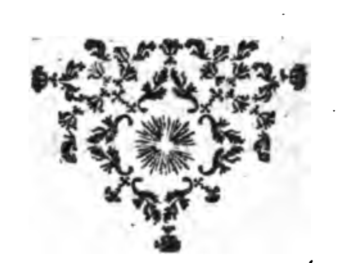
il dit qu'on ſoit bête ; ou parce qu'on a de l'eſprit, faut-il qu'on ſoit méchant ? La bêtiſe & la bonté ſont-elles donc des qualités abſolument inſéparables ? L'expérience ne fait-elle pas voir au contraire, que preſque tous les ſots ne valent rien ? Un fâmeux Auteur de ce ſiécle n'a-t-il pas démontré que jamais un ſot ne fut honnête homme, *& que de tout mal ſottiſe eſt le vrai Type* (*a*) ? Sans entrer donc dans un plus grand détail, concluons avec ce grand Homme, que qui dit méchant, dit ſot, que par la raiſon contraire, qui dit bon homme, dit homme d'eſprit ; que par conſéquent, nous

Le vice extrême ailleurs, y naît tant ſeulement :
S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'eſt faute de malice, & non d'entendement.

(*a*) Rouſſ. *Ep.* à Clem. Marot.

& nos Compatriotes, nous sommes gens d'esprit, & que c'est l'Auteur du Proverbe qui est une bête.

Miranturque novas frondes, & non sua poma. Virg. Georg. l. 2.





DISCOURS.

Prononcé dans la Séance publique du 30. Juillet 1743. jour de l'Anniversaire de l'Académie.

MESSIEURS,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre Établissement ; c'est à pareil jour, que pour la première fois, ces foyers Académiques nous reçûrent dans leur sein ; & que tous sept, le verre à la main, nous nous jurâmes réciproquement de voler à l'immortalité.

Les Académies les plus fameuses

ne se font pas formées tout d'un coup. Il semble, par je ne sçais quelle fatalité, que, comme les plus grands Fleuves commencent par n'être que de foibles Ruisseaux, de même les Établissemens les plus célèbres doivent avoir des commencemens peu glorieux.

Supérieure aux règles ordinaires, notre Académie n'éprouva ni les foiblesses ni les miseres de l'enfance : elle parut tout-à-coup sur l'horison, comme ces Cometes lumineuses dont on ne soupçonnoit point la naissance, & qui, dès qu'elles paroissent, obscurcissent tous les autres Astres de la nuit.

Mais, Messieurs, servons-nous d'expressions moins figurées, & rappellons-nous des circonstances qui doivent toujours nous être chères. Dès que notre Établissement fut

proposé, avec quel empressement chacun de nous ne concourut-il pas à le faire réussir ? Quelle ferveur, quel zèle, avant-coureurs certains des succès qui nous attendoient ? En considérant l'ardeur avec laquelle chacun de nous travailloit à poser les fondemens d'un Édifice destiné à tant de gloire, je croyois voir ces fameux Travaux de Carthage, si bien peints dans l'Enéide : *instant ardentes Tyrii, &c.*

Tout étant parfaitement règlé, tant pour le lieu, l'heure & la forme de nos Assemblées, que pour la nature & le choix de nos Études, nos Travaux Académiques commencerent. Malgré notre modestie, il en transpira quelque chose dans le Public : je crois même que le nombre & la singularité de nos

Lanternes, ne contribua pas peu à nous trahir. Nous fûmes donc assaillis de tous les complimens que nous méritions; nous n'avions pris d'abord que le titre modeste de Société Littéraire: on trouva que c'étoit trop peu: on nous donna hautement le titre d'Académie, & notre respect pour les décisions du Public, nous fit nous soumettre à celle-là.

Ce Titre glorieux étoit un poids qu'il falloit soutenir; l'occasion d'y faire honneur se présenta bien-tôt. Un de nos Compatriotes, Citoyen depuis plusieurs années de la Capitale du Royaume, vint au mois de Mars 1743, revoir son séjour natal. Il aspiroit alors à la première Place vacante dans une des plus célèbres Académies de Paris: il crut (& le succès a justifié son idée) que son

droit ſur la Place qu'il eſpéroit, deviendroit inconteſtable, s'il pouvoit être admis parmi nous, ne fut-ce que pour un jour. Il ſollicita donc cette grace avec beaucoup d'empreſſement, & nous ne voulumes pas la lui refuſer. Le jour de ſa Réception, il prononça un Diſcours où ſon eſprit n'éclata pas moins que ſa reconnoiſſance; & notre illuſtre Directeur y répondit avec une éloquence qui ne cédoit en rien à celle du Récipiendaire.

Dès le lendemain, ces deux Diſcours ſe répandirent dans le Public avec un applaudiſſement ſans égal; & ils y furent comme l'Aurore des beaux jours dont l'Académie a brillé depuis.

Je ne parlerai point ici des Lettres Grecque & Latine que nous avons fait paroître, & où nous

avons établi nos Droits incontestabes à la considération publique. Quoique ces Ouvrages soient excellens en eux-mêmes, ils me paroissent trop peu considérables pour mériter place ici. Je vais donc passer à la nouvelle Dissertation sur un ancien Usage.

Ce sujet étoit un Diamant brut, dont personne encore n'avoit apperçu l'éclat : on l'avoit laissé dans la mine, parce qu'on en ignoroit le prix ; c'étoit à nous qu'étoit réservée la gloire de le produire au grand jour, de le tailler, de le polir, & de faire éclater à tous les yeux les rayons qu'il renfermoit.

Cet Ouvrage nous couvrit de gloire & fit grand bruit ; il porta même ombrage à un établissement un peu antérieur au nôtre : Établissement hermaphrodite, mais qui, tel

tel que l'Androgyne de Platon, n'en eſt qu'un corps plus parfait; c'eſt, Meſſieurs, *le Petit Conſeil.* Vous le connoiſſez, & nous le conſidérons. La Morale fait ſon objet; la charité pour le Prochain en eſt la baſe & l'appui; l'eſprit de réflexion y domine: ſes Membres ſont en grand nombre, parce que dans les bonnes choſes, l'abondance ne vicie point: tout ce qui s'y paſſe devient auſſi-tôt public, non pas, parce qu'il eſt impoſſible qu'un ſecret ne s'évapore entre un auſſi grand nombre de perſonnes, mais uniquement parce que la vertu ne hait point le jour: *virtus non odit lucem.*

Il faut convenir cependant, que dans l'occaſion dont il s'agit, la jalouſie que cette Compagnie avoit conçue contre nous, la fit un peu s'oublier. Combien de tems ne

laissa-t-elle pas languir dans l'oubli l'exemplaire de notre Ouvrage, que nous avions cru devoir lui confier ? Ce qu'elle fit assurément, non pas faute d'en avoir senti le mérite, comme l'a prétendu le Public le plus éclairé, mais aucontraire pour l'avoir senti trop vivement.

A la Dissertation sur un ancien Usage, ont succédé les Réflexions sur un Proverbe concernant les Champenois. Ce sujet par lui-même intéresse, il est digne de nous, on le croiroit à notre portée, & pour ainsi dire, il nous est propre ; mais quelque favorable qu'il paroisse, il étoit néanmoins très-difficile à traiter. On pourroit le comparer à cette Forteresse enchantée d'Armide, où tous les Heros de l'Armée étoient tentés de mettre un pied téméraire, mais d'où il étoit bien

difficile qu'ils sortissent avec honneur. Ou pour vous présenter, Messieurs, une image encore plus frappante & plus juste, ce sujet est une fleur brillante, où l'Abeille & le Frelon croyent également pouvoir aller butiner; mais fleur d'une délicatesse si grande, que l'Abeille même doit appréhender de s'y appésantir. Heureusement que notre aimable Confrère a sçu se dérober aux dangers; il a ceuilli les plus doux parfums que cette belle fleur exhale, mais il les a ceuillis d'une main si légère, qu'il a trouvé le moyen de chatouiller l'odorat de l'Académie sans le blesser.

Tel est, Messieurs, le point de gloire où nous sommes arrivés; tels sont tous les pas que nous avons faits pour y parvenir; j'ai cru, dans cette Assemblée solemnelle, de-

voir vous les rappeller tous, afin de vous encourager à de nouveaux efforts par la vue de vos succès passés. Travaillons-donc avec une ardeur unanime, & qui sans cesse se renouvelle; & si la cabale & l'envie s'ameutent contre nous, laissons-les s'enrouer par des cris impuissans, comme ces Roquets qu'on voit aboyer contre le Soleil, ou pour parler plus juste, contre la Lune.





DISSERTATION

SUR

LES ÉCREIGNES,

Lue dans l'Académie de Troyes, le 15 Novembre 1743.

Par Mr. ** l'un des Sept.

... Quos agor in specus
Velox mente novâ? ...
Hor. L. 3. Od. 25.

C'EST le babil qui forma la Société, c'est le babil qui la soutient; *vinculum societatis oratio* [a]. Après avoir lié la Société en gé-

(a) *Circer. Off. l. 1. n. 16.*

général, le babil forma des Assemblées particulieres, où toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe, sacrifiant à l'envie de parler, leur indifférence, leurs haines, leurs mépris, leurs rivalités réciproques, se communiquerent avec un cordialité passagère, toutes les idées utiles ou frivoles, bonnes ou mauvaises, raisonnables ou ridicules, qui leur passerent par la tête; & préférablement celles qui pouvoient concerner les intérêts ou la réputation du prochain. Telles sont encore de nos jours presque toutes les Sociétés, mais essentiellement & particulièrement les *Escrennes* ou *Ecreignes* [a]: Assemblées trop peu connues, & que j'entreprens de rétablir

(a) Furetiere écrit *Escrennes*, mais en Champagne & en Bourgogne, nous prononçons *Écreigne*; c'est ainsi qu'il faut l'écrire.

dans leur ſpendeur primitive. Pour cela j'ai raſſemblé tous leurs titres de diſtinction en trois Paragraphes.

Dans le premier, je donnerai la définition & l'étymologie du mot Écreigne, avec la deſcription des Écreignes Champenoiſes.

Dans le ſecond, je paſſerai en revue les Écreignes, tant de l'antiquité que des derniers ſiécles.

Dans le troiſième, je prouverai que toute Aſſemblée eſt Écreigne plus ou moins.



§. I.

Définition & Étymologie du mot Ecreigne, *avec la Description des Écreignes Champenoises.*

LES Écreignes sont des Maisons creusées sous terre, & couvertes de fumier, où les Villageoises vont faire la veillée, & où le travail est assaisonné par les charmes de la conversation.

Les Auteurs qui ont parlé de ces sortes d'établissemens dans la France, sont le Roi Gondebaud, dans la Loi des Bourguignons, Tit. 29. Les Rois Théodoric, Childebert & Clotaire, dans la Loi Salique, Tit. 14. François Pithou & Jérôme Bignon, l'un dans son Glossaire, l'autre dans son Commentaire sur la même Loi;

Noël du Fail, Confeiller au Parlement de Rennes, dans les Contes d'Eutrapel, Chap. *des débats & accords entre plusieurs Gentils-Hommes*; le sçavant Auteur de *l'Evangile des Quenouilles*, presque dans tout son ouvrage; le Sieur des Accords, ou plutôt, sous son nom, le Président Tabourot, dans son élégant Traité *des Écreignes Dijonnoises*; Furetière, dans son Dictionnaire François au mot *Escrenne*; Ménage, dans son Dictionnaire Etymologique, au même mot; le Sçavant la Monnoye, tant dans la Préface des Noëls Bourguignons, que dans le Glossaire qu'il a mis à la suite. Enfin plusieurs Prélats de l'Eglise Gallicane, dans les Statuts Synodaux de leurs Diocèses.

La forme de nos Écreignes nous vient des anciens Germains, qui,

au rapport de Tacite, en avoient de pareilles : *solent Germani*, dit cet Auteur, *subterraneos specus aperire, eosque multo insuper fimo onerant* [*a*]. L'usage nous en fut apporté par les Bourguignons & par les Francs, lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules [*b*]. Il paroît même que ces derniers avoient tant de respect pour l'Écreigne, qu'ils défendoient, sous les peines les plus grièves, d'en enlever une fille. On peut voir sur cela le Titre : *si tres homines ingenuam puellam de* Screona *rapuerint*, &c [*c*].

Plusieurs Sçavans ont recherché l'étymologie du mot Écreigne. Le Sieur des Accords [*d*] le dérive du mot françois *écrain* : sans doute parce qu'il y a beaucoup d'analogie

(*a*) *De morib. Germ.*
(*b*) *Lex Burg. tit.* 29.
(*c*) *Lex salic. tit.* 14.
(*d*) *Préf. des Ecr. Dij.*

entre les Villageoises que l'Écreigne renferme, & les pierres précieuses qui sont rangées dans un écrain.

Il le fait venir aussi du latin, *Scrinium*, *parce que*, dit-il, *il se trouve dans ces Assemblées une infinité de varlots ou amoureux, autrement appellés des* voûeurs *qui y vont pour découvrir le secret de leurs pensées à leurs amoureuses.*

Ménage [*a*] fait venir tout simplement *Écreigne*, de *screona* ou *screuna*, qui comme on là pu voir, exprimoit la même chose chez les Bourguignons & chez les Francs [*b*]; à quoi le Sçavant la Monnoye ajoute, que le mot *screona* lui-même, vient de l'Allemand *Schrank* [*c*], Barriere, Treillis; ce qui me pa-

(*a*) *Dict. Etym.*

(*b*) *V.* Les Loix de ces Peuples & le Commentaire de François Pithou sur la Loi Salique.

(*c*) *Gloss. sur les Noels Bourg.*

roît donner à cette étymologie un degré suffisant d'érudition.

De toutes les Écreignes établies dans les Gaules, les plus célèbres sont celles de Bourgogne. Peut-être doivent-elles cet avantage au bonheur d'avoir eu le Sieur des Accords pour Historien. Car comme le dit Salluste, dans un cas à peu près pareil, la Fortune domine en toutes choses; & c'est moins par choix que par caprice, qu'elle nous couvre de gloire ou nous plonge dans l'oubli: *Ex lubidine, magis quàm ex vero, celebrat obscuratque* [a].

(a) *Bell. Catil.*

§. II.

Intérieur de l'Écreigne.

CE que le Sieur des Accords a fait pour la Bourgogne, j'ai cru le devoir faire pour la Champagne, & je ne puis que me louer de la manière obligeante dont nos Paysannes sont entrées dans mes vues. Toutes les Écreignes m'ont été ouvertes. Tous les éclaircissemens que j'ai pu desirer m'ont été donnés de la meilleure grace du monde. C'est donc sur le rapport de ces respectables Villageoises, & d'après ce que j'ai vu de mes propres yeux, que je vais consacrer aux siécles futurs la description de nos Écreignes.

L'intérieur en est garni de siéges

de mottes, pour asseoir les Assistantes. Au milieu pend une petite lampe, dont la seule lueur éclaire tout l'édifice, & qu'on ne mouche jamais qu'avec les doigts. Cette lampe est fournie successivement par toutes les personnes qui composent l'Écreigne. La Villageoise qui est à tour, a soin de se trouver au rendez-vous la première, pour y recevoir les autres. Chacune des survenantes, la quenoüille au côté, le fuseau dans la quenoüille, les deux mains sur le couvet, & le tablier pardessus les mains, entre avec précipitation, & se place sans cérémonie.

Dès qu'on est placée, les mains quittent le couvet, ce dernier est porté à sa destination, *ad proprias sedes remeat*; le fuseau est tiré de la quenoüille, la filasse est humectée par un peu de salive, les doigts agiles

ſont tourner le fuſeau ; voilà l'ouvrage en train.

Mais tout cela ne ſe fait point en ſilence. On ſçait qu'on n'eſt pas moins née pour babiller que pour travailler, que le babil même eſt le fondement & l'objet principal de l'Écreigne, & que le travail n'en eſt que le prétexte. La converſation s'anime donc : toujours vive, toujours brillante, elle ſe ſoutient ſans interruption juſqu'à l'heure où l'on ſe ſépare. Les ſujets qu'on y traite ſont en grand nombre. On y diſſerte ſur les différentes qualités & ſur les propriétés de la filaſſe ; on y enſeigne la manière de filer gros ou de filer fin ; de tems en tems, en finiſſant une fuſée, on repréſente ſon ouvrage pour être applaudi ou cenſuré ; on rapporte les aventures fraichement arrivées,

tant dans le Village, que dans les Hameaux voiſins; quelquefois même, mais rarement, on oſe s'élever juſqu'aux nouvelles de Guerre & d'État, que chacun traite à ſa manière. On parle de l'apparition des eſprits; on raconte des hiſtoires de Sorciers & de Loups garoux. Pour s'aiguiſer l'eſprit, on ſe propoſe certaines Énigmes, vulgairement appellées *Devignottes* (a); enfin on ſe fait mutuellement confidence de ſes affaires & de ſes amours; & l'on chante des chanſons.

Des Loix ſévères défendent aux garçons d'entrer dans les Écreignes, & aux filles de les y recevoir (b); ce qui n'empêche pas que les pre-

(a) Les Evangiles des Quenouilles. Lyon 1593. Journal de Henri III. *Tom.* 2. *p.* 142.

(b) Nos *Stat. Synod.* de 1688. *Stat.* 18. Ces Loix ne ſont qu'un renouvellement de la Loi Salique. *V.* l'Art. XIV. de cette Loi & le Commentaire de Fr. Pitou ſur cet Article.

miers ne s'y gliſſent, & que ces dernières ne les y reçoivent avec grand plaiſir.

Comme les Couvets, dont j'ai déja dit un mot, ont une intime liaiſon avec une infinité de choſes qui ſe paſſent dans les Écreignes, je crois qu'il eſt à propos d'expliquer la manière dont s'eſt introduit ce meuble ſingulier.

Les Couvets, Meſſieurs, ſont un abus très-moderne. Dans des tems plus innocens, les Écreignes n'admettoient d'autre chaleur, que celle qui leur étoit fournie par le ſein de la terre. Mais dans la ſuite, le luxe ayant pénétré juſques dans les Villages, on ne ſe contenta plus de la chaleur ſuffiſante, mais trop ſimple de l'Écreigne : on y voulut ajouter une chaleur artificielle pour l'agrément & pour la volupté : Telle

sur la porte par où les Couvets entrerent. Mais combien de désordres n'entrerent pas avec eux !

A peine furent-ils introduits dans l'Écreigne, qu'on s'aperçut que le feu qu'ils contenoient étoit aussi propre à cuire qu'à chauffer : on résolut donc de l'employer au premier usage. On se munit d'une infinité de friandises, qui furent depuis comme comme les agrès du Couvet : des Chateignes, des Macujons, des Oignons, des Topinambours. La conversation, autrefois toujours spirituelle & délicate, dégénéra en propos de gourmandise : *Ma Comere*, disoit l'une, *voulez-vous des Châteignes ? Non, ma Commere, j'ai des Navets ; Eh bien, ma Commere, donnez-moi un Navet, je vous donnerai deux Châteignes...* Durant ces vains Dialogues, le tems coule,

l'ouvrage eſt en l'air, le fuſeau ne ſert qu'à remuer ce qui cuit dans le Couvet : *non hos concessum munus in uſus !* Il s'enflâme, le feu gagne, le fil & la quenouille s'en reſſentent, l'Écreigne même eſt en danger. On s'effraye, on crie : les garçons, qui ſont toujours aux aguets, *quærentes quam devorent*, entrent ſous prétexte d'éteindre le feu : les filles, à qui la frayeur a fait perdre la tramontane, ſe jettent à corps perdu dans les bras des garçons ; & dans ce déſordre affreux, Dieu ſçait tout ce qui ſe paſſe. O luxe ! ô luxe ! voilà les malheurs que tu produis ! L'ancienne Troye avoit réſiſté aux Grecs, pendant dix années d'une guerre continuelle & ſanglante : un ſeul jour de luxe & de délices, fit périr tous ſes Habitans, & la réduiſit en cendres !

§. III.

Écreignes de l'Antiquité & des derniers Siécles.

L'Établiſſement des Écreignes remonte à la plus haute Antiquité. En liſant l'Hiſtoire avec attention, on en découvre dans tous les pays & dans tous les ſiécles. Les Divinités & les Nymphes furent les premières qui en inſtituèrent (*a*) : leurs Écreignes furent imitées par de ſimples mortelles : dans des tems moins reculés, nous avons vu les Fées en avoir de très-fameuſes. Ces trois eſpèces d'Écreignes formeront la ſous-diviſion de ce Paragraphe.

(*a*) *V.* dans l'Odiſſée, la deſcription de l'*Antre des Nymphes*, & l'explication qu'en donne la Mothe-le-Vayer, dans la IV. Partie de ſon Héxaméron.

(*a*) L'Écreigne qui doit passer la première, tant par rapport à sa dignité, qu'eu égard à l'ancienneté de son origine, est celle où, suivant le rapport de Platon, résidoient la *Nécessité*, *les Parques* & les *Syrènes*. *La Nécessité*, dit ce Philosophe (*b*), tient entre ses mains un grand Fuseau de Diamant : autour d'elle sont les Parques, ses Filles, qui tournent le fatal Fuseau, & qui chantent sur différens tons, le passé, le présent & l'avenir : les Syrènes, qui sont les esprits harmoniques des Sphères, font la Basse.

Long-tems avant Platon, Orphée (*c*) avoit fait la découverte d'un Écreigne à peu près pareille, habitée seulement par les Parques,

(*a*) Écreignes de Divinités & de Nymphes.
(*b*) *Plat. de Leg. lib.* 12. *id. de Rep. lib.* 10.
(*c*) *Orph. fragm.*

lon s'étant gliſſé, s'humaniſa avec Creüſe, Fille d'Eréchtée.

Les Nymphes Spragitides avoient une Écreigne creuſée par la nature, ſous la croupe Occidentale du Mont Cythéron (*a*).

Ce fut dans une Ecreigne qu'Horace ſurprit un jour certaines Nymphes. Elles y prenoient avec beaucoup de docilité des leçons de Bacchus. A la porte étoit une troupe de Satyres, qui, dreſſant les oreilles, attendoient que leur tour vint (*b*). Le Poëte fut ſi méſédifié de cette aventure, qu'il crut devoir en informer la Poſtérité; c'eſt ce qu'il fit dans une Ode: où il dit en badinant, que Bacchus eſt bon à tout. J'ai tout vu, dit cet Auteur,

(*a*) *Plutarq. in Ariſtid. & Pauſan. in Bæot. cap.* 3.

(*b*) *Hor. Od.* 19. *lib.* 2.

vidi,

vidi, la Postérité peut m'en croire : *Credite Posteri* (*a*).

Enfin, ce fut aussi d'une de leurs Écreignes, que les Nymphes apperçurent le Berger Ménalque dans une attitude peu honnête ; ce qui les fit rire à gorge déployée, tant elles étoient bonnes Déesses ! *Faciles nymphæ risêre sacello* [*b*].

Mais de toutes les Ecreignes que nous présente l'antiquité, la plus galante est sans contredit, celle de Cyrène, Mere d'Aristée [*c*] : cette Écreigne étoit toute bâtie de pierres de ponce, & située sous le Fleu-

(*a*) Il est étonnant qu'aucun des Interprétes d'Horace, n'ait saisi jusqu'à présent le vrai sens de cette Ode.

(*b*(*Virg. Egl.* 3.

(*c*) La Nymphe Cyrène étoit Fille du Fleuve Penée : elle avoit fait vœu de virginité ; mais Appollon en étant devenu amoureux, & l'ayant enlevée, ce Dieu lui fit rompre son vœu dans les Montagnes de Lybie : delà vint le Berger Aristée. Apoll. *Argonaut. lib.* 2. & Pindar *in Pyticis. Od.* 10.

F

ve Pénée. Là, réſidoient ſeize Nymphes plus jolies les unes que les autres : toutes Pucelles, excepté la blonde Lycorie, qui au reſte, n'avoit encore eu qu'un enfant. Dans cette Écreigne, on filoit de la Laine de Milet, teinte en verd : *Mileſia* [*a*] *vellera Nymphæ carpebant, hiali ſaturo fucata colore*. On y parloit du Cahos, on y faiſoit paſſer en revue les amours de tous les Dieux, on s'arrêtoit particulièrement ſur la jalouſie & ſur les précautions inutiles de Vulcain, ſur les ſtratagêmes de Mars & ſur ſes doux larcins. Il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans cette Écreigne ; cependant dès qu'on entendit Ariſtée, le cœur battit à la jeune & vive Aréthuſe ; &, de concert avec ſes Compagnes, ayant

(*a*) *Virg. Georg. lib.* 4.

introduit le Berger, chaque Nymphe fit pour lui, tout ce qu'elle imagina de plus propre à lui faire oublier la perte de ses Mouches.

Les Divinités & les Nymphes, ne furent pas les seules qui eurent des Écreignes : de simples mortelles en formerent. Dans la Gréce, les Filles de Minée en eurent une, où l'on filoit, où l'on faisoit de la Tapisserie, & où l'on contoit des Histoires [a].

Du tems de Virgile, les Paysannes d'Italie avoient des Écreignes. Toutes les jeunes Filles s'y rassembloient la nuit pour travailler : *Et nocturna quidem carpentes pensa puellæ* [b] ; on n'avoit pas besoin d'y porter du feu, naturellement il y faisoit assez chaud : *Nescivêre hye-*

(a) *Ovid. Métam. lib.* 4.

(b) *Virg. Georg. lib.* 1.

mem. Une petite Lampe servoit comme chez nous à éclairer l'Assemblée : *Testâ cum ardente viderent scintillare oleum* ; & comme on ne prenoit pas la peine de moucher cette petite Lampe, il se formoit à l'extrêmité de la méche de gros champignons : *Et putres concrescere fungos.*

Peut-être pourrois-je mettre au rang des Écreignes, & les Fêtes nocturnes célébrées en l'honneur d'Astarte, par les Femmes Phéniciennes, & les mystères de la bonne Déesse, de Flore & de Cerès chez les Romains, & les Λεσχη des Grecs, dont parlent Homère & Pausanias [a]. Peut-être y pourrois-je joindre aussi la Caverne consacrée aux Nymphes & au Dieu Pan, dont

(a) *Pausan. Phociq. cap.* 25.

parle Pausanias [*a*], celle consacrée à Vénus [*b*] où les gens du pays, & sur-tout les veuves qui vouloient se remarier, alloient lui sacrifier ; & enfin les endroits destinés aux fameuses Veillées, appellées chez les Grecs, Κυπριδος παννυχὶς, & chez les Latins, *Pervigilium veneris*. Mais comme coudre, filer, dire des paroles oiseuses, & raconter des histoires, étoit ce qu'on faisoit le moins dans toutes ces Assemblées, j'ai cru pouvoir me dispenser de les ranger au nombre de celles qui font le sujet de cette Dissertation. Je vais donc passer tout de suite à la fameuse Écreigne appellée chez les Romains, LE PETIT SENAT : *Senatulum*.

Cette Écreigne établie par les

(*a*) *Pausan. in Phoc. cap.* 32.

(*b*) *Ibid. cap.* 38.

premiers Empereurs ſur le Mont Quirinal, fût érigée en Petit Sénat par l'Empereur Eliogabale. Elle ne tenoit ſes Aſſemblées que les jours de Fêtes : elle étoit compoſée des Commères de Rome les plus qualifiées : Sémiamire, mere de l'Empereur y préſidoit [a]. On ne s'y occupoit point aux travaux mécaniques qui rempliſſent les Séances de nos Écreignes modernes. On gloſoit ſur les Mariages & ſur les Préſens de Nôce ; on raiſonnoit à fonds ſur la Coëffure, ſur la Chauſſure & ſur l'Ajuſtement des Femmes. On aboliſſoit, on inventoit, on rectifioit les Modes ; on faiſoit des Commentaires ſur le grand Art des préſéances & du quant-à-ſoi ; on ſçavoit ſaiſir juſqu'aux moindres nuances qui dif-

(a) *Lamprid. in Helïogab.*

férencient les états. On rendoit des Senatus-Consultes admirables : *Mira Senatus Consulta*, pour règler au juste de quelle Voiture ou de quelle Monture il convenoit à chacun de se servir : si c'étoit Bœuf, Ane, Cheval ou Mulet : si c'étoit Chariot suspendu ou Chaise à Porteur. On décidoit dans quels cas il falloit prendre le haut du pavé, quelle Femme une autre Femme pouvoit embrasser en la saluant, & mille autre choses, dans la connoissance desquelles il faut convenir, Messieurs, que le beau Sexe nous est infiniment supérieur.

Les anciens Rois d'Assyrie ne paroissoient en public qu'une fois l'an : ils passoient le reste de leur vie à babiller & à filer dans les Écreignes de leurs Femmes. Sardanapale, le dernier, mais le plus

voluptueux & le plus connu de ces Rois, reconnoiſſoit que les occupations de l'Écreigne étoient infiniment ſupérieures à celles de l'Empire [a] : il abandonnoit donc ces dernières à ſes Lieutenants, pour ſe livrer aux autres ſans réſerve & ſans diſtraction. Ce fut dans ces délicieuſes occupations, qu'il permit à Arbacte, ſon Lieutenant dans la Médie, de venir le conſidérer : il étoit habillé & coëffé en femme [b] : il avoit du rouge & des mouches : il filoit de la Laine teinte en pourpre ; & en diſcourant agréablement, il diſtribuoit l'ouvrage à ſes Compagnes.

Dans le dernier ſiécle, nous avons vu briller à Paris, ſous le nom de Cercles & de Ruelles, une infinité

(a) *Athen. lib.* 12. *Diod. Sic. lib.* 2.

(b) *Juſtin. lib.* 1. *c.* 3.

d'Écreignes, qui pouvoient retracer l'idée du Petit Sénat de Rome. Dans ces Écreignes, que tout le monde connoît, on admettoit des hommes, mais les femmes en formoient le fonds. On y babilloit ſur l'eſprit, ſur le beau langage, & ſur les ſentimens. On admiroit Cotin, que le Public avoit l'injuſtice de ſiffler (*a*). On déſapprouva la Tragédie de Polieucte, que le même Public eut la ſottiſe d'admirer. On ne raiſonnoit pas beaucoup ſur la coëffure, ni ſur l'ajuſtement des femmes; mais en revanche, on traitoit à fonds l'art de faire des complimens. On décidoit les queſtions de galanterie les plus épineuſes. On ne filoit ni de la laine, ni du lin, ni du chanvre; mais on enſeignoit à

(*a*) Cont. de l'Hiſt. de l'Académie Franç. | Art. de P. Corneille.

filer l'amour : ce sentiment délicieux, qui veut être éprouvé, qu'on n'exprime jamais qu'imparfaitement, & qu'on croit indéfinissable, étoit dans ces assemblées subtilement approfondi, défini, divisé, subdivisé, disséqué, analysé, quintessencié. En un mot, les entretiens de ces célèbres Écreignes étoient communément si délicats & si sublimes, que souvent le bon-sens même ne paroissoit point assez spirituel pour y être admis.

Après vous avoir présenté, Messieurs, les Écreignes instituées par les Divinités & par les Nymphes, imitées dans la suite des tems par de simples mortelles, je viens, en suivant l'ordre que je me suis proposé, aux Écreignes habitées par les Fées.

Si je parlois devant des Esprits

forts, qui se fissent gloire de douter de tout, je n'aurois garde de faire ici mention des Fées; mais je sçais que vous n'êtes point gens à introduire dans l'histoire un Pyrrhonisme odieux. C'est donc avec toute la confiance que donne la vérité, devant ceux qui sçavent la connoître, que je vais vous entretenir des Écreignes des Fées: non sur le rapport de nos Romanciers modernes, dont l'autorité m'est un peu suspecte, mais sur celui d'Auteurs très-anciens, & par conséquent très-graves.

Il y avoit une fois dans les Montagnes de Norcia, au Duché de Spoléte, une Fée dont la Cour nombreuse quittoit souvent les montagnes, pour courir après les Paysans des environs; & ceux-ci, ignorant tout le bien qu'on leur vouloit, *fortunatos, sua si bona*

norint ! étoient aſſez ſimples pour s'enfuir.

Comme dans les ſiécles les moins éclairés, il eſt toujours quelque eſprit ſupérieur, qui s'élève au-deſſus des préjugés vulgaires, il ſe trouva dans l'Italie, un Sage, qui réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſçavoir ce que c'étoit que cette Fée, où étoit ſon Palais, pourquoi elle couroit après les hommes, & ce qu'elle en vouloit faire [a].

[a] Ce Sage ſe nommoit Guerino Meſquino. Il nous a laiſſé la rélation de ſon aventure, dans les Mémoires de ſa vie, écrits en Italien, ſous ce titre : *Hiſtoria del Cavaliere Guerino, detto il Meſquino*. Ce livre, dont il s'eſt fait pluſieurs éditions, fut imprimé pour la premiére fois à Padoue en 1473. in-fol.

Le 18 Mai 1420, Antoine la Salle, Gentilhomme François, voulut tenter la même aventure ; mais il n'eut pas le courage de gagner le *Paradis de la Reine Sibyle* (c'eſt ainſi qu'il appele l'Ecreigne de la Fée) il en raconte cependant des choſes merveilleuſes, qu'il faut voir dans ſon ouvrage, intitulé, *la Salade*, fol. 20. & ſuiv. Ed. de 1527. C'eſt dans ces

A cet effet, il grimpe durant deux jours sur une Montagne escarpée, & haute d'environ trois lieues. Le sommet de cette Montagne se divise en deux pointes : sur l'une est le Lac de Pilate, & sur l'autre est l'ouverture par où l'on descend chez la Fée [a].

Suivant Guerin Mesquin, ces deux pointes communiquent l'une à l'autre par le moyen d'un rocher large de trois pieds, sur cinquante de longueur, & environné d'affreux précipices : il prétend même avoir passé dessus, en se trainant sur les mains & sur les genoux. Mais l'Au-

deux Ouvrages qu'on a puisé tout ce qui est dit ici de la Fée de Norcia: on peut voir aussi, sur la même Fée, le docte Commentaire de Vigénére sur les tableaux de Philostrate. *Tabl. Protésilas.*

[a] L'Auteur de la Salade nous apprend que, de son tems, cette ouverture avoit été fort endommagée, par l'ordre du Pape, qui vouloit empêcher les Curieux d'aller voir la Fée.

teur de *la Salade* n'en dit pas un mot, & ce passage ne se trouve point marqué sur la *Vue* de cette Montagne qu'il a fait graver, & dont-il a enrichi son ouvrage.

Quoi qu'il en soit, Guerin Mesquin entre dans la Caverne, qu'il trouve remplie d'épaisses ténèbres. Il s'y conduit à la lueur d'une lanterne sourde dont il s'étoit muni; il enfile un petit escalier d'un nombre infini de degrés, rencontre en son chemin quelques monstres, à chacun desquels il joue un air de Flageollet, continue sa route, & parvient au bord d'un torrent qui roule ses eaux avec un bruit épouventable.

Que trouve-t-il pour passer ce torrent? Une espèce de planche, qui lui parut, dit-il, molle & obéissante, comme un sac de laine. Ayant eu la curiosité d'en appro-

cher ſa lanterne, il s'apperçoit que c'eſt la queue d'un Serpent hideux, qui lui dit: *je m'appelle Macho. J'ai été ainſi transformé pour avoir voulu pénétrer dans les ſecrets de la Fée.* Le Voyageur lui répond: *Dieu vous béniſſe*, paſſe par-deſſus & arrive à porte de l'Écreigne.

Cette porte étoit d'airain : il y frappe trois fois, & trois jolies Nymphes viennent la lui ouvrir. Après l'avoir embraſſé, elles le conduiſſent à leurs compagnes. Toutes ſont charmées de poſſéder ce nouvel Hôte, & pour lui faire Fête, abandonnent leurs diverſes occupations. La Fée, plus belle que ſes Nymphes, eſt auſſi beaucoup plus preſſante. Durant trois jours, elle ſollicite le Voyageur d'avoir des bontés pour elle, le ſoir ſur-tout, quand elle le mène coucher; & trois

jours il résiste courageusement à ses prières & à ses charmes. Sa vertu sans doute eut beaucoup à combattre ; mais elle sortit victorieuse de cette dangéreuse épreuve : le tout, à ce qu'il nous assure, par les avis d'un Saint Hermite qu'il avoit eu la précaution de consulter.

La Fée Blanche & la Fée Brune, dont parle l'Arioste, avoient en Egypte une Écreigne célèbre. On y mangeoit beaucoup, comme on fait dans les nôtres ; on y babilloit encore davantage.

Il manco piacer fur le vivande :
Nel ragionar gran parte si dispensa (a).

De tout tems on a vu dans la Perse une infinité d'Écreignes de Fées [b], où, selon toute apparence, on n'é-

(a) *Ariost. Orland. cant.* 14.

(b) D'Herbelot. Bibliotheq. Orient. au mot *Pery*.

toit pas plus mal reçu que chez la Fée de Norcia.

Mais l'Écreigne où les Fées tenoient leur Chapitre général, étoit située sur les confins de la Tartarie & du Mogol. Les Fées s'y rassembloient tous les cinq ans, des coins les plus reculés de l'Univers. Là, on s'entretenoit de toutes les aventures bonnes ou mauvaises qui leur étoient arrivées : *Di cio che ben ò mal sia loro occorso* [*a*]. On appuyoit même davantage sur les mauvaises aventures que sur les bonnes; & l'on concertoit, comme de raison, les moyens de s'en venger [*b*].

Environ l'an 775, il se tint dans cette Écreigne, une Assemblée dont les Seigneurs de la Cour de Charlemagne furent le principal objet.

(*a*) *Suite de l'Orland. Cant.* 1.

(*b*) *Orland. ibid.*

Ils avoient été en liaiſon avec différentes Fées, & leur avoient joué d'aſſez vilains tours. Roland avoit enlevé le Blond Zéliam à la Fée Morgane; Roger avoit quitté la Fée Alcine, pour épouſer la Sœur de Roland; d'autres Paladins en avoient uſé auſſi cavalierement avec beaucoup de Fées: ainſi donc la jeune, la vieille, la blanche, la brune, *la bianca e la bruna* faiſoient un vacarme égal. Enfin, on réſolut pour venger ces outrages, de faire au moins périr ſans quartier, Roland, Charlemagne, toute ſa Race, toute la France, tout l'Empire, & de n'en laiſſer ni trace ni veſtige, enſorte qu'on ne pût pas même diſtinguer où Paris avoit été.

Mais me direz-vous, Meſſieurs, Paris ſubſiſte encore? Cela eſt vrai. Mais il eſt à croire, que quelques

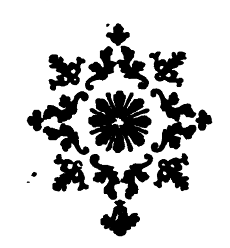
Paladins plus constans que les premiers, calmerent la fureur des Fées. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne voulurent démordre de leurs prétentions, qu'après avoir suscité la malheureuse journée de Roncevaux, qui, au rapport d'Eginard, causa tant de douleur à Charlemagne [*a*]; & où Roland périt avec presque tous les Paladins de l'Armée. *Furens quid fæmina possit!*

L'Empire des Fées se soutint avec honneur jusqu'au Schisme de Luther [*b*]. Peu de tems avant ce Schisme, l'Allemagne étoit encore remplie de Fées: on les y connoissoit sous le nom de Nymphes ou Sybilles Blanches: on les voyoit toutes les

(*a*) *Egin. in vit. Carol. Mag.*

(*b*) *Caron, en son Antechr. Remig. lib.* 1. *cap.* 17. *Vier. Trait. des Diabl. lib.* 1. *cap.* 13. *Grilland, de sortileg. cap.* 4. *n.* 3. *Paracels. de malef. &c.*

nuits dans leurs Écreignes, coudre, filer, danſer; & ſuivant le rapport des graves Auteurs qui nous ont tranſmis ces faits, elles n'étoient point inſenſibles aux cajoleries des Hommes.



§. IV.

Toute Assemblée est Écreigne plus ou moins.

UN Homme d'esprit, un Homme d'un certain âge, un Homme en place, croiroit se déshonorer, s'il alloit tous les jours causer trois ou quatre heures dans les Écreignes. Cependant ce même Homme ne rougit poit d'aller babiller de tems-en-tems dans les Cercles de la Société : il se fait même un plaisir & un honneur d'avoir place dans une Académie, ou d'être admis dans le Conseil des Princes : étrange exemple des contradictions de l'esprit humain !

Car enfin ces Écreignes si dédaignées, & ces Assemblées qu'on

révère, tiennent ensemble par les rapports les plus frappans.

Par exemple, les Assemblées ordinaires de la Société ne sont-elles pas de véritables Écreignes? Qu'y fait-on? Les Femmes y travaillent en babillant, les Hommes y babillent sans rien faire. On y dit des nouvelles; & de même que dans les Ecreignes, les plus absurdes, n'y sont pas toujours les plus mal reçues. Mille sujets qui n'ont aucun rapport les uns aux autres, entrent tout à la fois dans la conversation, & y jettent la variété la plus agréable. On s'entretient en même-tems d'Affaires, de Politique, de Guerre, de Jeu, d'Ajustemens, d'Ouvrages d'esprit, de Galanterie. On raisonne, on raconte, on loue, on médit, on calomnie, on méprise, on plaisante, on admire, on se plaint,

on complimente, on dit de bonnes choses, on dit des sottises; & chacun rempli de son idée, s'embarrassant peu de celle des autres, suit son propos sans écouter & sans répondre : ce qui, au rapport de S. Bernard [a], est un des caractères les plus distinctifs du babil, & par conséquent de l'Ecreigne.

Le Sénat de Rome, ce Sénat qu'on nous représente comme l'Assemblée la plus auguste qui jamais ait été dans l'Univers, en combien d'occasions ne fut-il pas Ecreigne? N'étoit-il pas Ecreigne, même dans les jours les plus brillans de la République, toutes les fois qu'il s'assembloit pour se faire raconter, qu'une Chevre avoit mis bas des Petits qui avoient de la laine [b],

(a) *Interrogantem prævenit, quærenti non respondet.* Bernard. *de Consid.*

(b) *Tit. l. lib.* 22.

[illegible] étoit devenu Pâle,
[illegible] étoit devenue [illegible],
[illegible] étoit [illegible]
[illegible] Lune [illegible]
[illegible] il avoit [illegible]
[illegible]
[illegible] aux Romains:
[illegible] ; comme [illegible]
[illegible] couverte par [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] les autres rouges
[illegible] toujours l'expia-
[illegible] victimes? Dans
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] l'Empe-
[illegible] pour
[illegible]



bons qu'à faire des Esclaves : *Homines ad servitutem paratos*? Ce Sénat n'étoit-il pas Ecreigne, quand il alla sanglotter & pleurer : *in questus & lacrimas effudit*, pour engager le même Empereur, qui feignoit de vouloir abdiquer l'Empire, à ne pas s'en démettre [a] ? Ne falloit-il pas qu'il fût Ecreigne décidée, lorsque l'Empereur Caligula promettoit à son Cheval de le créer Consul : ce qu'il eût fait, dit l'Historien dont j'ai tiré ceci, si la mort ne l'en eût empêché ? *Facturus, si diù vixisset* [b]. Ce Sénat n'étoit-il pas effectivement Ecreigne, quand, de son propre mouvement, *à nemine advocatus*, il alloit au Capitole, en l'absence du même Empereur, se prosterner

[a] *Tacit. ibid.*
[b] *Dion. Cass. lib.* 59. *Xyland. Interpret.*

devant ſon fauteuil & lui offrir des préſens [a] ? Ne l'étoit-il pas encore davantage, quand le même Caligula, qui tous les jours, au vu & ſçu de tout le monde, embraſſoit tendrement des Baladins & des Sauteurs, donnoit ſeulement ſon pied à baiſer à tous ces fiers Sénateurs : faveur inſigne, dont ils ne manquoient pas de le remercier en plein Sénat : *ij in Senatus gratias ei agebant* [b]. Enfin, pour paſſer ſous ſilence une infinité de faits de la même nature, cette illuſtre Compagnie ne ſe décida-t-elle pas totalement pour être Ecreigne, quand elle admit les Femmes, ſous le Règne d'Eliogabale [c] ?

Je pourrois, Meſſieurs, avec autant de facilité, vous faire voir que

[a] *Dion. ibid.*
[b] *Dion. ibid.*
[c] *Lamprid. in Heliogab.*

les Parlemens d'Angleterre, les Diettes de Ratisbonne, les *Senatûs-Consilium* de Pologne, le Divan, les Congrès, les Etats, les Synodes; les Chapitres de Moines & de Chanoines, &c. sont à beaucoup d'égards de véritables Ecreignes. Mais comme l'Académie où j'ai l'honneur de parler, est sans contredit une des Assemblées les plus illustres qui soient dans l'Univers, je crois qu'il me suffit, pour remplir mon objet, de vous prouver, Messieurs, la vérité de ma proposition par rapport à vous. C'est à quoi je vais procéder par un parallèle fort simple.

On s'assemble tous les soirs dans les Ecreignes : ce n'est que sur le soir que nous nous assemblons à l'Académie. On va aux Ecreignes pour babiller : ce n'est pas pour se

taire que l'on vient à l'Académie ; à cette différence néanmoins, que dans les Ecreignes, les Nouvelles de galanterie tiennent le haut bout, au lieu que tout le monde sçait assez que, parmi nous, ce sont les nouvelles Politiques. Si dans les Ecreignes on propose des Devignottes : à l'Académie, ne devine-t-on pas des Enigmes & des Logogryphes ? Comme on voit dans les Ecreignes une Villageoise bonne ouvrière, après avoir filé sa fusée, représenter son Ouvrage pour être applaudi ou censuré : de même on voit dans nos Séances, un Académicien laborieux, après avoir rassemblé ses idées, & digéré ses réflexions sur un point de Gazette ou sur une difficulté de Logogryphe, soumettre le fruit de ses travaux aux lumières toujours supérieures de l'Aca-

démie. Il n'est presque point de jour où l'on ne se régale dans les Ecreignes : il n'est presque point de semaine où l'Académie en corps ne fasse un petit souper. Si d'un côte, les Statuts Synodaux défendent aux Filles de recevoir les Garçons dans les Ecreignes : d'un autre côté, les Statuts de notre Académie en interdisent l'entrée au beau Sexe. Mais comme malgré les Décrets des Synodes, les Garçons se glissent souvent dans les Ecreignes, & n'y sont point mal reçus ; de même, je présume, que, si malgré nos Règlemens, quelque jeune & jolie personne venoit se présenter à la porte de notre Académie, dans la même disposition que les Garçons se présentent à la porte des Ecreignes, nous ne serions point assez peu galants pour la renvoyer.

Notre Académie, Messieurs, est donc précisément la même chose que les Ecreignes. Ce sont de part & d'autre les mêmes occupations, c'est la même origine : l'amour du babil qui fit naître les Ecreignes, a formé l'Académie. Il est vrai que les premieres ont peut-être plus de quatre mille ans d'ancienneté, & que la dernière ne fait que de naître; mais l'intervalle qui sépare leur naissance, ne détruit point leur fraternité. Cette fleur de jeunesse & de santé dont brille notre Académie, ne doit donc point nous faire mépriser la vieillesse & les rides des Ecreignes : peut-être, hélas, ne pousserons-nous pas notre carrière aussi loin qu'elles! Que l'Hôtel imposant où nous nous assemblons, ne nous fasse point dédaigner les édifices

rustiques où se forment les Assemblées des Ecreignes. Que les mets délicats dont nous nous rassasions à nos petits soupers, ne nous inspirent point un offensant dégoût pour les Navets & pour les Topinambours dont se régalent les Ecreignes. Que ce foyer fastueux, où, pour nous recevoir, petille un Chêne enflammé, ne nous fasse point regarder avec un air de hauteur ces humbles Couvets, où le feu presque toujours est caché sous la cendre. Entreprenant au contraire de rétablir nos Sœurs aînées dans leur splendeur primitive, engageons le Public à leur accorder au moins le Titre D'ACADÉMIES DE CAMPAGNE; ou bien, faisant sur nous-mêmes un généreux effort, dépouillons-nous du Titre trop fastueux d'Académie,

pour adopter celui D'ECREIGNE DE VILLE.

Adhuc superſunt multa quæ poſſim loqui,
Et copioſa abundat rerum varietas;
Sed temperatæ ſuaves ſunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.

Phæd. Fab. Lib. 5. Fab. 5.

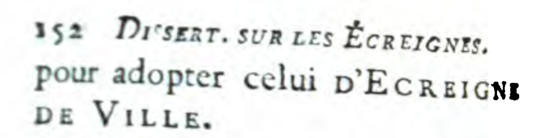




LE BANQUET
DES SEPT SAGES,
RENOUVELLÉ DES GRECS,
*Par Mr.*** de l'Académie.*

. . . . Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.
Hor. Lib. 1. Sat. 10.

On ne voit dans le Banquet des sept Sages, décrit par Plutarque, que des gens qui faisoient tout à contre-tems. Leurs conversations, utiles en elles-mêmes, devenoient ridicules, parce qu'elles étoient déplacées : continuellement occupés à des discus-



pour adopter celui D'ECREIGNE DE VILLE.

Adhuc superſunt multa quæ poſſim loqui,
Et copioſa abundat rerum varietas ;
Sed temperatæ ſuaves ſunt argutiæ ,
Immodicæ offendunt.

Phæd. Fab. Lib. 5. Fab. 5.



LE BANQUET
DES SEPT SAGES,
RENOUVELLÉ DES GRECS,
*Par Mr.*** de l'Académie.*

. . . . Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.
Hor. Lib. 1. Sat. 10.

ON ne voit dans le Banquet des sept Sages, décrit par Plutarque, que des gens qui faisoient tout à contre-tems. Leurs conversations, utiles en elles-mêmes, devenoient *ridicules*, parce qu'elles étoient *déplacées* : continuellement occupés à des discu[...]

ſions de Morale & de Métaphiſique, ils paroiſſoient oublier qu'on eſt à table pour manger ; mais les Mémoires de Coteret, qui tiennent une place diſtinguée dans les Regiſtres de l'Académie, apprendront à la Poſtérité combien elle eſt éloignée d'un pareil oubli. Elle connoît trop bien le rapport intime de l'eſprit avec le corps, pour négliger le ſoin de nourrir ſolidement ce dernier, de la diſpoſition duquel dépendent les opérations de l'autre. Et qu'on ne lui reproche point d'avoir commencé par le corps. Il étoit prudent de commencer par le plus sûr : *dimidium facti qui benè cœpit habet.*

L'élégant & ſolide Ecrivain * François qui nous a donné l'Hiſtoire des ſept Sages, a commencé ſa narration dès l'invitation

* *M. de Larrey.*

que Périandre fit faire aux Sages; il les conduit au repas, & ne les quitte qu'après la digestion. Pour moi, je me renfermerai dans des bornes moins étendues. Je ne remonterai pas plus haut qu'au *Benedicite*, & je finirai aux *Graces*.

Le plan que je me suis proposé ne me permettra pas beaucoup de ces heureuses digressions, ni de ces détails agréables dans lesquels cet Auteur est entré : mais puisque l'occasion s'en présente, je déclare autentiquement ici, que ce n'est point par impuissance d'ajouter à mon Ouvrage ces ornemens étrangers : le Public doit être averti une fois pour toutes, que lorsqu'il verra quelque part des protestations qu'il pourroit prendre pour modestie, & qui ne sont en effet qu'une reconnoissance de foiblesse de la part de celui qui

les fait, dès-lors il peut être aſſuré que l'Auteur n'eſt ni Académicien ni Aſſocié. Ces ſortes d'aveux ne pourroient ſervir qu'à faire penſer à mal, en nous aviliſſant. Cette conduite prudente ne doit cependant pas faire taxer l'Académie de préſomption : elle en eſt même ſi éloignée, qu'elle n'a pas voulu que les véritables noms des illuſtres Membres qui la compoſent, paruſſent dans cette Hiſtoire ; & puiſque leur modeſtie leur fait deſirer de reſter dans l'obſcurité, nous les préſenterons ſous le nom de ſept Sages qui compoſent le banquet de M. de Larrey (*a*). C'eſt là ſans doute le moyen le plus sûr de prévenir des applications qui pourroient faire rougir les trop pudibons

(*a*) Thalès, Pittacus, Bias, Solon, Cléobule, Milon & Chilon.

Académiciens : en effet, qui les reconnoîtra ſous ce voile ?

Dans un fauxbourg de Troyes, eſt un jardin que l'Académie a conſacré aux Muſes (*a*). Le culte qu'elle leur rend n'exclut pas celui de quelques autres Divinités. Comus n'y préſide pas moins qu'Apollon : on y révère Bacchus, pourvu qu'il ſoit ſans Ariadne : Sylène & ſon âne y ſont reçus de plein droit. C'eſt là que nous nous aſſemblâmes pour tempérer l'auſtérité de la ſageſſe, par l'aménité du vin de Champagne & de Grave : on ſe figure aiſément que les vaines prérogatives de préſéance, enfans de la ſottiſe des hommes, n'eurent point lieu parmi

(*a*) On pourroit placer ici une hiſtoire très-détaillée de la Ville de Troyes, à l'imitation du judicieux M. de Larrey, qui fait longuement l'hiſtoire de Corinthe, parce que les Sages s'aſſemblerent dans une maiſon de campagne auprès de cette Ville.

poser le Sceau de l'Académie ; il nous offre une si ingénieuse allégorie! Comment avons-nous pu être indécis sur ce que nous y ferions graver ? Un Dindon, Messieurs, un Dindon, avec ces mots : *Il ne dit mot, mais il n'en pense pas moins.* Toute la Compagnie applaudit à cette idée de Cléobule : il fut résolu unanimement qu'elle seroit mise à exécution, & qu'elle feroit partie des Statuts de l'Académie. Mais à propos des Statuts, dit Thalès, une chose bien glorieuse pour nous, c'est que nos occupations soient aussi uniformes, que si elles nous étoient prescrites par quelques loix fixes : nous n'en avons cependant d'autres qu'une heureuse conformité de goût & de talent ; & Solon, qui avoit été chargé de dresser les Statut de l'Académie, a montré en cela

une négligence peu assortie à l'amour de l'ordre que nous lui connoissons tous. Je ne puis me défendre d'un reproche aussi spécieux, répondit Solon, qu'en représentant mon travail. Il est le fruit d'une étude réfléchie sur ce que j'ai vu pratiquer constamment dans l'Académie depuis qu'elle existe : ces Statuts sont en quelque sorte son histoire : vous allez en juger, Messieurs. En même tems, il tira de sa poche un papier où il lut ce qui suit :

STATUTS

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BEAUX ARTS ET BELLES-LETTRES, &c. de Troyes.

Nul ne sera reçu Académicien, s'il ne sçait lire & écrire. Dans le choix des Sujets, on évitera la supériorité des talens qui pourroit

troubler l'égalité qui doit regner parmi les Académiciens. L'Académie ne sera composée que de sept Académiciens & d'un Associé qu'on ne comptera pas pour grand'chose. Elle aura un Correspondant à Paris, qui la fournira de maquereaux. Son Secrétaire (*a*) les mandera par son ordre : il ne sera point obligé d'assister au repas où ils seront mangés. L'Académie s'assemblera deux fois la semaine, sçavoir, les mardis & les samedis. Dans ces Assemblées, on lira la Gazette & le Mercure, on fera des réflexions politiques, on devinera, si l'on peu, les Enigmes & les Logogryphes, & l'on se confirmera dans la bonne opinion de soi-même. Si l'Académie est attaquée par quelques plaisanteries que le Public trouve bonnes, elle

(*a*) Un des Sept a mandé un jour des maquereaux qui ont été mangés sans lui.

fera semblant d'en rire avec les honnêtes gens : permis cependant à celui qui se fâchera, d'enrager à huis clos, & même d'en avoir des insomnies. On ne répondra point à ces plaisanteries, pour cause. L'Académie n'aura d'autre exercice que celui de gravir l'Oye (*a*).

(*a*) Gravir l'Oye est un plaisir assez ordinaire pour le Peuple Troyen, dans les tems de réjouissance : voici comme cela se pratique.

On prend une perche, la plus longue qu'on peut trouver, de 25 ou 30 pieds ; qu'on suspend en l'air par le moyen d'une corde qui traverse la rue d'un grenier à un autre, de façon que le gros bout de la perche est en haut, & le petit bout en bas ; on la choisit la plus unie qu'il est possible, & on la graisse d'huile, pour la rendre plus glissante; il y a environ deux pieds à dire qu'elle ne touche sur le pavé : au bout d'en haut de cette perche ainsi préparée, on attache un oye vivant enjolivé de rubans, avec une tasse d'argent, ou quelques effets semblables, pour servir de prix à celui qui parviendra en grimpant le long de cette perche, à prendre l'oye, ce qui n'arrive qu'après bien des tentatives très-souvent infructueuses, n'étant pas permis a x prétendans de se servir d'aucun outil ou ferrement, de sorte qu'on les voit monter les uns sur les autres, & après bien des peines, étant parvenus presque jusqu'au

Chaque Académicien doit avoir au moins une fois dans sa vie, la tentation de faire un livre. Il sera tenu de déclarer à l'Académie quel sujet il auroit traité par préférence. Ajoutez à cela, continua Solon, l'article concernant le Sceau de l'Académie, & vous aurez un corps complet de Statuts que j'estime lui convenir: au reste, j'en soumets l'examen aux lumières supérieures de la Compagnie.

Puisque Solon veut bien le permettre, dit Mison, je hasarderai librement mon sentiment sur les Statuts qu'il vient de nous lire: sans parler de beaucoup de règlemens nécessaires, qu'il a cependant omis, il me semble que ce n'est point au Législateur à conformer

sommet, glisser jusqu'en bas, au premier mouvement de la perche, qui n'est pas difficile à émouvoir. On conçoit bien qu'il n'y a que la vile populace qui aspire à gagner ce prix.

les loix aux usages de ceux à qui il les donne, & que c'est au contraire à ceux-ci à se règler sur les loix qu'ils reçoivent : cependant ce qu'il propose ici pour règle à l'Académie, n'est autre chose que ce qu'elle fait d'elle-même. Cette réflexion embarrassa Solon & tous les Conviés, & chacun en raisonnoit diversement, lorsqu'on introduisit un laquais de M***. Il étoit chargé d'une lettre de son Maître pour l'Académie. On croit ne pouvoir mieux faire que de la rapporter ici en son entier.

» Messieurs, le fruit de mes veilles pourroit-il être digne de vous ? Non sans doute, & je n'ai point assez de présomption pour le penser. Votre indulgence & le goût décidé que vous avez pour les ouvrages ingénieux qui amusent l'es-

avon
tabes
Quoi
celler
roisse
mérit
à la
ancie
Ce
dont
perçu
la mi
le pri
fervé
granc
polir
yeux
Ce
gloir
mêm
un p
feme

les loix aux usages de ceux à qui il les donne, & que c'est au contraire à ceux-ci à se règler sur les loix qu'ils reçoivent : cependant ce qu'il propose ici pour règle à l'Académie, n'est autre chose que ce qu'elle fait d'elle-même. Cette réflexion embarrassa Solon & tous les Conviés, & chacun en raisonnoit diversement, lorsqu'on introduisit un laquais de M***. Il étoit chargé d'une lettre de son Maître pour l'Académie. On croit ne pouvoir mieux faire que de la rapporter ici en son entier.

» Messieurs, le fruit de mes veil-
» pourroit-il être digne de vous?
» Non sans doute, & je n'ai point
» assez de présomption pour le pen-
» ser. Votre indulgence & le goût
» décidé que vous avez pour les ou-
» vrages ingénieux qui amusent l'es-

» prit en l'embarrassant, sont les
» seuls titres sur lesquels je me fon-
» de : seuls ils peuvent me donner
» la confiance de vous adresser une
» Énigme. Daignez, Messieurs, en
» être les Œdipes; pour moi, je
» n'en serai pas le Sphinx, & je
» ne me précipiterai pas de regret
» de vous voir lever le voile qui en
» couvre le sens. Je suis trop per-
» suadé de votre sagacité, pour que
» rien me surprenne de votre part.
» Faites-moi la grace d'être égale-
» ment persuadés de l'estime avec
» laquelle j'ai l'honneur d'être ***.

Le Secrétaire de l'Académie, après avoir lu cette Lettre, passa à l'Énigme : elle étoit conçue en ces termes : *Qui est-ce qui est haut monté, court habillé, qui fait tout le monde trotter?* Sous une simplicité apparente, cette Énigme cachoit un sens très-obscur;

il faut l'avouer ici, & pourquoi rougiroit-on de cet aveu ? Toute l'Académie prit le change. Chilon dit que que le mot de l'Énigme étoit une pie, Mison un abricot en plein vent, Cléobule une corde à puits, Solon une comette, Bias une lanterne ; Pittacus une jarretière, Thalès une pantoufle. Mais trop accoutumée à la vérité, pour la méconnoître long tems, l'Académie s'apperçut bientôt qu'elle étoit en défaut : cependant l'honneur de tout le Corps s'y trouvoit intéressé. Un homme seul pouvoit se vanter d'avoir réduit une Compagnie à garder un honteux silence, & quelle Compagnie encore? En effet, il seroit plus surprennant de voir l'Académie de Troyes se rendre sur une Énigme, que de voir l'Académie Françoise faire de mauvais complimens, l'Académie des Inscriptions disserter sur une mé-

daille entièrement effacée, l'Académie des Sciences s'embrouiller dans des calculs inutils, enfin un Médecin faire crever un malade, un Chirurgien en guérir un autre : mais quelqu'extraordinaire que fût un pareil évènement, notre siécle alloit cependant en être témoin, si Chilon, le lumineux Chilon n'eût trouvé le moyen d'éviter à toute la Compagie un affront aussi sensible. Messieurs, dit-il gravement, j'ai lu, je ne sçais où, qu'un certain Roi, de je ne sçais quel pays, fit proposer à je ne sçais quel autre Roi, je ne sçais quelle question très-embarrassante, & que ce dernier ne pouvant la résoudre, fut conseillé par je ne sçais qui, de répondre par une question encore plus épineuse. Cet expédient lui réussit bien. Nous sommes dans le même cas, tirons-nous-en de même.

même. Envoyons à M*** une Énigme aussi difficile que la sienne : je ne vois que cette porte pour en sortir à notre honneur. Cet avis fut regardé comme un oracle : aussi-tôt, vous nous eussiez vu tous Sept nous grattant la tête, rongeant nos ongles, faisant des petites boulettes de pain, buvant par distraction, rotant par besoin, & donnant la torture à notre imagination : enfin, après une heure de travail, l'Académie enfanta cette Énigme : *Qui est-ce qui est rond comme un petit denier, & que cent hommes ne peuvent lever?* Pour toute réponse, on la donna au laquais de M***, & on se livra à la joie d'avoir évité une tache qui paroissoit inévitable. Les santés coururent à la ronde, on chanta la petite chanson, on joua les écots; & puis ils s'enfurent.

Nous insérons le Mémoire qui suit, sans adopter les vues de l'Auteur, la Compagnie ayant pour principe de ne point se faire d'ennemis. On a dit des Ouvrages de l'Abbé de St. Pierre, qu'ils étoient les Songes d'un homme de bien ; le moindre éloge qu'on pourra donner au Mémoire de notre Académicien, ce sera de dire qu'il est le Songe d'un bon Patriote.



MÉMOIRE

EN FAVEUR

DES IDIOMES PROVINCIAUX,

Lue dans l'Académie le 30 Juillet 1743.

Par Mr. *** l'un des Sept.

Favete linguis. . . . .
Horat. Lib. 3. Od. 1.



UAND plusieurs Provinces forment un même corps de Nation, on doit réunir les divers Idiômes qui y sont en usage, pour en former la Langue polie. C'est par ce moyen que les Grecs ont porté

leur langue au plus haut point de perfection. Chez les Nations modernes, quelques génies supérieurs ont suivi leur exemple avec succès; entr'autres, le Tassoni chez les Italiens, & parmi nous Ronsard & Rabelais. Pourquoi donc Vaugelas (*a*) restreint-il le bon usage de la Langue Françoise à la manière de parler des meilleurs Écrivains & des personnes polies de la Ville & de la Cour? Comment la Capitale a-t-elle adopté ce principe injurieux pour les Provinces? Et comment celles-ci l'ont-elles souffert sans réclamation?

Les Bretons, les Champenois, les Gascons, les Normands, les Picards sont-ils moins bons François que les Habitans de Paris & de Versailles? Pourquoi donc la Lan-

(*a*) Préf des Rem. sur la Langue Françoise.

gue générale de la Nation dont ils ſont partie, répudiera-t-elle l'Idiôme qui leur eſt propre? Les Romains, ces Conquérans ſuperbes, n'ont pas donné l'exemple d'une fierté ſi dédaigneuſe. Combien de façons de parler ont-ils adopté des Nations vaincues? Combien de locutions Etruſques, Grecques, Gauloiſes, ſe trouvent dans ce qui paſſe pour la belle Latinité? Et dans des tems poſtérieurs, combien de termes Germains, Celtes, Daces, Sarmates, Huns, Gots, Viſigots, &c. ont obtenu le Droit de Bourgeoiſie dans le langage des Maîtres du Monde.

N'eſt-il pas du dernier ridicule, que lorſqu'on a beſoin d'un nouveau terme, ſoit pour s'exprimer avec plus de grace, ſoit pour peindre un objet nouveau, on aille l'em-

prunter chez les Grecs ou chez les Romains, tandis que, sans sortir de chez soi, on pourroit trouver ce dont on a besoin dans la Bourgogne, dans la Champagne, dans l'Anjou, dans la Touraine, dans l'Auvergne, dans le Limosin, ou dans quelqu'autre Province du Royaume ?

Que si les Auteurs François, dans les termes nouveaux qu'ils employent, veulent se donner un air d'érudition antique ou étrangère, seroit-il si difficile de trouver aux expressions en usage en nos Provinces, de belles étymologies Arabes, Grecques, Latines, Italiennes, Espagnoles ? Cette méthode, si elle étoit suivie, auroit un double avantage. [illegible]pitale, d'un côté, marq[illegible] langage des Provin[illegible]sidération que natu-

tellement elle leur doit : & dont cependant ils seroient flattés ; & de l'autre, la Langue Françoise pourroit se vanter de ne s'enrichir que de son propre fonds, & de ne briller que de ses propres biens : *In propriis nitere bonis.*

Mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'il y ait dans toutes les Provinces, un nombre d'esprits superficiels, qui, dédaignant le langage de leurs Ancêtres, se piquent de parler à peu près comme on fait à Paris. Pour moi, je ne vois rien de si pitoyable que cette affectation d'un Purisme étranger : j'ai même peine à me persuader que les gens qui en sont atteints, puissent avoir le cœur bon. On doit, autant qu'on le peut : conserver sa Langue maternelle ; on doit la chérir. Quand même le langage de la Cour seroit

un peu plus parfait, qu'importe? On ſçait bien qu'un Champenois n'eſt ni un Courtiſan, ni un Bel-Eſprit : cela n'empêche pas qu'il n'ait ſon mérite; & comme l'a fort bien remarqué Boileau,

Chacun, pris dans ſon air, eſt agréable en ſoi.

En prétendant polir la Langue Françoiſe, on n'a pas ſeulement outragé les Provinces; on a été directement contre le but qu'on ſe propoſoit : on a énervé cette Langue à laquelle on vouloit ſacrifier toutes les autres; on l'a réduite au point, qu'on pourroit lui appliquer l'Apologue des membres & de l'eſtomach. En effet, faut-il chercher ailleurs la ſource de ſa foibleſſe & de ſes imperfections? Si elle eſt ſi inférieure aux Langues Grecque & Latine, ſi même elle n'a ni la force de l'Anglois, ni la mignardiſe de

l'Italien, tout vient de là. Elle se feroit procuré les avantages qui lui manquent, en adoptant les Idiômes Provinciaux. La Langue Champenoise, qui naturellement est grave & chantante, lui auroit donné du nombre & de la dignité. Elle auroit puisé plus de force dans l'Idiôme Normand, plus de gentillesse dans le Patois Languedocien, & dans tous les autres Patois, le mérite propre à chacun.

Devenue plus abondante & plus flexible, elle se fût prêtée à un plus grand nombre d'esprits. Beaucoup de talens subalternes, relégués dans leurs Provinces, auroient brillé dans la Capitale. Nombre de bons esprits, qui se font admirer dans les Langues mortes, auroient pu se faire lire en François. Beaucoup de Poëtes méprisés l'auroient été moins, si,

loin de se consumer vainement à parler la Langue Françoise dans sa prétendue pureté, ils avoient, conformément au précepte d'Aristote*, employé sans distinction tous les Idiômes.

Quelque grand que soit le mal, il seroit encore tems d'y remédier, & je crois en avoir trouvé un moyen sûr. Ce seroit que toutes les Académies de Province se ligassent, pour forcer l'Académie Françoise à donner une nouvelle définition du bon usage de la Langue : & après tout, qu'est-ce qu'on lui demanderoit en cela qui ne fût raisonnable ? Cette réforme même n'exigeroit pas de sa part un grand travail. Un mot ajouté à la définition de Vaugelas, suffiroit. Il a dit que le bon usage étoit la manière de parler des meilleurs

* Poët. C. 22.

Écrivains & des perſonnes polies de la Ville & de la Cour : il n'y auroit qu'à ajouter, *& des Provinces.*

Outre l'intérêt public, nos Académies en ont un perſonnel à ſaiſir mon projet. Il eſt tems de prouver à l'Académie Françoiſe, que l'utilité des Académies Provinciales n'eſt pas une choſe auſſi problématique qu'elle ſe plaît à le faire entendre.

J'ignore, Meſſieurs, quel uſage vous ferez de mes vues ; quant à moi, mon parti eſt pris, Si je ne puis vous inſpirer mon zèle, au moins je prêcherai d'exemple. Je ſuis las de m'exprimer dans une Langue étrangère, & je rougis d'avoir ſi long-tems négligé le Langage de ma Patrie.

O vous, Idiôme Champenois ! Vous que dans cette Ville, beaucoup de Dames reſpectables & beau-

---

Nous insérons le Mémoire qui suit, sans adopter les vues de l'Auteur, la Compagnie ayant pour principe de ne point se faire d'ennemis. On a dit des Ouvrages de l'Abbé de St. Pierre, qu'ils étoient les Songes d'un homme de bien; le moindre éloge qu'on pourra donner au Mémoire de notre Académicien, ce sera de dire qu'il est le Songe d'un bon Patriote.



MÉMOIRE

EN FAVEUR

DES IDIOMES PROVINCIAUX,

Lue dans l'Académie le 30 Juillet 1743.

Par Mr. *** l'un des Sept.

Favete linguis. . . . .
Horat. Lib. 3. Od. 1.



UAND plusieurs Provinces forment un même corps de Nation, on doit réunir les divers Idiômes qui y sont en usage, pour en former la Langue polie. C'est par ce moyen que les Grecs ont porté

leur langue au plus haut point de perfection. Chez les Nations modernes, quelques génies ſupérieurs ont ſuivi leur exemple avec ſuccès; entr'autres, le Taſſoni chez les Italiens, & parmi nous Ronſard & Rabelais. Pourquoi donc Vaugelas (a) reſtreint-il le bon uſage de la Langue Françoiſe à la manière de parler des meilleurs Écrivains & des perſonnes polies de la Ville & de la Cour? Comment la Capitale a-t-elle adopté ce principe injurieux pour les Provinces? Et comment celles-ci l'ont-elles ſouffert ſans réclamation?

Les Bretons, les Champenois, les Gaſcons, les Normands, les Picards ſont-ils moins bons François que les Habitans de Paris & de Verſailles? Pourquoi donc la Lan-

(a) Préf des Rem. ſur la Langue Françoiſe.

gue générale de la Nation dont ils font partie, répudiera-t-elle l'Idiôme qui leur eſt propre ? Les Romains, ces Conquérans ſuperbes, n'ont pas donné l'exemple d'une fierté ſi dédaigneuſe. Combien de façons de parler ont-ils adopté des Nations vaincues ? Combien de locutions Etruſques, Grecques, Gauloiſes, ſe trouvent dans ce qui paſſe pour la belle Latinité ? Et dans des tems poſtérieurs, combien de termes Germains, Celtes, Daces, Sarmates, Huns, Gots, Viſigots, &c. ont obtenu le Droit de Bourgeoiſie dans le langage des Maîtres du Monde.

N'eſt-il pas du dernier ridicule, que lorſqu'on a beſoin d'un nouveau terme, ſoit pour s'exprimer avec plus de grace, ſoit pour peindre un objet nouveau, on aille l'em-

Nous ne donnerons le Mémoire ſuivant que par Extrait. Ce n'eſt pas qu'il ſoit inférieur à ceux que nous publions en entier ; mais la nature du ſujet avoit exigé de l'Auteur beaucoup de détails qui, néceſſaires dans l'intérieur de notre Académie, n'auroient pas eu peut-être le même mérite aux yeux du Public.





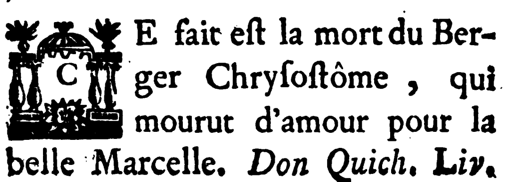
PROJET D'UN VOYAGE EN ESPAGNE,

Pour constater un fait important de l'Histoire du Chevalier Don Quichotte.

Lue dans l'Académie le 10 *Mai* 1744.

Par Mr.*** l'un des Sept.

Ambulat & subitò miratur funus amici.
Propert. L. 2. El. 1.



CE fait est la mort du Berger Chrysostôme, qui mourut d'amour pour la belle Marcelle. *Don Quich.* *Liv.*

2, *Chap.* 12 & 13. » C'eſt une
» choſe déplorable, dit notre Aca-
» démicien, que de voir à quel
» excès eſt porté parmi nous l'eſ-
» prit de legèreté & de plaiſante-
» rie. Les opinions les plus reſ-
» pectables, les ſentimens les plus
» accrédités en ont éprouvé les ou-
» trages. L'amour même, ce ſen-
» timent qui chez les Anciens étoit
» regardé comme la ſource de tou-
» tes les vertus [*a*], ne paroît plus
» dans nos converſations que com-
» me un ſujet de plaiſanterie. Ses
» effets les plus admirables, ou ſont
» traités de chimères, ou ſont tour-
» nés en ridicule, & il n'eſt pas
» rare de trouver des gens qui,
» du plus grand ſens froid du mon-
» de, vous aſſurent qu'on n'en
» meurt point.

(*a*) *V. Platon. in Sympoſiac. & Plutarq. in Erotic.*

» On a beau leur repréſenter » que, dans les extraits de Conſ- » tantin Porphyrogénete [*a*], on » trouve un Prince Méde, nommé » Stryangée, qui mourant d'amour » pour la Reine Zarine, ſe tua » pour ſortir plus vîte d'embarras; » que le Prince Antiochus en ſeroit » mort, ſi le Roi ſon pere ne lui » avoit pas cédé Stratonice [*b*]; » que chez les Romains, il étoit » tout ordinaire qu'on en mourût; » comme nous le voyons dans Pro- » perce [*c*]; & qu'enfin, ſans ſor- » tir de notre ſiècle, nous con- » noiſſons beaucoup de jeunes gens, » qui ſans doute ne vivroient plus, » ſi des beautés compatiſſantes n'a- » voient pris ſoin de conſerver leurs » jours. Rien ne peut en impoſer

(*a*) *Conſt. Porphyr. Collect. pag.* 439.

(*b*) *Plut. in Demet.*

(*c*) *Prop. l.* 2. *El.* 1.

» à nos Pyrrhoniens indociles.
» Exemples anciens ou modernes,
» ils les rejettent tous : les anciens,
» comme trop éloignés, les mo-
» dernes, comme n'étant point
» assez publics : tant il est vrai
» qu'il entre beaucoup de mauvaise
» foi dans leur incrédulité !

» Cependant, continue notre
» Académicien, il seroit impor-
» tant d'opposer une barrière à cet
» esprit contagieux de plaisanterie
» & d'incrédulité. On y réussiroit
» peut-être si l'on pouvoit décou-
» vrir un fait qui ne fut ni trop
» éloigné ni trop proche de nous,
» qui, rapporté par un Historien
» recommandable, pût recevoir
» d'ailleurs le plus haut dgeré d'é-
» vidence, tant par la commune
» renommée du pays, que par des
» titres en bonne forme, émanés

» des Archives publiques ; & je
» crois avoir trouvé tous ces carac-
» tères dans la mort du Berger
» Chryſoſtôme.

» Cette mort eſt d'autant plus
» frappante, qu'elle n'a point été
» éprouvée par un homme du vul-
» gaire. Chryſoſtôme étoit un hom-
» de Lettres & un Sçavant, qui
» certainement ne ſe feroit point
» laiſſé mourir d'amour, s'il n'a-
» voit eu de bonnes raiſons pour
» cela. Son hiſtoire, qui n'a pas
» 200 ans de date, fut d'abord
» écrite en Arabe par Cid-hamet
» Benengeli, dont on peut voir
» l'éloge au Chapitre IX de l'Hiſ-
» torien Caſtillan. Ce dernier lui-
» même n'eſt point un conteur de
» Fables : c'eſt un homme inſtruit
» dans l'école du malheur [a], &

(a) Il étoit Soldat, pauvre & manchot.

» à nos Pyrrhoniens indociles.
» Exemples anciens ou modernes,
» ils les rejettent tous : les anciens,
» comme trop éloignés, les mo-
» dernes, comme n'étant point
» assez publics : tant il est vrai
» qu'il entre beaucoup de mauvaise
» foi dans leur incrédulité !

» Cependant, continue notre
» Académicien, il seroit impor-
» tant d'opposer une barrière à cet
» esprit contagieux de plaisanterie
» & d'incrédulité. On y réussiroit
» peut-être si l'on pouvoit décou-
» vrir un fait qui ne fut ni trop
» éloigné ni trop proche de nous,
» qui, rapporté par un Historien
» recommandable, pût recevoir
» d'ailleurs le plus haut dgeré d'é-
» vidence, tant par la commune
» renommée du pays, que par des
» titres en bonne forme, émanés

» des Archives publiques ; & je
» crois avoir trouvé tous ces carac-
» tères dans la mort du Berger
» Chryſoſtôme.

» Cette mort eſt d'autant plus
» frappante, qu'elle n'a point été
» éprouvée par un homme du vul-
» gaire. Chryſoſtôme étoit un hom-
» de Lettres & un Sçavant, qui
» certainement ne ſe ſeroit point
» laiſſé mourir d'amour, s'il n'a-
» voit eu de bonnes raiſons pour
» cela. Son hiſtoire, qui n'a pas
» 200 ans de date, fut d'abord
» écrite en Arabe par Cid-hamet
» Benengeli, dont on peut voir
» l'éloge au Chapitre IX de l'Hiſ-
» torien Caſtillan. Ce dernier lui-
» même n'eſt point un conteur de
» Fables : c'eſt un homme inſtruit
» dans l'école du malheur [a], &

(a) Il étoit Soldat, pauvre & manchot.

» Autant qu'on peut conjectu-
» rer, en rapprochant divers passa-
» ges de Cervantes [a], le Villa-
» ge où mourut Chrysostôme étoit
» à l'entrée des montagnes, à peu
» de distance du Port Lapice. Mais
» quel étoit précisément ce Village?
» C'est ce qu'on ne peut déterminer
» que quand on sera sur les lieux.
» Cervantes écrivoit l'histoire en
» Philosophe: il n'y regardoit com-
» me essentiel que ce qui pouvoit
» avoir rapport aux mœurs: il a
» négligé tout le reste, & sur-tout
» la Géographie. Voilà pourquoi il
» ne nous apprend pas même le lieu
» où demeuroit Don Quichotte:
» C'étoit, dit-il, dans un Village
» de la Manche dont le nom ne me
» revient pas, *en un lugar de la*
» *Mancha, de cuyo nombre no quierro*

(a) *Lib.* 1. *C.* 8. & *Lib.* 2. *C.* 9.

accordame.

» *accordarme* [a]. Mais incontinent » après, il nous remet ſur la voye, » en nous apprenant que la Prin- » ceſſe Dulcinée étoit d'un Village » voiſin qui ſe nommoit le Toboſo.

» Voici donc la manière dont je » crois que l'Académicien voyageur » doit diriger ſa marche. Il faut » d'abord qu'il aille directement » dans la Manche & au Village du » Toboſo. Il eſt impoſſible qu'on » y ait perdu la mémoire d'une Dame » auſſi conſidérable que la Princeſ- » ſe Dulcinée. On s'y ſouviendra » par conſéquent du Chevalier Don » Quichotte, de tout ce qu'il a fait » pour la Princeſſe, & l'on ſçaura » préciſément le Village où il fai- » ſoit ſa réſidence.

» Du Toboſo, l'Académicien » paſſera au Village de Don Qui-

(a) *Part.* 1. *L.* 1. *C.* 1.

» chotte. Là il puisera de nouvelles » lumières, soit dans la famille même » du Chevalier [a], soit dans celle » de Sancho-Pança son Ecuyer, » soit enfin dans la conversation des » habitans du lieu. Il seroit bien » étonnant que parmi tant de per- » sonnes qui ont été à portée d'être » instruites, il ne s'en trouvât pas » quelqu'une à qui le nom du Vil- » lage où mourut Chrysostôme, fût » resté dans la mémoire. Notre » Académicien se transportera tout » de suite dans ce Village. Il y le- » vera une expedition du Testament » de Chrysostôme, par lequel, » après avoir expliqué les causes de » sa mort, il institue la belle Mar- » celle pour sa légatrice universelle.

(a) Lors de sa premiere sortie, sa Niéce n'avoit pas vingt ans : elle étoit encore, lorsqu'il mourût, fort en âge de se marier, & il est vraisemblable qu'elle a laissé postérité.

» Il interrogera les gens du pays
» & fera dresser un procès-verbal
» de leurs réponses. Ensuite il ira
» à la Fontaine du Cormier, auprès
» de laquelle Chrysostôme fut en-
» terré : il tâchera d'y découvrir
» l'Epitaphe qu'Ambroise fit graver
» pour son ami, & il en prendra
» une copie figurée.

» A l'égard du point de Chrono-
» logie, continue l'Auteur, je crois
» dès à présent pouvoir le fixer. Il
» est vrai que Cervantes n'a pas été
» plus attentif à marquer les dates
» que les noms de lieux, que même
» il est tombé dans quelques Ana-
» chronismes, comme l'ont remar-
» qué Don Gregorio Mayans i
» Siscar [a], & le Sçavant Auteur
» du Dialogue des Langues [b];

(a) *Vida de Mig. Cerv. N. 102.*

(b) *Dial. de las Leng. p. 161.*

» mais il a ſoin de tems en tems de » citer des époques frappantes ſur » leſquelles on peut ſe régler. De » cette nature eſt l'Hiſtoire [a] de » l'Eſclave qui arrive dans une Hô» tellerie avec la belle Moriſque. » Il nous apprend qu'il avoit été pris » par les Turcs à la Bataille de Lé» pante [b], qui ſe donna le 7 Oc» tobre 1571 [c] : il reſta ſur les » Galeres de Conſtantinople juſ-

(a) *Part. 2. l. 4. c. 37.*

(b) *Ibid. C. 39.*

(c) Don Gregorio Mayans i Siſcar met cette bataille en 1572, au moins dans l'Edition dont je me ſers, qui eſt celle de 1744 à la Haye. Notre Académicien a mieux aimé ſuivre le Texte de Cervantes, qui s'accorde ſur ce point avec le plus grand nombre des Hiſtoriens. Il s'eſt trouvé dans la néceſſité d'appuyer ſur le même Texte, toutes les diſcuſſions chronologiques qui concernent les Vicerois d'Alger. Depuis Gheredin Barberouſſe, qui mit ce Royaume ſous la protection du Grand Seigneur, l'Hiſtoire d'Alger eſt dans une confuſion déplorable : elle n'offre rien de ſuivi, même dans les Hiſtoriens Arabes. Cela prouve d'autant plus combien l'Hiſtoire de Don Quichotte eſt importante pour éclaircir l'Hiſtoire Univerſelle.

» qu'à la fin de 1574 [a] que mou-
» rut Uchali-Fartax, son premier
» Patron [b] : il passa ensuite au ser-
» vice d'Azanaga, qu'il suivit en
» 1579 à Alger [c], où il ne paroît
» pas qu'il soit resté plus d'un an.
» Ainsi son retour en Espagne doit

(a) *Cap.* 49.

(b) Ce fameux Renégat qui fut Vice-Roi d'Alger, & à qui le Pape Pie V. vouloit former une Principauté en Italie, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise, mourut peu de mois après la prise de la Goulette, *y de allì a pocos meses muriò mi amo el Uchali* : par conséquent, ce fut à la fin de l'année 1574. C'est une date qu'on ignoroit en Europe, faute d'avoir fait attention au Texte de Cervantes.

(c) Azanaga fut Vice-Roi d'Alger : *y llego à ser muy rico, y à Ser-Rey de Argel*. Il fut nommé à cette Vice-Royauté en 1579. Voici comme je le prouve. Don Pedro, Gentilhomme d'Andalousie, avoit été fait esclave à la prise de la Goulette, en 1574, il se sauva de Constantinople, & revint en Espagne deux ans après, c'est-à-dire, en 1576. Lorsqu'on raconte son histoire, il étoit marié, & avoit trois enfans : je mets pour tout cela quatre ans qui nous conduisent à l'an 1580 : Azanaga avoit été nommé Vice-Roi d'Alger l'année précédente; c'étoit donc en 1579.

» tomber à l'an 1580, vers la fin
» de l'été. Voilà précisément l'é-
» poque de la mort de Chryfoftôme
» qui avoit été enterré peu de tems
» auparavant.

» Or depuis 1580, jufqu'à la pré-
» fente année 1744, il ne s'eft écoulé
» qu'environ 164 ans : en comp-
» tant, à la manière d'Hérodote,
» trois générations pour cent ans,
» cet efpace ne fait guères que cinq
» générations. Il eft donc clair qu'on
» trouvera dans le pays, plufieurs
» vieillards dont le quatrième ou
» cinquième ayeul aura pu vivre
» avec le Berger Chryfoftôme, &
» en aura tranfmis l'hiftoire à fa
» poftérité. Ainfi la vérité qui n'au-
» ra paffé que par cinq ou fix bou-
» ches, doit dans celle des vieillards,
» fe trouver faine & entière.

Outre l'objet principal de ce

voyage, l'Auteur en propose un autre qui ne seroit guères moins utile.

» Pendant qu'on fera sur les lieux, » dit-il, ne pourroit-on pas, en » conférant l'Historien Castillan, » non seulement avec la Tradition » du pays, mais encore avec le Texte » te original de Cid-Hamet Benen- » geli (*a*), dresser 1°. un Itinéraire » de Don Quichotte, où l'on mar- » queroit exactement les routes qu'il » a tenues, & les lieux où il a été. » 2°. De bonnes Tables Chronolo- » giques, où chaque fait seroit ran- » gé sous sa véritable date.

» Ce travail bien exécuté jette- » roit une grande lumière sur toute » l'histoire du Héros de la Manche: » il nous mettroit en état d'en don-

(*a*) Ce Texte n'a jamais été imprimé. Le Manuscrit doit être dans la Bibliothéque de l'Escurial. Si l'on pouvoit en avoir une copie, ce seroit un vrai présent à faire au Public.

» à nos Pyrrhoniens indociles.
» Exemples anciens ou modernes,
» ils les rejettent tous : les anciens,
» comme trop éloignés, les mo-
» dernes, comme n'étant point
» assez publics : tant il est vrai
» qu'il entre beaucoup de mauvaise
» foi dans leur incrédulité !

» Cependant, continue notre
» Académicien, il seroit impor-
» tant d'opposer une barrière à cet
» esprit contagieux de plaisanterie
» & d'incrédulité. On y réussiroit
» peut-être si l'on pouvoit décou-
» vrir un fait qui ne fut ni trop
» éloigné ni trop proche de nous,
» qui, rapporté par un Historien
» recommandable, pût recevoir
» d'ailleurs le plus haut dgeré d'é-
» vidence, tant par la commune
» renommée du pays, que par des
» titres en bonne forme, émanés

» des Archives publiques ; & je
» crois avoir trouvé tous ces carac-
» tères dans la mort du Berger
» Chryſoſtôme.

» Cette mort eſt d'autant plus
» frappante, qu'elle n'a point été
» éprouvée par un homme du vul-
» gaire. Chryſoſtôme étoit un hom-
» de Lettres & un Sçavant, qui
» certainement ne ſe feroit point
» laiſſé mourir d'amour, s'il n'a-
» voit eu de bonnes raiſons pour
» cela. Son hiſtoire, qui n'a pas
» 200 ans de date, fut d'abord
» écrite en Arabe par Cid-hamet
» Benengeli, dont on peut voir
» l'éloge au Chapitre IX de l'Hiſ-
» torien Caſtillan. Ce dernier lui-
» même n'eſt point un conteur de
» Fables : c'eſt un homme inſtruit
» dans l'école du malheur [a], &

(a) Il étoit Soldat, pauvre & manchot.

La Compagnie avoit été informée que les gens du monde & les femmes n'avoient point approuvé, dans le premier volume de ces Mémoires, le choix des ſujets. Elle chargea un Académicien, connu par ſa galanterie, de choiſir dans l'Antiquité, quelque ſujet aſſez noble pour nous réconcilier avec la portion du Public la plus aimable : il propoſa l'uſage de battre ſa Maîtreſſe, qui nous parut du meilleur ton, & qui fut agréé tout d'une voix. Il a rempli ſupérieurement notre objet dans la Diſſertation ſuivante, où nous oſons dire qu'il donne un nouveau prix au ſujet même, par la manière de le traiter.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

DE LA DISSERTATION SUIVANTE.

LE sujet qu'on s'est proposé de traiter dans cette Dissertation, est l'usage de battre sa Maîtresse, & non l'usage de la tüer. Voilà pourquoi on n'y a point fait mention ni de Dinias qui, dans Éphèse, tua sa Maîtresse à coups de bâton (a), ni d'Octavius Sagitta qui, ayant touché avec Pontia, la poignarda, parce qu'elle ne vouloit pas l'épouser (b), ni enfin de ce que les Romains appelloient le plaisir de l'occision : cruauté qui, selon l'Abbé de S. Réal (c), avoit pour

(a) *Lucian. Toxaris five de Amicitia.*

(b) *Tacit. Annal. Lib.* 13. *C.* 44.

(c) *St. Réal T.* 2. *Réfl. sur les Femmes.*

faveur (*a*). Il y avoit à Lacédémone, un Autel autour duquel s'assembloit chaque année toute la Jeunesse de l'un & de l'autre sexe (*b*) : là les jeunes filles souffletoient les jeunes garçons, pour leur inspirer le desir de devenir Époux.

L'amour, ce sentiment si supérieur à tous ceux dont notre ame est capable, auroit-il moins de délicatesse que la tendresse paternelle & filiale dont le Poëte a voulu parler, que la tendre amitié dont faisoient profession les Rois Parthes, & que ce sentiment, froid puisqu'il est raisonnable, qui nous porte à nous reproduire dans des embrassemens légitimes ? Un tel paradoxe est insoutenable.

Cependant, par une inconsidération qui n'est que trop commune

(*a*) *Athen. Deipn. l.* 1. *p.* 152.

(*b*) *Ibid. l.* 13. *p.* 559.

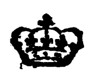
dans le monde, on condamne tous les jours les Amans qui battent leurs Maîtresses, comme si ce procédé avoit quelque chose d'irrégulier, & qu'ils ne suivissent point en cela le cri de la nature & de l'amour.

Je me suis proposé d'attaquer ce faux jugement, dans la Dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter, & qui sera divisée en trois Parties.

J'établirai dans la première, qu'il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, & que rien ne produit de si bons effets.

Dans la seconde, que les Grecs ont battu leurs Maîtresses, & que les Romains en ont fait autant.

Dans la troisième, qu'on n'a battu sa Maîtresse que dans les siécles polis.



PREMIERE PARTIE.

Il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, & rien ne produit de si bons effets.

IL faut faire une grande différence entre les bienséances du monde & les bienséances de l'amour. Ce qu'on entend par bienséance, n'est autre chose que la manière d'être la plus convenable à l'état de chacun. Or autant il sied à un homme sans amour de conserver une ame égale, & sur-tout de respecter les Femmes, autant cette égalité d'ame & ce respect seroient-ils déplacés de la part d'un Amant.

Le trouble, l'inquiétude, la fureur, l'emportement, voilà les qualités qui conviennent à son ame. Plus un Amant extravague, plus il

a l'eſprit de ſon état, plus il a de titres pour plaire. Et quelle Femme un peu délicate ſeroit flattée d'un hommage où la raiſon préſideroit? C'eſt pour cela qu'on a dit anciennement, qu'il n'étoit pas permis, même aux Dieux, d'être à la fois amoureux & ſages (*a*) : c'eſt auſſi ce qui a fait dire à l'Auteur des Réflexions morales (*b*), qui connoiſſoit bien le cœur & le monde, qu'un honnête homme ne peut être amoureux comme un ſot, mais qu'il peut l'être comme un fou.

Autant la folie eſt néceſſaire à l'ame, autant le défaut de reſpect l'eſt dans le procédé. Je ne m'arrêterai point à prouver combien il eſt doux d'en manquer : quel homme eſt aſſez malheureux pour ne l'avoir jamais éprouvé! Mais à conſidérer

(*a*) *Publ. Syr. fragm.* (*b*) *Réfl. mor. n.* 353.

la chose dans son principe, pourquoi un Amant respecteroit-il sa Maîtresse? Si, comme tout le monde en convient, l'amour peut égaler le sceptre & la houlette, à plus forte raison peut-il effacer cette légère différence que l'usage poli met entre les deux sexes.

D'ailleurs, entre Amans, on ne doit avoir rien de caché l'un pour l'autre; on doit mutuellement se faire part de tous les mouvemens qu'on éprouve, de quelque nature qu'ils soient. Les affoiblir par la manière de les rendre, c'est dissimulation, c'est perfidie.

Mais je veux convaincre mes contradicteurs par le témoignage de leur propre conscience. Je demanderai donc à ceux d'entr'eux qui ont aimé, si, lorsqu'ils étoient mécontens de leur Maîtresse, ils n'ont

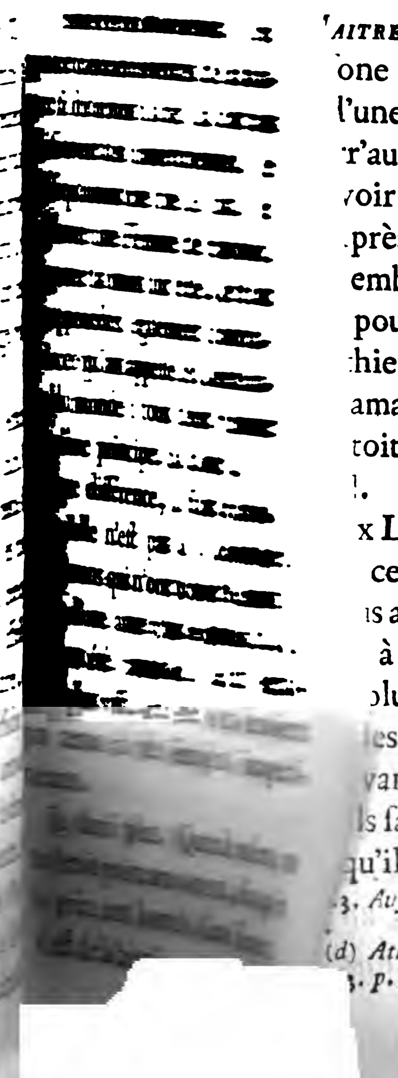
pas été quelquefois tentés de la battre : ſi du moins ils ne lui ont pas dit ſouvent des impertinences. Je défie qu'aucun me nie le fait. Or maltraiter une Femme de paroles, ou porter la main ſur elle, ce ſont deux procédés également contraires à ce qu'on appelle les bienſéances du monde : tous deux partent du même principe. Si donc il y a quelque différence, il faut convenir qu'elle n'eſt pas à l'honneur des Amans qui n'ont point battu : doués d'une ame plus parfaite, ils auroient été capables d'un ſentiment plus vif, & ne s'en ſeroient pas tenus à de ſimples impertinences.

Je dirai plus. Quand même on ne ſeroit point amoureux, dès qu'on ſe prête aux bontés d'une Femme, il eſt de la bienſéance de ne lui point

la même dans son princi[illegible] tout un Amant respect[illegible] Maîtresse? Si, comme to[illegible] de en convient, l'amour [illegible] le sceptre & la houlette, [illegible] [illegible] peut-il effacer ce[illegible] différence que l'usage po[illegible] tre les deux sexes.

D'ailleurs, entre Aman[illegible] doit avoir rien de caché [illegible] l'autre : on doit mutuell[illegible] faire part de tous les mo[illegible] qu'on éprouve, de quelqu[illegible] qu'ils soient. Les affoibli[illegible] manière de les rendre, c'[illegible] mulation, c'est perfidie.

Mais je veux convain[illegible] contradicteurs par le témo[illegible] leur propre conscience. [illegible] derai donc à ceux d'e[illegible] ont aimé, si, lorsqu'il[illegible] contens de leur Maîtr[illegible]



one [c], dans
l'une Maîtreſſe
r'autres quali-
voir des coups
près avoir été
embraſſer ſon
pour cela que
hie éperdue-
amais qu'elle
toit pas jolie,
l.

x Lacédémo-
cette vérité.
is avec le caſ-
à la main,
plus grandes
les combats
vant que de
ls ſacrifioient
qu'ils le regar-

3. *Auſon. Ep* 41 &

(d) *Athen. Deipn.*
3. *p.* 561.

épargner les coups. La raiſon en eſt ſimple. Après aimer tendrement la perſonne qui nous aime, le meilleur procédé qu'on puiſſe avoir pour elle, eſt de la bien tromper; & comment la tromper mieux qu'en lui prodiguant les démonſtrations de l'amour le plus vif & le plus délicat ?

J'aimerois même aſſez qu'en pareil cas, on la battît un peu plus que ſi véritablement on l'aimoit : j'ai remarqué que dans tout ſentiment qu'on veut feindre, on ne rend bien la vérité qu'en la chargeant un peu.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quiconque en uſeroit autrement, ſeroit d'autant plus condamnable, que de toutes les preuves d'amour auxquelles peut s'attendre une Femme qui ſe croit aimée, c'eſt la plus facile à lui donner.

Je ne pense pas que personne me dispute les avantages de cette méthode. Depuis qu'on a réfléchi sur l'amour, on est universellement convenu que les querelles des Amans sont une des armes les plus puissantes de ce Dieu. Homère n'auroit pas manqué de les placer dans la ceinture de Venus, si l'amour dans son siècle eût été mieux connu. Le Tasse en a paré la ceinture d'Armide (*a*), & Térence avant lui nous avoit assuré qu'elles renouvellent l'amour (*b*).

Si de simples querelles produisent de si bon effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elle sont portées jusqu'aux coups ?

Plus une Femme est révoltée dans l'instant qu'on la bat, plus elle est

(*a*) *Gierus. L. Cant.* 16. (*b*) *Andr. Act.* 3. *Sc.* 3.

agréablement ſurpriſe quand on lui fait appercevoir autant de preuves d'amour dans les outrages qu'elle a reçus. Plus elle regardoit avec horreur le furieux qui la frappoit, plus elle eſt profondément attendrie, quand elle ne voit plus en lui qu'un adorateur jaloux, qu'un Amant éperdu.

Ce procédé ſeul eſt capable, & de prouver le grand amour. (a), & de l'imprimer dans un cœur où l'on veut regner ſans réſerve. Où ſeroit la gloire de plaire, ſi l'on n'avoit pour la perſonne aimée que de bons procédés ?

C'eſt pour cela qu'Ovide [b] conſeille aux Femmes d'égratigner leurs Amans, ſur-tout quand ils ſe piquent d'être beaux. C'eſt par la

(a) *Prop. Lib. 3. El. 6.*

(b) *De Arte amandi. Lib. 3. v. 605.*

même raison qu'Ausone [c], dans le tableau qu'il fait d'une Maîtresse accomplie, exige entr'autres qualités qu'elle sache recevoir des coups & en donner, & qu'après avoir été bien battue, elle aille embrasser son Amant. C'est enfin pour cela que Properce aima Cynthie éperduement, & qu'il n'aima jamais qu'elle: elle étoit vieille & n'étoit pas jolie, mais elle le battoit [d].

Il n'y a pas jusqu'aux Lacédémoniens qui n'ayent senti cette vérité. Ils représentoient Venus avec le casque en tête & la lance à la main, pour exprimer que ses plus grandes douceurs sont dans les combats qu'elle excite [a]. Avant que de marcher à l'ennemi, ils sacrifioient à l'amour [b], parce qu'ils le regar-

(a) *Auson. Ep.* 77.
(b *Lib* 3. *El.* 6. & *Lib.* 4 *El.* 8.
(c) *Pausan. in Lecon. c.* 23. *Auson. Ep* 41 & 42.
(d) *Athen. Deinpn. L.* 13. *p.* 561.

fáveur (*a*). Il y avoit à Lacédémone, un Autel autour duquel s'assembloit chaque année toute la Jeunesse de l'un & de l'autre sexe (*b*) : là les jeunes filles souffletoient les jeunes garçons, pour leur inspirer le desir de devenir Époux.

L'amour, ce sentiment si supérieur à tous ceux dont notre ame est capable, auroit-il moins de délicatesse que la tendresse paternelle & filiale dont le Poëte a voulu parler, que la tendre amitié dont faisoient profession les Rois Parthes, & que ce sentiment, froid puisqu'il est raisonnable, qui nous porte à nous reproduire dans des embrassemens légitimes? Un tel paradoxe est insoutenable.

Cependant, par une inconsidération qui n'est que trop commune

(*a*) *Athen. Deipn. l.* 1. *p.* 152.

(*b*) *Ibid. l.* 13. *p.* 559.

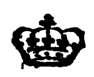
dans le monde, on condamne tous les jours les Amans qui battent leurs Maîtreſſes, comme ſi ce procédé avoit quelque choſe d'irrégulier, & qu'ils ne ſuiviſſent point en cela le cri de la nature & de l'amour.

Je me ſuis propoſé d'attaquer ce faux jugement, dans la Diſſertation que j'ai l'honneur de vous préſenter, & qui ſera diviſée en trois Parties.

J'établirai dans la première, qu'il eſt de la bienſéance de battre ce qu'on aime, & que rien ne produit de ſi bons effets.

Dans la ſeconde, que les Grecs ont battu leurs Maîtreſſes, & que les Romains en ont fait autant.

Dans la troiſième, qu'on n'a battu ſa Maîtreſſe que dans les ſiécles polis.



SECONDE PARTIE.

Les Grecs ont battu leurs Maîtresses, les Romains en ont fait autant.

NOus trouvons chez Ariſtophane, le premier Amant Grec qui ait battu ſa Maîtreſſe. Dans la Comédie de *Plutus*, une Dame d'un certain âge vient ſe plaindre de ce que le Dieu des richeſſes, en les répandant ſur ſon Amant, le lui avoit enlevé : après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de ce jeune homme, elle entre dans le détail des tendres procédés qu'il avoit avec elle; elle finit en ces termes [*a*]: » Quand nous allions enſemble aux » myſtères de Cerès, ſi quelqu'un » par haſard me regardoit dans la » rue : pour cet unique regard, mon

(*a*) *Ariſtoph. Plut. Act. 4. Sc. 5.*

» Amant me battoit tout le reste
» de la journée : tant il étoit jaloux
» de la possession de mon cœur » !

Charles Girard, dont nous avons un docte Commentaire sur cette Comédie, fait, à l'occasion de ce passage, une remarque bien judicieuse. » Les gens, dit-il, qui aiment véritablement & qui sont jaloux, ne
» veulent pas que d'autres soient
» amoureux de leur Maîtresse. Il ne
» faut pourtant pas croire que quand
» ils la battent ce soit pour lui faire
» du mal : on ne bat jamais ce qu'on
» aime que pour le caresser. Mais
» cette Vieille s'imagine que son
» Amant la battoit tout de bon, ce
» qui est fort plaisant ».

Dans Théocrite [a], Cinisque reçoit en pleine table deux soufflets à poing fermé, d'Eschine son

(a) *Theocrit. Idil.* 14.

Amant, parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa santé.

Dans Lucien [a], Crocale, Demoiselle entretenue, n'eût pas été mieux traitée d'un Militaire de Mégare, si prudemment elle ne se fût réfugiée dans une maison voisine.

Mais un exemple assez frappant, pour qu'on puisse se dispenser d'en rapporter d'autres, est celui que je vais citer d'après la même Lucien.

Gorgias, amoureux de Chrysis, étoit dans l'habitude de la battre[b]. La jeune personne qui ne sçavoit pas ce qui lui étoit avantageux, se plaint de ce traitement à son amie Ampelis. Voici ce que cette dernière lui répond. » O ma chere » Chrysis, les assiduités, les ser» mens, les larmes, les baisers, ne » sont que les symptômes d'un amour

(a) *Lucian. Dial. Meretr. Cochl. & Parth.*
(b) *Idem Dial. Meretr. Ampel. & Chrys.*

» naissant ; mais battre ce qu'on ai-
» me, lui donner des soufflets, lui
» arracher les cheveux, ou déchirer
» sa robe, voilà les preuves du grand
» amour. Quiconque n'est ni ja-
» loux, ni colère, ne mérite pas le
» titre d'Amant. Puisque le tien t'a
» donné des soufflets, il est jaloux,
» il t'aime. Tu n'as rien à desirer, si-
» non qu'il te continue le même trai-
» tement ».

Il est étonnant que l'Abbé Gedoyn n'ait pas dit un mot de l'usage de battre chez les Romains, dans le Traité qu'il a fait de leur urbanité.

Horace, invitant Tyndaris à venir avec lui dans sa maison de Lucrétile, après avoir vanté à cette belle la protection que les Dieux lui accordent, la beauté de sa campagne, la salubrité de l'air, la fraîcheur de ses bosquets & l'excellence

de ſon vin [a] : » Là, lui dit-il, ſi » Bacchus vient à ſuſciter quelques » débats entre nous, Mars n'y ſera » point appellé : tu ſeras à couvert » de la jalouſie de l'impétueux Cy- » rus : tu n'auras point à craindre » qu'il porte ſur toi ſes mains vio- » lentes, qu'il arrache de deſſus ta » tête la couronne de fleurs qui y » eſt attachée, ou qu'il déchire ta » robe, innocente des crimes qu'il » oſe t'imputer. »

Dans un autre endroit où il peint à Lydie combien il eſt jaloux du beau Telephe [b] : » Je ne le ſuis » pas moins, dit-il, lorſqu'au ſor- » tir de table, vous avez eu enſem- » ble quelque violente querelle, & » que tes épaules ſont encore noi- » res des coups qu'il t'a donnés, » que quand, dans l'emportement

(a) *Hor. Lib.* 1. *Od.* 17.
(b) *Id. Hor. Lib.* 1. *Od.* 13.

» de ses caresses, il a laissé sur tes » levres l'empreinte de ses baisers ».

Ovide, comme on l'a vu, étoit d'avis qu'on battît. Le galant Ovide agissoit conséquemment à ce principe. Un jour entr'autres il battit cruellement une de ses Maîtresses dont le nom nous est inconnu. Les jolis vers qu'il écrivit pour faire sa paix, vont nous apprendre le détail de cette aventure.

» O mes amis [a]! tandis que je » suis dans mon bon sens, chargez » mes mains des chaînes qu'elles » ont méritées, ma fureur vient de » les porter sur ma Maîtresse : cette » belle gémit à présent des coups » qu'elle en a reçus. Quelle autre » ne m'eût pas traité de barbare & » d'insensé ? Elle resta dans le silen- » ce, la crainte avoit enchaîné sa

(a) *Ovid. Amor. Lib. 1. El. 7.*

» langue, ses larmes seules me re-
» prochoient mon crime. Qu'il m'eût
» été plus avantageux d'avoir perdu
» l'usage de mes bras! Quoi! si j'a-
» vois frappé le dernier du Peuple,
» j'en serois puni, & je pourrai bat-
» tre impunément mon Amante!
» Ne faudroit-il point qu'on me dé-
» cernât les honneurs du triomphe,
» pour la victoire que j'ai remportée
» sur elle! Si la colère me transpor-
» toit, cette belle est timide, n'au-
» rois-je pas dû me contenter de
» l'accabler de reproches, de la me-
» nacer, tout au plus de lui déchi-
» rer sa robe? Mais, barbare que je
» suis! j'ai eu la dureté de la traîner
» par les cheveux, & d'imprimer
» mes ongles sur ses joues! Tous ses
» membres étoient tremblans com-
» me les roseaux agités du Zéphire,
» & ses larmes long-temps suspen-

» dues, coulerent ſur ſon viſage, » comme l'eau coule ſur la neige qui » commence à fondre. A ce ſpecta- » cle, je ne pus m'empêcher de me » ſentir coupable. Trois fois, pour » obtenir ma grace, je voulus em- » braſſer ſes genoux ; & trois fois » elle repouſſa mes mains redouta- » bles.

„O toi, que j'ai ſi cruellement „ offenſée, daignes tirer vengeance „ des outrages que je t'ai faits : égra- „ tigne-moi : n'épargnes ni mes „ yeux, ni mes cheveux. Si tes „ mains ſont trop foibles, que la „ colère y ſupplée : répare ſur-tout „ le déſordre de tes cheveux, & ne „ laiſſe pas ſubſiſter ce monument „ de mon crime ».

A juger de Tibulle par quelques paſſages de ſes écrits, on feroit tenté de croire qu'il ne battoit

point : cependant ces mêmes passages examinés avec plus d'attention, sont la preuve du contraire. Dans une Elégie qu'il adresse à Délie [a] : „ Je ne veux pas te frapper, „ dit-il ; mais si cette fantaisie me „ venoit, je desirerois que les Dieux „ me privassent de l'usage de mes „ mains.

Dans un autre endroit [b] : „ Il „ faut être bien dur, dit-il, pour „ battre sa Maîtresse : c'est forcer „ les Dieux à descendre du Ciel. „ Contentons-nous de lui déchirer „ sa robe, de lui arracher sa coëffure, & de faire couler ses larmes. O quatre fois heureux, celui „ qui dans sa colère, a fait verser „ des pleurs à ce qu'il aime ! . . .

Dans la même Elégie, il cite le plaisir de battre comme un des avan-

(a) *Tibul. Lib. 1. El. 7.* (b) *Ejusd. L. El. 11.*

tages de la paix. „ C'eſt alors, „ dit-il, que les combats de Venus „ ſe multiplient : on arrache les „ cheveux à ce qu'on aime, on en- „ fonce ſa porte, on meurtrit ſes „ joues, on fait couler ſes pleurs. „ Il eſt vrai que le vainqueur gémit „ bientôt de ſa victoire ; mais l'A- „ mour s'en applaudit : aſſis avec „ nonchalance entre deux Amans „ irrités, lui-même il leur inſpire „ les diſcours les plus tendres „.

Properce avoit ſur cela une idée ſingulière ; il s'imaginoit qu'il ne convenoit point à un Poëte de battre ſa Maîtreſſe [a]. „ Tout parjure „ que tu es, diſoit-il à Cynthie, „ je ne te déchirerai pas tes habits : „ je ne veux dans ma colère, ni „ briſer ta porte, ni troubler l'ar- „ rangement de tes cheveux ; &

(a) *Propert. Lib. 2. El. 4.*

„ mes doigts, en te pressant durement, ne te meurtriront point.
„ Je laisse ces combats à ceux dont
„ le front n'est point courronné de
„ lierre „.

Avec cette belle délicatesse, il manqua de la battre dès la première nuit qu'il coucha avec elle. Il est vrai qu'elle avoit eu des caprices fort étranges. Elle avoit voulu d'abord éteindre la petite lampe qui brûloit à côté de son lit; ensuite, pour se dérober aux caresses de son Amant, elle s'étoit enveloppée dans sa tunique, & réfugiée dans la ruelle du lit. Properce pria, bouda, & finit par se fâcher [a]. „ Cynthie, lui dit-il, si vous ne le sçavez
„ pas, je suis bien aise de vous apprendre que j'aime à voir clair
„ dans mes plaisirs. Si vous vous

(a) *Propert. Lib. 2. El. 12.*

„ obſtinez à coucher avec votre
„ robe, elle éprouvera la violence
„ de mes mains : que ſi vous m'irri-
„ tez davantage, je vous mettrai
„ dans le cas d'aller montrer à vo-
„ tre mere les meurtriſſures de vos
„ bras „.

L'uſage de battre ſa Maîtreſſe alla toujours en déclinant ſous les ſucceſſeurs d'Auguſte. Le Madrigal d'Auſone, indiqué dans la première Partie, eſt à peu près le dernier monument que j'en aye trouvé. Il eſt à croire que, dans la ſuite, cet uſage fut enſeveli ſous les ruines de l'Empire Romain, avec la politeſſe, les Sciences & les Arts.

TROISIEME PARTIE.

On n'a battu sa Maîtresse que dans les siécles polis.

JE divise, relativement à la Morale & aux progrès de l'Esprit humain, tous les siécles possibles en trois classes. Siécles barbares, siécles mitoyens, siécles polis. Dans les siécles barbares, on n'aimoit point, quoiqu'on battît : dans les siécles mitoyens, on aimoit, mais on ne battoit plus : ce n'est donc que dans les siécles polis qu'on a pu battre sa Maîtresse.

Peut-on, dans les tems de barbarie, supposer capables d'amour des hommes durs, féroces, inflexibles, dont toutes les idées se bornoient aux besoins du corps, & dont l'ame, ou languissoit engour-

die, ou n'étoit réveillée que par des impressions violentes ?

Que le Mariage fût en honneur chez eux, qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siécles polis, cela ne prouve pas qu'ils fussent amoureux. A-t-on besoin d'amour pour se marier ? En a-t-on besoin pour les effets du Mariage ? Le sentiment qui rapprochoit les deux sexes quel étoit-il, sinon l'instinct qui porte chaque animal à perpétuer son espèce ? Il n'étoit ni paré des graces de l'imagination, ni rendu délicieux par le concours des sentimens : les sens desiroient & jouissoient seuls.

Tous les Historiens nous apprennent qu'en général, les Barbares étoient fidèles à leurs femmes. La chose bien examinée, qu'en resulte-t-il, sinon qu'ils étoient incapables

d'amour ? La manière même dont ils étoient infidèles n'en devient-elle pas une nouvelle preuve. C'étoit toujours sans malice, sans dessein prémédité, sans système suivi. Le hazard fournissoit l'aventure : l'instant qui la portoit à sa perfection la terminoit. Il n'y a rien là qui annonce cette suite d'idées, de sentimens & d'actions qui caractérise ce qu'on appelle un tendre attachement.

L'argument le plus fort qu'on puisse m'opposer, c'est qu'ils battoient. Cette vérité est de telle nature, qu'à moins d'ignorer totalement l'Histoire, on ne peut s'y refuser [a]. Mais ce qui reste à exa-

(a) L'Abbé d'Espilly, dans son ouvrage sur la France, fait mention d'une Ville du Languedoc qui compte parmi les privilèges qu'elle tient de son Fondateur, *la permission accordée aux Maris de battre leurs Femmes jusqu'à effusion de sang*, exclusivement sans doute.

miner, c'eſt s'ils battoient par principe d'amour.

Car de ce qu'un homme battroit tous les jours une femme, je ne conclurois pas affirmativement qu'il en fût amoureux. Quelque néceſſaire que ce procédé me paroiſſe à la perfection de l'amour, il n'en eſt que l'effet : il en prouve la grande ardeur, mais il n'en conſtitue pas l'eſſence. Il eſt même tellement équivoque de ſa nature, qu'on pourroit l'imputer à un ſentiment contraire, ſi ſon principe n'étoit pas déterminé par les autres ſymptômes de l'amour. Et voilà ce qui manquoit chez les Barbares.

D'ailleurs, qui battoient-ils ? Ce n'étoit pas leurs Maîtreſſes, puiſqu'ils n'en avoient point : c'étoit donc leurs femmes, ce qui eſt une groſſièreté. Enfin pourquoi bat-

toient-ils leurs femmes ? Etoit-ce par un motif de préférence, sentiment délicat dont ils étoient incapables ? Non sans doute. C'étoit donc uniquement par raison de commodité, & parce qu'elles se trouvoient plus avantageusement situées pour être battues.

L'esprit commençant à se développer, on tomba dans un excès contraire. On ressentit l'amour, mais on le connut mal. On crut qu'il étoit de sa dignité de ne regner que sur le cœur, & tout commerce avec les sens lui fut interdit. Cette erreur devint la source de mille autres, & elle perdit tout.

On aima sa Maîtresse comme on adore le Dieux, avec respect & pour ses vertus. Vainement les sens réclamerent : on leur imposa silence, on les trouva téméraires de

vouloir s'immiſcer dans les myſtè-de l'amour. Les Femmes, à force de dompter leurs mouvemens, ſe crurent de pures intelligences ; & ce qui en eſt la ſuite, elles regarderent leurs Amans comme autant d'eſclaves trop heureux de les ſervir.

C'eſt ainſi qu'en Italie, Petrarque aima la belle Laure : c'eſt ainſi qu'aimoient nos ancêtres dans les ſiécles renommés de la Chevalerie : c'eſt ainſi qu'on aimoit encore en Angleterre, vers la fin du ſeizième ſiècles.

Ce biſarre ſyſtême arrêta longtemps les progrès de l'amour. En lui enlevant les deſirs, on lui avoit ôté les fureurs de la jalouſie. En le condamnant au reſpect, on détruiſit entre deux Amans, cette douce égalité qui fait le plus grand charme d'un commerce amoureux.

On ne vit donc jamais d'Amant qui, dans un épanchement de cœur un peu vif, imprimât quelques soufflets sur le visage de sa Maîtresse. Comment des serviteurs si honnêtes auroient-ils porté la main sur une femme pour la battre ? Ils n'osoient pas l'y porter pour la caresser.

Enfin on conçut de l'Amour des idées plus justes. On reconnut que le commerce des sens n'est pas moins essentiel à sa nature, que les impressions du cœur. En lui rendant ses desirs, on lui rendit toute sa jalousie. L'égalité qui est la première loi de son empire y fut rétablie : en dispensant l'Amant du respect, la Maîtresse fut dispensée de l'exiger. Si l'on éprouva quelquefois de ces saillies momentanées des sens, ordinaires dans les tems barbares,

on ne les qualifia point d'amour : si quelque femme prétendit ne connoître que le sentiment des siécles mitoyens, on lui fit l'honneur de ne la pas croire. Le cœur & les sens, voilà les deux principes qu'on reconnut à l'amour. Les sentimens corrigent dans les desirs ce qu'ils ont de brutal : les desirs corrigent dans les sentimens ce qu'ils ont de fade. Les uns & les autres étant également avoués de la Beauté qui les a fait naître, on commence à battre.

Voilà le point juste où l'amour, n'ayant plus rien qui le contraigne, s'abandonne à tous ses transports, & s'exprime avec toute son énergie. Qu'on interroge les Beautés battues : je suis convaincu qu'on n'en trouvera point qui l'ayent été avant ce terme.

Dans le fond, plus on examine cette conduite, plus on la trouve bien entendue. Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, & que, pour lui prouver de l'attachement, on n'eût que des soufflets à lui donner, quelque penchant qu'elle eût à la reconnoissance, je doute qu'elle s'y prêtât de bonne grace.

Mais quand, après l'avoit accoutumée par degrés aux délices de l'amour, on l'a conduite au point d'en agréer les preuves les plus physiques, alors on peut sans inconvenient, lui déployer ces grandes démonstrations, effrayantes pour une ame novice, mais d'autant plus flatteuses pour une Amante expérimentée, qu'elles sont sans contrainte.

Lorsqu'on a le bonheur d'être né dans un siécle poli, & qu'instruit

ſans effort par l'exemple de ſes contemporains, ont bat tout naturellement la perſonne qu'on aime, on s'imagine que dans tous les tems le cœur ſeul a dû dicter un procédé ſi tendre. On ne ſe douteroit pas qu'il eût fallu tant d'expériences pour parvenir à cette découverte; & que, réſervée aux ſiécles les plus polis, elle eût exigé les plus grands efforts de l'Eſprit humain.

C'eſt néanmoins un fait qui n'eſt que trop conſtant. Cette vérité ſe trouve juſtifiée par tous les exemples répandus dans cet ouvrage. Quelques recherches que j'aye faites, je n'en ai découvert aucun ni dans les ſiécles barbares, ni dans les ſiécles mitoyens. Ceux de Périclès & du plus poli des Ptolemées, les règnes d'Auguſte, de Trajan & de Louis XIV, ſont les ſeuls qui m'en aient fourni.

J'en trouverois un bien plus grand nombre dans le siécle où j'ai l'avantage de vivre, si je voulois les transmettre à la Postérité; mais un Ancien (*a*) a judicieusement remarqué que l'Histoire des tems modernes est difficile à écrire par les égards qu'on doit aux vivans. Pour élever à la gloire de mon siécle un monument dont je crois qu'il n'a pas besoin, je n'ai pas voulu blesser à la fois & la modestie des Amans qui battent, & la discrétion des Beautés battues.

Je finis par une observation qui n'est pas moins philosophique que toutes celles qui précédent. Tout important qu'il est pour l'honneur de la vérité, que le préjugé que j'attaque soit détruit, je ne sçais s'i ne seroit pas à propos de le laisser

(*a*) *Plin. secund. Epist. Lib.* 5. *Ep.* 8.

subsister,

ſubſiſter, au moins dans l'eſprit des femmes à prétentions. Peut-être ſçauroient-elles moins de gré à ceux qui les battent, ſi elles ne voyoient de leur part une ſorte d'héroïſme dans le mépris du préjugé.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc nec lucidus ordo.
Horat. de Art. Poët.





NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LA

DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.
Pleraque differat & præsens in tempus omittat.
Horat. Art. Poët.

PAge 205, ligne 4. *Aimer & battre, ne sont qu'une même chose, &c.* Il est question d'un fils qui bat son pere (*a*). » N'est-il pas vrai, lui » dit-il, que quand j'étois enfant,

(*a*) *Aristoph. Nub. Act. 5. Sc. 4.*

» vous me battiez ? Assurément, ré-
» pond le pere ; car je t'aimois, &
» je voulois ton bien. En ce cas,
» dit le premier, comme il est juste
» que je vous aime, il est juste aussi
» que je vous batte, puisqu'aimer &
» battre ne sont qu'une même chose :
ταῦτ' ἔστ' εὐνοεῖν, τὸ τύπτειν. A cela se rapporte cet Adage universellement reconnu : *Qui aime bien, châtie bien : Qui benè amat, benè castigat.*

Page 205, l. 7. *Faisoient déchirer à coups de verges, &c.* Voici comment cela se pratiquoit, au rapport de Posidonius cité par Athénée : » Quand le Roi prie son ami à manger, ὁ δὲ καλούμενος φίλος, il ne le
» fait point asseoir à sa table ; mais
» il lui jette quelques morceaux par
» terre, comme on fait à un chien :
» de tems en tems, il le fait déchi-
» rer à coups de verges ; après quoi,

» l'ami tout ſanglant ſe proſterne » devant celui qui l'a fouetté, & » l'en remercie comme d'une faveur » inſigne.

Page 206, l. 17. *Nous reproduire dans des embraſſemens légitimes, &c.* C'eſt ce que Montaigne appelle *un plaiſir plat* (*a*). Le Céſar Ælius Verus, qui étoit homme d'eſprit & de goût, penſoit ſur cela comme Montaigne. Quand ſa femme lui reprochoit ſes infidélités : » Laiſſez-moi, » lui diſoit-il, m'amuſer avec d'au» tres : le nom d'épouſe eſt reſpec» table, mais ce n'eſt pas un nom » de volupté (*b*). *Patere me per » alias exercere cupiditates meas; » uxor enim dignitatis nomen eſt, » non voluptatis.*

Page 208, l. 3. *Ce qu'on entend par bienſéance, n'eſt autre choſe, &c.*

(*a*) *Eſſais*, L. 3. *c.* 5.
(*b*) *Spartian. in Ælium Ver.*

Cela eſt ſi vrai, qu'il y a une infinité de diſtinctions à faire, même dans ce qu'on appelle les bienſéances du monde. Elles ne ſont point les mêmes pour un vieillard que pour un jeune homme, pour un militaire que pour un petit collet, pour une femme que pour un homme, même pour une jolie femme, que pour une femme ſans conſéquence. Combien doivent-elles différer davantage entre deux états auſſi contraires que l'indifférence & l'amour? autant, pour me ſervir des termes d'Héſiode, que le Ciel eſt éloignée de la Terre:

ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης (a).

Un homme amoureux n'eſt plus un mortel ordinaire, c'eſt, comme dit Plutarque (b), un homme inſpiré. Dès que l'amour s'eſt emparé de

(a) *Heſiod. Theogon. v.* 720.
(b) *Plutarq. Erotic. pag.* 759.

lui, (c'est toujours Plutarque qui parle) il ne reconnoît plus ni parens, ni amis, ni Loix, ni Magistrats, ni Souverains : il n'estime & ne respecte rien : l'unique chose qu'il craigne, c'est de déplaire à ce qu'il aime (*a*).

Pag. 208, l. 13. *Le trouble l'inquiétude, la fureur, &c.* Outre ces qualités qui sont de bienséance dans un Amant, Plaute en compte beaucoup d'autres; comme l'insomnie, l'humeur noire, l'erreur, la terreur, la fuite, la bêtise, la témérité, l'imprudence, l'effronterie, la pétulence, &c.

Sed amori accedunt etiam quæ dixi minus :
Insomnia, ærumna, error terrorque & fuga,
Ineptia, stultitiaque adeo, & temeritas,
Incogitantia, excors, immodestia,
Petulantia, cupiditas & malevolentia, &c. (*b*)

Catulle a bien développé le prin-

(*a*) *Plutarq. Erotic. p.* 762.
(*b*) *Plaut. Mercat. Prolog. v.* 24.

cipe de toutes ces contrariétés, dans la peinture qu'il fait de son cœur. *J'aime & je hais, dit-il : vous voulez sçavoir comment cela se fait ; je l'ignore, mais je le sens :*

Odi & amo ; quare id faciam fortassè requiris ?
Nescio ; sed fieri sentio, & excrucior (a).

C'est ce qui a fait dire à Séneque le Philosophe, que l'amour & la haine étoient à peu près la même chose dans leurs effets : *Ferè idem itaque est exitus odii & amoris* (b). J'oubliois de parler d'une qualité très-essentielle en amour, qui est l'indiscrétion. Cette vertu n'étoit point inconnue aux anciens. Catulle en parle en fort bons termes :

Si linguam clausô tenes in ore,
Fructus projicies amoris omnes :
Verbosâ gaudet Venus loquelâ. (c)

Page 209, l. 2. *Quelle femme un peu délicate seroit flattée, &c.* Les

(a) Catull. Ep 85.
(b) Senec. de Benef. C. 25.
(c) Catull. Ep. 52.

femmes sont bien aises qu'en voyant leur Amant, tout le monde puisse dire comme Télémaque dans l'Odyssée : *Certainement un Dieu habite ici.*

Η μάλα τις θεὸς ἔνδον (*a*).

Page 209, l. 16. *Le défaut de respect, &c.* Il est indispensable quand on plaît ; quand on déplaît, c'est autre chose : une femme ne vous permet pas de l'embrasser même en songe : c'est ce que nous voyons dans Théocrite :

Μὴ τύ μευ κύσῃς τὸ καλὸν στόμα, μηδ' ἐν ὀνείροις (*b*).

Page 210, l. 7. *Cette différence que l'usage poli met entre les deux sexes.* Cette différence n'est point dans la Loi de nature : c'est tout le contraire. Personne n'ignore que la femme fut créée pour l'homme, & qu'il lui fut ordonné plus d'une

(*a*) *Odyss. L.* 19. (*b*) *Idyll.* 20.

fois de nous être soumise. Les Grecs disoient (*a*) qu'ils avoient des Maîtresses pour leur plaisir, des concubines pour l'usage habituel, & des femmes pour leur donner des enfans légitimes, & avoir soin de leur ménage (*b*). Les Romains les tenoient dans une tutelle perpétuelle : Les Mahométans leur persuadent qu'elles n'ont point d'âme (*c*). Pour nous qui ne sommes ni Grecs, ni Romains, ni Mahométans, nous les traitons en souveraines : mais elles perdent leur souveraineté, si-tôt qu'elles nous aiment, & tout rentre dans la Loi de nature (*d*).

(*a*) *Athen. Deipn. L.* 13. *p.* 573.

(*b*) *Esprit des Loix*, *L.* 7. *C.* 13.

(*c*) *Lettres Juives*, *Lett.* 54.

(*d*) Les Egyptiens, qui, comme le dit Hérodote, Liv. 2, ne faisoient rien comme les autres hommes, étoient bien plus galans que nous. Ils promettoient à leurs femmes, par contrat de mariage, qu'ils leur seroient soumis en tout. *Diod. Sic. Lib.* 1. *Sect.* 1.

Page 50, l. 14. *Et ne s'en seroient pas tenus à de simples impertinences.* » Il ne dépend point, dit Pétrone, » d'un véritable Amant de mettre » des bornes aux fureurs de sa ja- » lousie : *Neque enim in amantium » esse potestate furiosam æmulatio- » nem* (*a*).

Page 213, l. 8. *Le Tasse les a placés dans la ceinture de Venus.* Voici le Passage de cet Auteur :

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Ripulse, cari vezzi, e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci (*b*).

Quelque Critique de mauvaise humeur pourroit dire que dans tout ce Passage, il n'est point question de querelles ; mais je le prie de faire attention à ces mots : *liete paci*, paix

(*a*) Petron. Sat. C. 99.
(*b*) Gierusalem liberat. Cant. 16.

joyeuses. On ne fait point la paix sans avoir eu la guerre. L'Auteur avoit sûrement en vue ce Passage de Térence :

Inducice,
Bellum, pax rursùm (a).

Page 214, l. 6. *Plus elle est profondément attendrie*, &c. Quand Platon (b) voyoit un homme amoureux, il disoit : cet homme-là est mort à lui-même, c'est l'ame de sa Maîtresse qui l'anime. Caton l'Ancien étoit dans le même principe (c). Cela posé, il n'y a plus à s'étonner de ce qu'on fait si aisément sa paix avec une femme qu'on vient de battre, puisque, en quelque sorte, c'est elle-même qui s'est battue : il est vrai qu'elle oublie cela dans l'instant qu'on la bat ; mais dès

(a) *Eunuch. Act. 1. Sc.*
(b) *Ficin in vit. Plat. & in Conv. Orat. 2. c. 8.*
(c) *Plutarq. In Caton. maj.*

qu'elle a repris ſes ſens, elle s'en reſſouvient, & alors elle eſt attendrie, en voyant combien elle a de pouvoir ſur ſon Amant.

Page 214, l. 8. *Un Amant éperdu*, *&c.* On l'eſt toujours, quand on a fait du mal à ce qu'on aime : car la colère des Amans n'eſt pas durable. Nous en trouvons un bel exemple dans Pauſanias (*a*).

Coréſus, Prêtre de Bacchus, aimoit éperdûment Callirhoë ; mais plus il lui donnoit de témoignages de ſon amour, plus elle le haïſſoit. Il en demanda vengence à ſon Dieu, qui répandit ſur tous les Calydoniens, une eſpèce d'yvreſſe furieuſe qui les conduiſoit à la mort. L'Oracle de Dodone ayant été conſulté ſur

(*a*) Ce fait a fourni aux François le ſujet d'une Tragédie & d'un Opéra; & le Guarini, chez les Italiens, lui eſt redevable de plus d'un joli trait du *Paſtor fido*.

cette maladie, répondit qu'elle ne cesseroit que quand on auroit appaisé Bacchus, & qu'on ne pouvoit l'appaiser qu'en sacrifiant au Dieu, Callirhoë, ou quelqu'un qui voudroit se dévouer pour elle (*a*). Le jour du sacrifice étant arrivé, sans que personne voulût mourir pour Callirhoë : lorsque son Amant la vit approcher de l'Autel, parée des ornemens de la victime, il oublia toute sa colère, pour ne se souvenir que de son amour, & se frappant du couteau sacré, il fut à la fois le Prêtre & la victime.

Page 214, l. 18. *Conseilloit aux femmes de battre leurs Amans, &c.* Tous les hommes aiment cela. Dans un ancien Poëme Grec sur la bataille de Marathon (*b*), un des Interlocuteurs demande à l'autre si, se

(*a*) *Pausan. Achaic. C.* 21.

(*b*) *Athen. Dipn. L.* 13. *p.* 570.

C'est ce que nous apprenons dans ces vers, qui prouvent d'autant plus d'amour qu'ils sont moins galans (*a*):

At tu etiam juvenem odisti me, perfida! quamvis
Ipsa anus, haud longâ curva futura die.

Et ailleurs (*b*):

Et si sæcla forent antiquis, grata puellis,
Essem quod nunc tu; tempore vincor ego.

Page 215, l. 10. *Et n'étoit pas jolie*. Cynthie (*c*) étoit blonde & avoit les yeux noirs, ce qui devoit lui donner une phisionomie singulière : elle remédioit à cela, en se teignant les cheveux & les sourcils:

Nunc etiam infectos, demens, imitare Britannos,
Ludis & externo tincta nitore caput (*d*).

Et deux vers plus bas :

Illi sub terris fiant mala multa puellæ;
Quæ mentita suas vertit inepta comas.

Il falloit au reste que cette phisionomie-là ne déplût pas chez les

(*a*) *Aus. L. 2. El. 24. 57. & El. 9. v. 23.*
(*b*) *Ibid. Ell. 16.*
(*c*) *Lib. 2. El. 2. v.*
(*d*) *Lib. 2. El. 14.*

Romains ; car le petit Empereur Antonin Diadumène, qui, à ce que dit son Historien, étoit le plus bel enfant du monde, *puer omnium speciosissimus* (*a*), avoit comme Cynthie, les cheveux blonds & les yeux noirs.

Page 215, l. 11. *Mais elle le battoit*. Il s'en glorifie en vingt endroits de ses ouvrages, & il n'avoit pas tort ; car elle battoit bien. Un jour, après lui avoir dit beaucoup d'injures, elle lui renversa la table sur le corps, & lui jetta au visage un gobelet plein de vin (*b*) :

Dulcis ad extremas fuerat mihi rixa lucernas ;
Vocis & insanæ tot maledicta tuæ ;
Cum, furibunda mero, mensam propellis, & in me
Projicis insanâ cymbea plena manu.

On peut voir aussi dans le quatrième Livre, comme elle le traita, le jour qu'elle le surprit dans sa mai-

(*a*) *Lamprid. in Diad.* (*b*) *Lib* 3. *El.* 6.

ſon des Eſquilies, ſoupant avec des filles (*a*) :

Et mea perversâ ſauciat ora manu,
Imponitque notam collo, morſuque cruentat,
Præcipuèque oculos, qui meruêre, ferit.
Atque ubi jam noſtris laſſavit brachia plagis, &c.

Page 215, l. 14. *Venus avec le caſque en tête & la lance à la main.* Voici ce qu'en dit Lactance (*b*). » Dans » le tems que les Lacédémoniens faiſoient le ſiége de Meſſène, les habitans de cette ville en ſortirent » ſecrètement pour aller piller Lacédémone, où il n'étoit reſté que » les femmes. Celles-ci ſe défendirent courageuſement, & les mirent en fuite. Cependant les Lacédémoniens s'étoient mis en marche pour ſecourir Lacédémone. » Leurs femmes qui, après leur victoire, alloient au-devant d'eux, » s'étant apperçues qu'ils les pre-

(*a*) *Lib.* 4. *El.* 8. (*b*) *Lact. de falſ. Rel. C.* 20.

» noient pour les ennemis, & qu'ils » ſe mettoient en devoir de les com» battre, ſe dépouillerent toutes » nues. Alors leurs maris les recon» nurent, & dans ce premier mo» ment, ils en jouirent, tout armés » qu'ils étoient, ſans que perſonne » examinât s'il avoit affaire à ſa fem» me ou à celle d'un autre : *Et aſ» pectu in libidinem concitati, ſicut » erant armati, permiſti ſunt utique » promiſcuè : nec enim vacabat diſ» cernere*. C'eſt, dit l'Auteur, pour » conſerver la mémoire de ce fait, » qu'ils conſacrerent une ſtatue à » Venus armée ».

La conjecture de Lactance eſt ingénieuſe; mais la vérité eſt, comme je l'ai dit, que cette Vénus armée n'étoit qu'une allégorie.

Page 216, l. 2. *L'Amour comme le Dieu des combats, &c.* Plutar-

que (*a*) a obſervé que les Nations les plus adonnées à l'amour, ont été en même tems les plus belliqueuſes. Il cite à ce propos les Lacédémoniens, les Béotiens, les Candiots: ne pourroit-on pas y joindre les François?

Page 216, l. 4. *Les coups que ce Dieu procure, ſont ſi délicieux, &c.* C'eſt ce qui m'a déterminé à ne traiter dans cet ouvrage que de l'uſage de battre ſa Maîtreſſe. Il ne m'en eût pas plus couté de traiter de l'uſage de battre ſon Amant, ou même de réunir les deux objets: mais j'ai cru qu'il étoit de la politeſſe de céder aux Dames le partage le plus avantageux. Lucien (*a*) diſtingue en amour cinq degrés de volupté: la vue, le ſimple toucher, le baiſer, le toucher à volonté, enfin

(*a*) *Plut. in Erot. p.* 761. (*b*) *Lucian. in amor.*

la possession totale de la personne aimée. Moi j'établirois cinq autres degrés qui me paroissent plus sensibles : aimer, plaire, jouir, battre, être battu ; & je dirois de ce dernier dégré :

Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit (*a*).

Page 217, l. 4. *Conserva le Tabouret à la maison de, &c.* » M. le » Prince (*b*) s'étoit engagé, à la » prière de Meille, cadet de Foix, » qui étoit fort attaché à lui, de faire donner le Tabouret à la Comtesse de Foix ; & le Cardinal (Mazarin) qui y avoit grande aversion, suscita toute la Jeunesse de » la Cour, pour s'opposer à tous les » Tabourets qui n'étoient pas fondés sur des brevets. M. le Prince » qui vit tout d'un coup une manière

(*a*) *Hor. L.* 1. *Od.* 13. (*b*) *Mém. de Retz. t.* 2.

que deux ſervantes qui faiſoient le lit du Maître, & qui y couchoient avec lui(*a*). Il n'eſt point évident que l'amour ait été la cauſe de l'enlèvement d'Hélène. Si nous en croyons Dictys de Crète (*b*), ce fut autant pour ſes richeſſes que pour elle-même, que le beau Paris l'enleva. Quelque ſoin qu'ait pris Homère pour couvrir ce fond défectueux, il perce par-tout dans l'Iliade. Qu'eſt-ce que demande Ménélas? C'eſt qu'on lui rende Hélène, *avec toutes ſes richeſſes* (*c*).

Υμεῖς δ' αργείην Ελενην, χαὶ κτημαθ' α παντα Εκδοτε.

Qu'eſt-ce que refuſent les Troyens? C'eſt de rendre Hélène avec toutes ſes richeſſes: χτήματα πάντα, γυναίκάτε.

Des amours d'Hercule & d'Omphale,

(*a*) *Iliad. α v.* 31. (*b*) *De bello Troj. L.* 1. (*c*) *Ibid γ.*

phale, qu'on cite avec emphase, ne sont qu'un conte de bonne femme. Ce Héros fut vendu en Lydie pour expier le meurtre d'Iphitus [*a*]. Voila pourquoi il fila chez Omphale. Si, comme le dit Lucien [*b*], la Princesse lui donnoit quelquefois de sa pantoufle sur le visage, c'étoit pour humilier son esclave, non pour flatter son Amant. Il est vrai qu'il en eut un fils, nommé Lamon; mais cela n'a rien d'étonnant : soit que, comme le rapporte Diodore [*c*], la Princesse pleine d'admiration pour ses vertus, l'ait épousé, soit qu'ennuié de recevoir des coups de pantoufle, il se soit vengé d'elle, à la manière des garçons de Lacédémone.

Pag. 219, l. 1re. *Il me battoit*

[*a*] *Diod. Sic. l.* 4 *n.* 9.

[*b*] *De r. Dial. Jov. Æsc. & Herc.*

[*c*] *Diod. loco cit.*

tout le reste de la journée. Néocharès (c'est le nom du jeune homme) étoit entretenu par cette vieille Dame, ce qui est un des cas où, selon moi, on peut le moins se dispenser de battre.

Pag. 220, l. 1re. *Parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa santé.* Ce ne fut pas cela seul qui donna de l'humeur à Eschine. Un mauvais plaisant, qui étoit de ce repas, s'étoit avisé de demander à Cynisque si elle avoit vu *le Loup* [a]. Or *le Loup* étoit le nom d'un jeune homme qui ne déplaisoit point à la belle ; de façon que l'apostrophe la fit rougir. Son Amant qui le remarqua, s'en mordit les lèvres : mais l'instant d'après, voyant qu'elle hésitoit de boire à sa santé, il se détermina tout de suite à lui

[a] *Theocrit. Idyll.* 14.

donner les deux soufflets, après quoi elle retroussa sa robe & s'en alla.

Pag. 220, l. 4. *Demoiselle entretenue, &c.* Les Demoiselles entretenues, ou à entretenir, étoient dans la Gréce sur le meilleur ton. La fameuse Aspasie de Milet en peupla la Ville d'Athènes [*a*]. Ce fut pour deux de ces Demoiselles, enlevées par de jeunes gens de Mégare, que se fit la guerre du Péloponése [*b*]. En général leur maison étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie [*c*] : les vieillards y jouoient aux Osselets, les jeunes gens y causoient de Philosophie, de Vers & d'Amour.

Pag. 220, l. 4. *N'eût pas été*

[*a*] *Athen. Deipn. L.* 13. *p.* 569.

[*b*] *Aristophan. Acharn. Act.* 2. *Sc.* 5.

[*c*] *Athen. Deipn. L.* 12.

mieux traitée de ſon Amant, &c. Crocale ſoupoit en bonne fortune avec un nommé Gorgus: il y avoit en tiers une Joueuſe d'inſtrumens. Un Militaire de Mégare, qui étoit l'Amant en titre, informé de ce ſouper, vint chez la Demoiſelle, enfonça ſa porte, ſouffleta la Joueuſe d'inſtrumens, & lui caſſa ſa flute [a]. Gorgus fut battu & laiſſé pour mort. La Demoiſelle, comme on l'à dit, évita les coups en s'enfuyant chez une voiſine. Quand on demande à Cochlis la cauſe de tout ce fracas, ſi c'étoit ivreſſe ou folie? Non, répond-elle, ce n'étoit que jalouſie & excès d'amour:

Pag. 221, l. 1re. *Mais battre ce qu'on aime, lui déchirer ſa robe, &c.* On peut obſerver dans cet

[a] *Lucian. Dial. Cochl. & Parth.*

exemple & dans ceux qui ſuivent, que quand un Amant Grec ou Romain battoit ſa Maîtreſſe, il ne manquoit preſque jamais de lui déchirer ſa robe. Cela ſe faiſoit pour l'ordinaire, comme nous le voyons dans Ovide, depuis le collet de la robe juſqu'à la ceinture [a] :

Aut tunicam ſummâ deducere turpiter orâ
Ad mediam, mediæ zona tuliſſet opem.

Enſuite on frappoit à grands coups de poing ſur la poitrine nue de la perſonne aimée. C'eſt ainſi que Mopſe bat ſa Maîtreſſe dans la troiſième Eclogue de Calpurnius :

Protinus ambas
Deduxi tunicas & pectora nuda cecidi.

On peut tirer de cet uſage une obſervation économique ſur les étoffes des Anciens. Quelque ſupé-

[a] *Amor. L. 2. El. 7.*

riorité qu'ils ayent sur nous d'ailleurs, il paroît que leurs manufactures étoient inférieures aux nôtres: au moins je connois peu de nos étoffes qu'on pût déchirer si facilement : c'est un plaisir de moins que nous avons.

Pag. 221, l. 12. *Il est étonnant que l'Abbé Gédoyn n'ait pas dit un mot de l'usage de battre, &c.* Il n'a pas seulement parlé de l'usage de faire carillon dans les rues & à la porte de sa Maîtresse : cependant rien n'étoit si commun chez les Anciens. Dans Théocrite [*a*], un Amant menace de mettre le feu à la maison. Horace écrivant à Lydie, qui n'étoit plus ni jeune ni jolie, la plaint entr'autres de ce qu'on ne va plus enfoncer ses fenêtres, & qu'on la laisse dormir tranquille :

[*a*] *Idyll.* 2.

Parciùs junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt [a].

C'est un plaisir que se donnoient communément les Empereurs Néron, Verus, Commode & Héliogabal, comme on peut le voir dans les Historiens de leurs vies [b].

Pag. 222, l. 2. *Si Bacchus suscite entre nous quelques débats, &c.* Les Dames Romaines aimoient un peu le vin. Quand elles soupoient tête à tête avec leur Amant, elles se grisoient, & c'étoit alors qu'on se battoit : cet exemple & le suivant en sont la preuve. Quand Cynthie renversa la table sur Properce, elle étoit grise, *furibunda mero.* Cependant elle buvoit sec [c] :

[a] *Hor. l. 1. Od. 25.*
[b] *Suet. in Neron. Capitol. in Ver. Lamprid. in Commod. & Heliogab.*
[c] *Prop. l. 2. El. 24.*

Lenta bibis : nequeunt te frangere noctes.

Et plus bas :

Me miserum ! ut multo nihil est mutata Lyæo !
Jam bibe : formosa es : nihil tibi vina nocent.

Pag. 223, l. 9. *Les jolis vers qu'il écrivit, &c.* Dominique Marius, en expliquant le sujet de ces vers, dit que l'Auteur avoit battu sa Maîtresse, *comme cela se pratique ordinairement, ut plerumque fit* [a]. Voilà peut-être le premier Commentateur qui ait eu quelque usage du monde.

Pag. 223, l. 10. *Pour faire sa paix.* Il la fit en payant à sa Maîtresse une robe qu'elle prétendit qu'il lui avoit déchirée. Il ne paroît pas bien convaincu du fait [b] :

Nec puto, nec sensi tunicam laniasse ; sed ipsa
Dixerat ; & pretio est illa redempta meo.

[a] *In Ovid. amor. l. 1. El. 7.*

[b] *De art. amand. l. 2.*

Les Dames Romaines trouvoient moyen de tirer de l'argent ou des présens, même des Auteurs. Les Dames Grecques étoient à peu près dans le même cas, si nous en croyons Anacréon [a] :

Pag. 228, l. 11. *La petite lampe qui brûloit à côté du lit.* Cette lampe s'appelloit cubiculaire, tous les gens voluptueux en avoient. Dans Lucien [b], elle est appellée en témoignage contre un Tyran, qu'elle fait condamner par Rhadamante. Quand Psyché voulut connoître son Amant, ce fut cette même lampe qui brûla l'Amour, en lui laissant tomber une goutte d'huile sur l'épaule. Surquoi l'Auteur s'écrie : » O lampe audacieuse, comment » as-tu brûlé l'Amour, toi destinée

[a] *Anacr. Od.* 46. [b] *Lucian. Catap. sive Tyran.*

» à son service, toi qui dois ton » existence aux desirs de quelque » Amant qui vouloit pendant la » nuit, jouir des beautés de sa Maî- » tresse [a], *scilicet ut cupitis per noc- » tem potiretur*. Properce vouloit l'employer suivant l'intention du fondateur [b] :

Dùm nos fata sinunt, oculos satiemus amore.

Pag. 228, l. 14. *Elle s'étoit enveloppée dans sa tunique.* Salvini ou Barotti, dans son Commentaire sur *la Secchia rapita*, prétend que les Anciens couchoient sans chemise ; c'est, si je ne me trompe, à propos de ce vers :

Chi cambiò la camicia con l'amata [c].

L'autre prend la chemise de sa Maîtresse. Si ce sentiment étoit

(a) *Apul. Metam. l.* 5.
(b) *Lib.* 2. *El.* 12.
(c) *Cant.* 1.

fondé, Cynthie auroit-elle fait tant de façons pour quitter sa chemise? auroit-il fallu, pour l'y déterminer, des motifs aussi puissans que ceux-ci :

Nec dùm inclinatæ prohibent te ludere mammæ;
Viderit hoc si quam jam peperisse pudet [a].

Dans Apulée, quand l'ombre de Tléptolème apparoît en songe à Charite, cette belle veuve se réveille en sursaut, & de douleur elle déchire sa chemise : *Prolixum ejulat, disciſſâque interulâ, decora brachia verberat* (b).

Pag. 228, l. 15. *S'étoit réfugiée dans la ruelle du lit.* C'est ainsi qu'en usoient les Dames anciennes quand elles boudoient. Horace, pour se venger de Mecène qui lui avoit fait manger de l'ail, souhaite que sa

(a) *Prop. l. 2. El. 12.* (b) *Apul. Metam. l. 8.*

Maîtreſſe en uſe ainſi avec lui (*a*) :

At ſi quid unquam tale concupiveris,
Jocoſe Mecenas, precor
Manum puellæ ſuavio opponat tuo,
Extremâ & in ſpondâ cubet.

Il y avoit encore une autre façon de bouder. Quand deux Amans étoient couchés enſemble, le boudeur ou la boudeuſe faiſoit un paquet de ſes habits, & les mettoit entre deux pour ſervir de barrière. Dans Lucien, un Maîtreſſe dit à ſon Amant : *Si vous m'aimiez, vous ne rempliriez pas avec vos habits l'intervalle qui nous ſépare, de crainte que je ne vous touche* : χαι τελος ὀ διετείχιζες τὸ μεταξυ ἡμῶν τῷ ἱματίῳ δεδιως μη ψαύσαιμι σου (*b*).

Tibulle fait l'imprécation ſuivante, contre un homme qu'il n'aimoit point :

(*a*) *Horat. l. 5 Od. 7.* (*b*) *Dial. Meret. Thryph. & Charm.*

Rideat assiduis uxor inulta dolis (a).
Et cum furtivo juvenem lassaverit usu,
Tecum interpositâ languida veste cubet.

IIIe. PARTIE.

Pag. 230, l. 4. *Siécles barbares, siécles mitoyens, siécles polis.* Parmi les nations anciennes, qui successivement ont peuplé la Terre, la plûpart se sont éteintes sans être sorties de l'étatde barbarie : un petit nombre ont acquis un commencement de politesse, mais n'ont pas été plus loin. Quelques-unes enfin ont cultivé avec succès les Lettres, les Sciences & les Arts. Les Grecs & les Romains ont eu seuls cet avantage.

Les Nations modernes paroissent plus heureuses. L'Italie, la France & l'Angleterre, comptent déja des siécles polis ; l'Espagne aspire au-

(a) *Tibull. L. 1. El. 10.*

même titre, & les nations du Nord l'ambitionnent. On peut donc espérer qu'un jour la politesse sera universellement répandue dans l'Europe, & que, par conséquent, (ce qui est bien à desirer) on n'y verra plus d'Amans qui ne soient ou battans ou battus.

Pag. 230, l. 12. *Peut-on, dans les temps de barbarie, supposer capables d'amour, &c.* Pour en juger, on n'a qu'à comparer la férocité des Barbares avec ces délicatesses de l'amour :

Egone quid velim?
Cum milite isto præsens, absens ut sies :
Dies noctesque ames me : me desideres :
Me somnies : me expectes : de me cogites :
Me speres : me te oblectes : mecum tota sis :
Meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuus (a).

Pag. 231, l. 1re. *Que par des im-*

(a) *Terent. Eunuch. Act. 1. Sc. 2.*

pressions violentes, &c. La haine & la colère, voilà les impressions dont ils étoient capables. On doit les regarder comme sortant des mains de Promethée (*a*) :

Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, & insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

Pag. 231, l. 3. *Que le Mariage fût en honneur chez eux*, &c. Le Mariage est en honneur chez les Barbares, parce qu'ils sont paresseux & peu galans. *Ce seroit pour eux*, dit un Auteur célèbre, *une grande incommodité de vivre dans le célibat* [*b*]. Cette incommodité diminue à mesure qu'une nation se polit. Du temps d'Auguste, les Romains ne vouloient plus se marier [*c*]. Cet-

(*a*) *Horat. l.* 1. *Od.* 16.
(*b*) *Esprit des Loix*, *l.* 23. 6. 11.
(*c*) *Dio. l.* 56.

te répugnance de leur part fit rendre la Loi *de maritandis Ordinibus* [a], comme néceſſaire, & quelques années après, la fit révoquer comme trop rigide [b] :

Gaviſa eſt certè ſublatam Cynthia legem,
Quâ quondam edictâ flemus uterque diu,
Ne nos divideret.

Pag. 231, l. 4. *Qu'ils peuplaſ- même plus qu'on ne fait dans les ſiécles polis.* Les Barbares peuplent beaucoup. Toutes les émigrations nombreuſes, dont parle l'Hiſtoire dans les différens ſiécles, ont été de peuples barbares ; toute nation diminue en ſe poliſſant. *La manière de penſer*, dit M. de Monteſquieu, [c] *le caractère, les paſſions, les caprices, l'idée de conſerver ſa beauté, l'embarras de la groſſeſſe,*

(a) *Suet. c.* 23.
(b) *Prop. l.* 3.
(c) *Eſprit des Loix, l.* 22. *c.* 1.

celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation en mille manières. Ne seroit-il pas vrai aussi que nous perdons du côté des sens, à mesure que nous gagnons du côté de l'esprit? & que, comme l'a dit un Poëte comique [a] :

Messieurs, les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

Pag. 231, l. 19. *En général les Barbares étoient fidèles à leurs Femmes.* Et les Femmes à leurs maris. Cependant on trouve sur cela dans Hérodote une exception singulière. Voici ses termes : » Les peuples qui » confinent les Maces, sont les Gin- » dames, dont les femmes, à ce » qu'on dit, portent sur leurs ha- » bits autant de bandes de cuir quel-

(a) *Destouches, Philosophe Marié.*

» les ont vu d'hommes [a], & cel-
» les qui en portent un plus grand
» nombre, ſont eſtimées les plus
» illuſtres, comme ayant eu un plus
» grand nombre d'Amans ». Aux
bandes de cuir près, cet uſage eſt
digne des ſiécles les plus polis.

Pag. 232, l. 7. *L'inſtant qui la portoit à ſa perfection, la terminoit.* Dans les premières Époques de toutes les nations, rien n'eſt ſi court qu'une aventure galante : l'inſtant fait naître le deſir, & la violence le ſatisfait. L'hiſtoire de ce qu'on appelle les tems héroïques de la Grèce, n'eſt qu'un tiſſu d'exemples de cette nature [b]. Une Princeſſe violée par un inconnu, une Ville peuplée par l'enlèvement des Sabines, la Royauté abolie à cauſe du viol de Lucrèce : voilà le début de

(a) *Herodot. l. 4.* (b) *Dyon. Halyc. l. 1. c. 6.*

l'Hiſtoire Romaine. Toutes les nations modernes ont commencé à peu près de la même manière, on peut juger de leurs mœurs par leurs premières loix *.

* Pour donner une idée de ces Loix, j'en vais rapporter deux Titres, l'un de la Loi des Allemands, l'autre de la Loi Salique [*a*].

» Si un Homme rencontre une Dame ſur un
» grand chemin, & qu'il la décoëffe, il payera, 6. ſ.

» S'il lui leve la jupe juſqu'au deſſus du genouil, 6 ſ.

» S'il la trouſſe juſqu'à la ceinture, ſoit par
» devant, soit par derrière, *ut genitalia ejus*
» *appareant aut poſteriora*, 12 ſ.

» Que s'il la viole, 40 ſ.

Les François s'y prenoient plus poliment; ils annonçoient dès-lors le caractère de galanterie qui les diſtingue.

» Si un Homme [*b*] prend la main, ou ſeu-
» lement le doigt d'une Femme, il payera, 15 ſ.

» S'il lui prend le bras, 30 ſ.

» S'il va plus haut que le coude, 35 ſ.

(*a*) *Les Allemands. Tit.* 58.

(*b*) *Lex Salic. Tit.* 22.

Pag. 233, l. 20. *C'étoit donc leurs Femmes, &c.* Tous les Barbares battent leurs Femmes. Les Moſcovites [*b*] battoient les leurs avant que le Czar Pierre I. les eût civiliſés. Parmi nous, les gens de la Campagne & du Peuple en font encore autant, & leurs Femmes en ſont ravies : c'eſt ce qui fait qu'au Théâtre, on applaudit toujours à ce diſcours de Marine : *Il me plaît d'être battue* [*c*].

Page 233, l. 21. *Ce qui eſt une groſſièreté.* Les Babilonniens ont connu ce principe. Chez eux, on aſſembloit dans la place toutes les

» S'il lui met la main ſur la gorge, 45 ſ.
» Que s'il viole ſur le grand chemin, une » fiancée qu'on mène à ſon mari : *Si puellam » quæ Druchte ducitur ad maritum, in viâ » adſalierit, &c* (*a*). il payera, 200 ſ.

(*a*) *Ibid. Tit.* 14. *n.* 10.

(*b*) *J. Struys.* 3. *Voyag. c.* 5.

(*c*) *Med. Malg. lui. Act.* 1. *Sc.* 2.

filles nubiles, & le Crieur public les y mettoit à l'encan; les jolies s'adjugeoient au plus offrant, pour les épouser; les laides étoient données au rabais; mais dans l'un & dans l'autre cas, il étoit défendu à leurs maris de les battre.

Page 235, l. 8. *C'est ainsi que Pétrarque aima la belle Laure* [a]. Le plaisir de la voir suffisoit à Pétrarque; il ne désiroit & ne croyoit pas qu'il lui fût permis de desirer autre chose. Elle étoit pour lui une Divinité [b] dont ses regards ne pouvoient soutenir l'éclat, & que tout son esprit n'étoit pas capable de peindre. Par respect pour elle, il avoit résolu de ne lui déclarer son amour que quand elle auroit *des cheveux blancs* [c]; mais environ

(a) *Rime de Petr. part. 1. Sonett.* 157.

(b) *Sonett.* 16. & 17.

(c) *Sonett.* 10.

dix ou douze ans après, ayant trouvé un moment favorable, il osa, quoiqu'en tremblant, lui découvrir l'état de son cœur :

Le dissi'l ver, pien di paura (a).

Laure en fut d'abord offensée, & lui dit qu'il la prenoit pour une autre :

I non son forse chi tu credi (b).

Cependant elle s'appaisa, & son Amant obtint la permission de l'adorer.

Pétrarque toujours tendre, toujours respectueux, toujours se plaignant, & toujours benissant son malheur [c], employa trente-un ans de sa vie à aimer la belle Laure ; sçavoir, vingt-un ans du vivant de

(a) *Canzon.* 1. *St.* 4.
(b) *Ibid. St.* 5.
(c) *Sonett.* 46.

cette belle, & encore dix années après sa mort :

Tenemmi amore anni vintuno ardendo
Lieto nel foco, e nel duol pien di speme :
Poiche Madonna, e'l mio cor insieme
Saliro al Ciel, dieci altri anni piangendo.

(*)

Pag. 235, l. 10. *C'est ainsi qu'aimoient nos Ancêtres, &c.* Ils ne prêchoient aux Femmes que l'honneur & la vertu. Que si quelque Dame accordoit à son Amant ce qui est l'objet du véritable amour, elle étoit perdue de réputation : on mettoit sur la porte de son Château des marques infamantes, pour empêcher les loyaux Chevaliers de s'y arrêter. Si elle se trouvoit dans quelque assemblée avec d'autres Dames, on leur faisoit tous les honneurs à son préjudice ; on venoit

(*) *V.* pour les tems postérieurs, *la Cortegiano du Comte de Baldassar Castiglione.*

lui dire : *Madame, si nous faisons passer avant vous ces Dames, quoique moins nobles ou moins riches, n'en soyez point surprise, elles sont bien famées & vous ne l'êtes pas : nous en sommes bien fâchés, mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû.*

Ce fanatisme fut porté encore plus loin : il se forma dans le Poitou une Confrairie de Pénitens d'amour. Ils y étoient connus sous le nom de Galois & de Galoises. L'objet de leur institut étoit de se prouver leur tendresse, en souffrant toute la rigueur des saisons. En été, ils étoient vêtus chaudement, & faisoient grand feu : en hyver, ils alloient tout nuds, & ne se chauffoient point. Quand un Galois alloit chez quelqu'un de ses Confrères, le Maître de la maison le laissoit avec sa Femme & ne rentroit point,

que

que le Galois étranger ne fut sorti. Pendant son absence, le deux Amans causoient de leurs amourettes, se mocquoient des gens qui cherchoient le frais en été, ou qui se chauffoient en hyver, & quelquefois ils finissoient par mourir de froid à côté l'un de l'autre. Cette Confrairie dura longtems : à la fin, il vint un grand hyver qui les fit tous mourir.

Pag. 235, l. 12. *C'est ainsi qu'on aimoit encore en Angleterre, &c.* Le judicieux de Thou nous cite, entre autres, l'exemple de la Reine Elisabeth [a], qui n'étant plus ni jeune ni jolie, vouloit qu'on fût amoureux d'elle, mais sans intérêt, & d'un amour détaché des sens. Des personnes mal intentionnées, à ce

(a) *Thuan. hist. l. 129. ad ann. 1603.*

que dit Rapin Thoyras [*b*], ne croyoient point à ce pur amour : on disoit même que la Reine avoit eu une Fille du Comte de Leicester. Ce reproche tombe de lui-même, puisqu'elle vouloit qu'on mît sur sa tombe cette Epitaphe : *Ci gît Elisabeth, qui regna Vierge, & mourut Vierge : Hic sita Elisabetha, quæ Virgo regnavit, Virgo obiit* [*b*].

Comme j'ai dit que ce pur amour n'avoit eu lieu que dans les siécles mitoyens, on pourroit m'objecter que Platon [*c*] l'a beaucoup vanté dans un siécle poli. Je réponds à cela : 1°. que l'Amour de Platon & sa République sont dans le même cas, c'est-à-dire, qu'il les a proposés, non comme des choses exis-

(*a*) *Thoyr. l.* 17. *an.* 1603.
(*b*) *Cambd. ad ann.* 1559.
(*c*) *In Sympos. & alib.*

tantes, mais comme des systèmes. 2°. Que lui-même n'avoit pas foi à son système sur l'amour, puisqu'il étoit amoureux d'une vielle courtisane de Colophon nommée Archianasse, dont les rides, disoit-il, étoient à ses yeux le sejour des Amours [a]. On peut voir dans Diogène Laërce, les vers qu'il fit pour elle, & encore ceux-ci qui ne sentent point le pur amour :

Τῷ μήλῳ βάλλω σε· σὺ δ' εἰ μὲν ἑκοῦσα φιλεῖς με,
Δεξαμένη, τῆς σῆς παρθενίης μετάδος.

Pag. 237, l. 5. *Le cœur & les sens, voilà les deux principes qu'on reconnut à l'Amour.* Chez les Anciens, l'objet des sens étoit toujours clair. Quand Stryangée déclare son amour à la Reine Zarine, elle entend tout de suite qu'il voudroit coucher avec elle ; & elle lui répond poli-

(a) *Laert. in Plat.*

ment qu'elle ne peut pas avoir pour lui cette complaisance, parce qu'elle s'est toujours piquée d'être une femme extraordinaire. Ce qui met Sappho au désespoir, c'est qu'elle couche seule ; ἐγὼ μόνα καθεύδω. Dans Sophocle [b], la grande inquiétude de Déjanire est qu'Hercule ne soit plus son mari qu'*ad honores*, tandis qu'il le sera réellement de la jeune Esclave dont elle est jalouse. Dans l'Amphitrion de Plaute, Jupiter, en quittant Alcmène, lui parle en ces termes; *Vous devez être contente, puisqu'aucune femme ne m'est aussi chère que vous.* Et Alcmène lui répond: *J'aimerois mieux l'éprouver que de me l'entendre dire : vous n'avez pas encore eu le tems d'échauffer votre place dans mon lit, & vous vous en allez* [c] !

(a) *Sapph. apud Ephæstion.*
(b) *Trachin, v. 556.*
(c) *Amphitruo. Act. 1. Sc. 3.*

Experiri istuc mavellem me quam mî memorarier.
Priùs abis quàm lectûs, ubi cubuisti, concaluit locus.
Here; venisti mediâ nocte, nunc abis, &c.

Un des premiers sentimens que l'amour inspire à Properce, c'est de détester la chasteté des femmes [a]:

Donec me docuit castas odisse puellas.

Quand Ovide, Catulle, Tibulle, Properce & tous les Auteurs galans de l'ancienne Rome sont furieux contre leur Maîtresse, c'est parce qu'un autre couche avec elle, & qu'eux mêmes n'y couchent pas [b]. Dans notre manière de concevoir l'a-

(a) *Prop. L.* 1 *El.* 1.

[b] Malgré leur jalousie, ils prêtoient assez communément leur Maîtresse (*). Alcibiade prêta la sienne à son ami Axiochus, durant leur navigation sur l'Hellespont. Lorsque Catulle commença à se faire connoître, Manlius lui fit présent d'une maison, & lui prêta sa Maîtresse (**):

Ad quam communes exerceremus amores.

dit l'Auteur. Plutarque n'approuve pas qu'on

(*) *Athen. Deipn. Lib.* 13.

(**) *Catull. Ep.* 63. *ad Manlium.*

mour, l'objet des sens est plus enveloppé; mais il n'y est pas moins réel. *Toute femme*, dit un Auteur moderne [*a*], *entend qu'on la desire, quand on lui dit : je vous aime, & ne vous sçait bon gré du, Je vous aime, que parce qu'il signifie, je vous desire.* Aussi dans un Poëme que l'Auteur n'a point encore rendu public, Agnès Sorel s'exprime-t-elle comme Sapho [*b*]:

Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, seule au milieu d'un lit.

Pag. 237, l. 13. *On commence à*

prête ni sa femme ni sa Maîtresse *). Cependant Properce, qui étoit jaloux à la fureur, fut sur le point de prêter Cynthie à Gallus, & peut-être la lui prêta-t-il; ce que nous sçavons avec certitude, c'est qu'il ne fut point scandalisé de la proposition, & qu'il ne se défendit d'y avoir égard, que par l'intérêt même de Gallus. Cynthie, lui dit-il (**) n'est point une Maîtresse ordinaire. Tu ne sçais pas ce que c'est que d'être aimé d'elle. Elle te rendra la vie aussi dure qu'à moi, elle te mettra à la porte, elle te battra.

(*a*) *Cabinet de Phil. F.* 1.

(*b*) *La Pucelle.*

(*) *Plut. Erotic. p.* 759. & 760.

(*) *Prop. L.* 1. *El.* 5.

battre. Hésiode s'en étoit douté. Voilà pourquoi, dans sa Théogonie, il fit naître Jumeaux le plaisir des sens & la dispute opiniâtre, φιλότητα χαι Ε'ριν χαρτεροθυμον (*a*).

Pag. 238, l. 3. *Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, &c.* Il y a des gens qui prétendent que cela leur est arrivé, & avec succès. J'avoue que le succès m'étonne. J'en ai pourtant trouvé un exemple dans l'antiquité. Chéréa se trouvant pour la première fois avec la jeune Pamphile, lui déclare son amour, la viole & la bat [*b*] :

> *Postquàm ludificatu' est virginem*
> *Vestem omnem miseræ discidit : eam ipsam capillo conscidit.*

Mais la circonstance l'exigeoit. Introduit chez cette belle sous l'ha-

(*a*) *Theogon. v.* 224.

(*b*) *Terent. Eunuch. Act.* 4. *Sc.* 3.

billement d'un Eunuque, il étoit à craindre qu'on ne le reconnût : comme il vouloit lui donner toutes les preuves d'amour possibles, il n'y avoit pas un moment à perdre. Voilà ce qui le détermina à la battre. Dans un cas ordinaire, je n'approuverois pas ce procédé : il faut observer les gradations.

Il n'y a plus rien dans ma Dissertation qui ait besoin d'éclaircissement ou de preuve. J'en ai dit assez pour déterminer le plus timide à battre sa Maîtresse, & pour tranquilliser celui qui, la battant par amour, se le reprocheroit par défaut de lumières. J'ai donc rempli mon objet.

Nil prœter promissum est. Ite hàc. Vos valete & plaudite. Terent. Eunuch.



AVIS

DE L'IMPRIMEUR.

Le ton de la Lettre qui suit, est assez assorti à celui des Mémoires *qu'on vient de lire, pour qu'elle ne paroisse point déplacée à leur suite: elle a été donnée par les Auteurs du* Journal Encyclopédique, *dans leur Vol. du 15 Juillet 1767.*

Comme la date de cette Lettre concourt avec celle des nouveaux Edits portant création de Brevets pour diverses Maîtrises, il est vraisemblable que ses Auteurs aspirant à l'Office qui en est l'objet, ont voulu prendre date, par un Chef-d'œuvre *qui établit leur droit aux Brevets, s'il en étoit expédié pour cet Office.*



LETTRE AUX AUTEURS DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE,

Au sujet d'une Lettre de Charles V. à la Ville de Troyes, rappellée par l'Auteur des Récréations Historiques, Critiques, Morales, *&c.*

JE suis Troyen, Messieurs : je m'intéresse infiniment à la gloire de ma Patrie, qui s'accrut il y a quelques années, par un Ouvrage intitulé *Mémoires de l'Académie de Troyes*. A la lecture de

cette collèction, je reconnus aisément l'érudition facile & l'esprit dissertateur de quelques-uns de mes Concitoyens, membres assurément très-dignes d'une aussi célèbre Académie. Cette importante production est devenue l'époque glorieuse des honneurs mérités que la République des Lettres a rendus à notre Ville : les Sçavans se sont occupés d'elle : ils ont fait des recherches, & ces recherches ont été heureuses.

Dans ses *Récréations Historiques*, *Critiques*, *Morales*, *&c.* M. Dreux du Radier prouve que les Troyens se sont distingués dans tous les tems, par l'extrême vivacité, l'agrément & la chaleur de l'Imagination.

Cette Imagination leur a souvent donné plus que du génie, s'il faut s'en rapporter au même Auteur. A l'Art. *Histoire des Foux en titre d'Office* :

» j'ai appris, assure-t-il, d'un Eche-
» vin de Troyes en Champagne,
» qu'on voyoit encore dans ses Ar-
» chives, une Lettre de Charles V.
» où ce Prince marquoit aux Maire
» & Echevins, la mort de son *Fou*,
» leur ordonnant de lui en envoyer
» un autre, *suivant la coutume*. L'u-
» sage, ajoute M. D. D. R. en étoit
» déjà établi; & la Champagne
» avoit apparamment l'honneur ex-
» clusif de fournir des *Foux* à nos
» Rois ».

Je dois, au nom de ma Patrie, bien des remercimens à l'Auteur des *Récréations Historiques*, & je conviens avec lui que la Champagne se tiendroit fort honorée d'avoir eu l'avantage de fournir des Foux à nos Rois, si cette succession de Foux Troyens ou Champenois auprès du Trône, étoit bien

constatée. La Lettre de Charles V. flatte d'autant plus l'amour propre de mes Concitoyens, qu'aucun de nous ne s'attendoit à la découverte de ce fait important, ignoré pendant quatre siécles, lorsqu'il fut publié pour la première fois par M. Legendre de S. Aubin, qui l'a tiré on ne sçait d'où, & l'a inséré dans son *Traité de l'Opinion*.

Troyen, & naturellement fort curieux, je n'eus pas plutôt lû le *Traité de l'Opinion*, que j'allai m'enfoncer dans la poussière des Archives de notre Hôtel de Ville. Je vis tout, j'examinai tout; mais je n'apperçus aucune trace, aucune indication de la Lettre citée : je me fachai très-sérieusement contre l'Auteur du *Traité de l'Opinion*, & je mis son récit & sa Lettre au rang de ces Anecdotes inconsidérées,

que de mauvais Plaisans font courir sur le compte des honnêtes Champenois.

Quelque tems après cette aventure, obligé de recourir, je ne me souviens plus à quel propos, au *Dictionnaire Encyclopédique*[Tom. VII. Lettre F.] je jettai par hazard les yeux sur l'article Fou, & je pensai le devenir moi même mille fois plus que tous ceux dont il y est parlé, quand j'y revis cette maudite Lettre, prétendue écrite par Charles V. aux Echevins de Troyes. Il faut que cela soit ainsi, me dis-je à moi même, puisque des Auteurs aussi graves l'assurent : les Editeurs de l'*Encyclopédie* ne sont ni crédules, ni imposteurs, & tout le monde sçait qu'ils n'ont rien avancé que sur les preuves les plus incontestables. Je renouvellai cependant mes

Recherches, je courus tous les cabinets de nos Sçavans, je vis tous nos Antiquaires, je les interrogeai : ils me répondirent unanimement, que jamais cette Lettre n'avoit existé. L'inutilité de mes recherches, & le témoignage de mes Concitoyens me tranquilisèrent : bientôt j'oubliai la Lettre, le *Traité de l'Opinion*, l'article FOU *de l'Encyclopédie*; & vraisemblablement je ne me serois plus souvenu du travail que je m'étois donné à ce sujet : mais ne voilà-t-il pas M. D. D. R. qui revient à la charge, & qui me remet sous les yeux cette désespérante Lettre. Oh bien, Messieurs, je déclare à cet Auteur si fort instruit, que je ne ferai plus de recherches, que je n'entrerai plus dans nos Archives; en un mot, que je garderai le plus profond silence, à

moins qu'il ne nomme l'Echevin dont il prétend tenir l'indication de la Lettre de Charles V. Jusqu'alors, mes modestes Concitoyens regarderont cette Lettre, quelqu'honorable qu'elle soit pour eux, comme fausse, inventée à plaisir, & très-injurieuse à beaucoup d'autres Villes du Royaume, qui, comme Troyes, avoient l'honneur d'envoyer des Foux à nos Rois.

J'avoue cependant, Messieurs, & je ne connois point de Troyen qui ne pense commme moi, que nous souhaiterions beaucoup que cette Lettre eût été réellement écrite par le Roi Charles V. aux Echevins de Troyes : car enfin, elle déposeroit singulièrement en faveur de l'ingénuité, de la candeur, de la franchise de nos Peres : or tout l'Univers sçait que ces Vertus, fort rares de

nos jours, étoient très-communes alors, ſur-tout dans la Champagne: elles formoient le caractère de nos prédéceſſeurs. Obſervez, je vous prie, que l'emploi de *Fou* du Roi exigeoit & ſuppoſoit néceſſairement ces qualités heureuſes: dans ces tems de barbarie & d'ignorance, il n'appartenoit qu'à ces reſpectables Officiers de la Couronne, de dire la vérité à des Maîtres qui n'étoient ni dans l'uſage de la chercher, ni accoutumés à l'entendre: en effet, qui ne ſçait que, d'abord auprès des petits Tyrans de l'Italie, & dans la ſuite, auprès de tous les Souverains de l'Europe, & des Papes mêmes, les Foux jouoient exactement le même rôle que jouerent autrefois Eſope à la Cour de Créſus, Platon à celle de Denis, Caliſthène auprès d'Alexandre, les Sages de la Grèce,

chez divers Souverains? Les Foux modernes des tems d'ignorance étoient donc les Philosophes de leur siécle; & ceux-là en valoient bien d'autres, qui ont paru depuis.

L'un d'entr'eux, l'illustre Rabelais, Docteur très-connu en ce genre de Philosophie, parle de ses Confrères avec le respect & la vénération qui leur étoient dûs: M. D. D. R. eut bien dû rapporter, pour l'honneur de nos Foux Champenois, un passage excellent du 36 Chap. du III. Livre, de notre Curé de Meudon. Pantagruel engageant Panurge à consulter quelque Fou sur l'objet de sa perplexité: » *Un Fol*, dit-il, *enseigne bien souvent un Saige. Par l'advis & conseil des Fols, vous sçavez quants Princes, Rois & Républiques ont été conservés, quantes batailles gaignées,*

quantes perplexités dissolues. Comme celui qui de près regarde à ses affaires, qui est vigilant & attentif au gouvernement de sa maison, qui ne pert occasion quelconque d'amasser biens & richesses, qui cautement sçait obvier à tous inconvéniens de pauvreté, vous l'appellez Saige, quoique fat qu'il soit en l'intelligence des choses relevées : ainsi celui qui s'adonne à la contemplation de ces choses, doit s'oublier soi même, issir hors de soi même, vuider ses sens de toute terrienne affection, purger son esprit de toute humaine sollicitude, enfin, mettre en nonchaloir toutes choses périssables : ce que vulgairement est imputé à folie». Rabelais, parlant ailleurs de l'esprit & des lumières qu'on trouve fort souvent dans les Foux, rapporte un Jugement rendu par *Seigni-Joan*,

Fol insigne de Paris, & bisayeul de Caillette : Jugement qui, *tant a semblé équitable, voire admirable aux Docteurs qui remplissoient alors les premières Chaires de Droit, qu'ils sont doubte si plus juridiquement eust esté par les Aréopagistes eux mêmes sentencié.*

Pantagruel avoit le Jugement très-sain, & Charles V. surnommé *le Sage*, pensoit exactement comme Pantagruel sur le compte des Foux : il les chérissoit, les consultoit, se trouvoit bien de leurs conseils, & avoit pour eux tant de reconnaissance, que, quand il lui en mouroit quelqu'un, il lui érigeoit de magnifiques monumens, ainsi que, d'après Sauval, l'a observé l'Auteur des *Récréations Historiques* (*a*).

(*a*) Des Auteurs qui viennent de travailler en concurrence à l'Éloge de Charles-le-Sage, aucun n'a relevé ce trait de sa vie.

Or, si, comme l'assure M. D. D. R. ces Foux ont été fournis au Roi Charles V. par la Ville de Troyes, ils doivent occuper un rang très-distingué parmi nos Citoyens les plus illustres : car, quel titre plus glorieux que celui d'avoir eu l'estime & la confiance d'un de nos meilleurs & de nos plus grands Rois ? Quoi de plus illustre que d'avoir dignement occupé un poste éminent, qui depuis l'extinction des *Foux en titre d'Office*, a été constamment rempli par les Seigneurs de la Cour & du Royaume les plus brillans & les plus distingués par la Naissance, les Dignités, les Titres, les Honneurs, &c. &c ?

En cherchant des renseignemens sur la Lettre rapportée dans les *Récréations Historiques*, j'ai découvert un fait qui jette un nouvel éclat

ſur les places de nos *Foux en Titre.* Charles V. avoit pour Confeſſeur Pierre de Villiers, Dominicain. Ce de Villiers étoit un fort bon homme: Charles l'aimoit tant, qu'il lui procura l'Evêché de Nevers, & enſuite, en 1376, l'Evêché de Troyes, où ce Prélat ſe ſignala par de pieuſes profuſions, & par l'emploi apoſtolique des revenus de ſon Evêché, & des penſions qu'il tiroit de la Cour. Ce Pierre de Villiers étoit Troyen. Or, Meſſieurs, en ſuppoſant que Troyes fut dans l'uſage de fournir des Foux à Charles-le-Sage, ces Foux auroient été compatriotes, & peut-être, oncles, couſins, ou neveux du Confeſſeur du Roi; d'où il réſulte par une concluſion néceſſaire, que le poſte de Fou du Trône étoit honnête, honorable, diſtingué; & que notre Ville, ſi la

Lettre rapportée dans les *Récréations Historiques* étoit vraie, ne pourroit que s'honorer infiniment d'avoir eu exclusivement le Privilège de faire remplir ces places importantes par ses Citoyens.

Une nouvelle raison établiroit la vérité du fait raconté dans le *Traité de l'Opinion*, *dans l'Encyclopédie*, *dans les Récréations Historiques*; c'est, Messieurs, que je le crois très-vraisemblable. Je connois ma Patrie, je l'aime infiniment, & je puis dire, sans prévention, qu'il est peu de Villes en France...... Mais je veux ménager la modestie de mes Concitoyens, jusqu'à ce que l'Echevin correspondant de M. D. D. R. ait jugé à propos de nous donner, par la voye de votre Journal, ou par quelqu'autre voie que ce puisse être, des éclaircissemens sur la

Lettre,

Lettre, dont il a, dit-on, donné l'indication.

A propos de cet Ecrivain, permettez-moi, Messieurs, de lui recommander, s'il donne une seconde Édition de son Ouvrage, de consulter 1°. les Recueils fort nombreux de *Facetie*, *Motti*, *Burle*, &c. que fournit la Littérature Italienne : 2°. la *Floresta Española*, donnée en 1603, par Melchior de Santa-Cruz : 3°. le *Recueil* publié en latin par Othon & Denis Mélander, en deux volumes d'environ 800 pages chacun, sous le titre de *Jocorum atque seriorum Centuriæ*. Les dits & gestes mémorables des Foux de divers Souverains & Seigneurs, tant Séculiers qu'Ecclésiastiques, ont fourni les matériaux les plus intéressans de ces collections, dans lesquelles on voit que plusieurs

de ces Foux appartenoient à des Evêques, *qui n'avoient alors de Représentans, que dans le cas d'absence; mais qui étoient dans l'usage d'avoir toujours des Foux*, comme il est remarqué par Othon & Denis Mélander.

Je suis surpris que M. D. D. R. bornant ses Recherches à des tems éloignés, ait oublié (*a*) le Fou du Cardinal de Fleuri. J'eus, en 1738, l'honneur, à la Muette dans le bois de Boulogne, de quelques momens d'entretien avec ce Fou, qui y étoit venu, comme les autres, à la suite

(*a*) Dans la liste de ses *Fols en titre d'office*, M. D. D. R. a aussi oublié Desmarais, Fol de Louis XIII. Ce Prince voulut un jour s'amuser à lui faire la barbe, Desmarais après avoir patiemment soutenu l'opération, qui fut longue & douloureuse, compta 15 sols en liards & en deniers, & les donna au Roi, qui dit que ce n'étoit pas assez. Je vous donnerai 30 sols, répliqua Desmarais, *quand vous serez Maître*. Ce mot répandu à la Cour, ne plût point au Cardinal de Richelieu: Desmarais fut congédié.

de la Cour : il étoit vêtu en Cardinal, portoit calotte rouge, chapeau à gance d'or, bas rouges, & habit violet, ou pourpré : il étoit monté ſur une mule caparaçonnée comme le ſont à Rome celles des Cardinaux : les courtiſans l'appelloient *Monſeigneur*. Cet homme, Provençal, étoit âgé d'environ 60 ans, fort nigaud, très-fat, un peu bête ; c'eſt-à-dire, d'une toute autre étoffe que ces Foux que Charles-le-Sage honoroit de ſa familiarité.

Mais je m'écarte, ſans m'en appercevoir de mon objet, qui eſt, Meſſieurs, de vous prier d'inviter vos Souſcripteurs, vos Connoiſſances, vos Amis, vos Lecteurs, & même ceux qui ne vous liſent pas, de faire des recherches, & de tâcher de découvrir la prétendue Lettre de Charles V. aux Echevins de Troyes.

La République entière des Lettres est intéressée à cette découverte ; car sur le simple texte de l'Art. des Foux, dans les *Récréations Historiques*, j'ai déja préparé six belles Dissertations qui rempliront au moins huit Volumes in-4°. que j'espère donner avec un Catalogue en treize Tomes *in-folio*, de tous les Foux qui ont paru en France, depuis le XIV. siécle jusqu'à la fin de la présente année 1767, inclusivement. Si vous desiriez, Messieurs, y faire ajouter quelques lignes en faveur de vous-mêmes, ou de quelques amis particuliers, vous pouvez librement vous adresser à moi : trop heureux de rencontrer & de saisir cet occasion de vous donner publiquement des marques de l'estime singulière avec laquelle je suis, &c.

A Troyes, ce 22 Juillet 1767.

INDICATION

Des Ouvrages & des Auteurs cités dans ces Mémoires.

TABLE

Des Dissertations, Réflexions, Observations & Mémoires, contenus en ce Volume.



TABLE DES MATIERES LES PLUS IMPORTANTES,

Contenues dans ce Volume.

A.

B.

C.

D.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

V.

Z.

Fin de la Table de Matières.

